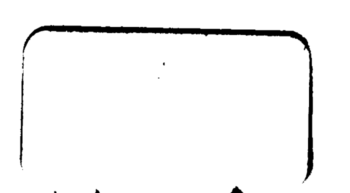
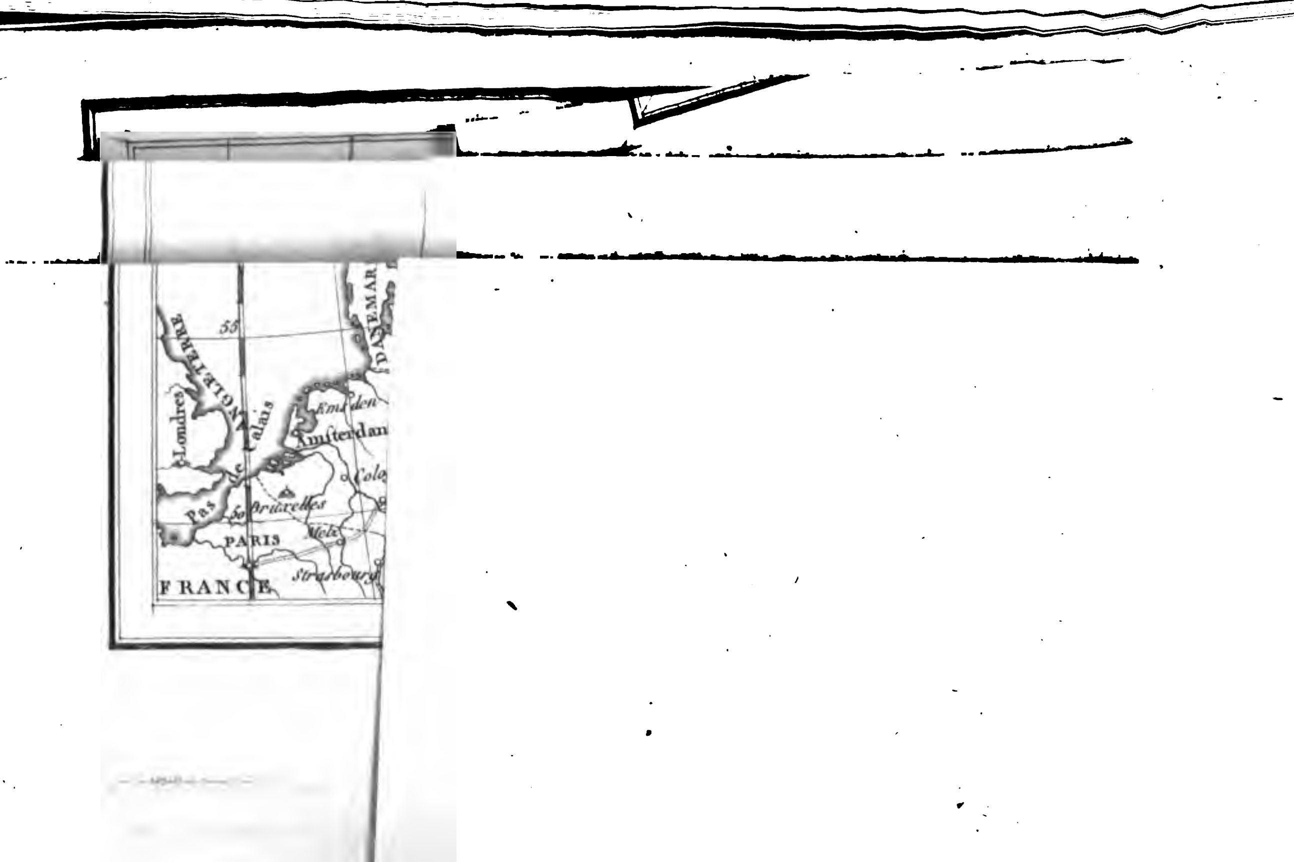


IMPRIMERIE ROYALE

M. DCCXC.


Londres
ANGLETERRE
55
FRANCE
PARIS
Bruxelles
Strasbourg
Emden

JOURNAL HISTORIQUE

DU VOYAGE

DE M. DE LESSEPS,

Consul de France, employé dans l'expédition de M. le comte de la Pérouse, en qualité d'interprète du Roi;

Depuis l'instant où il a quitté les frégates Françoises au port Saint-Pierre & Saint-Paul du Kamtschatka, jusqu'à son arrivée en France, le 17 octobre 1788.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCXC.

JOURNAL HISTORIQUE

DU VOYAGE

DE M. DE LESSEPS.

PARTIE II.





JOURNAL HISTORIQUE
DU VOYAGE
DE M. DE LESSEPS,
DU KAMTSCHATKA EN FRANCE.

ENFIN le 18 arriva, & je pris congé de M. Kasloff. Je passerai sur nos adieux; on conçoit qu'ils furent aussi tendres que pénibles. Je partis de Poustaretsk à neuf heures du matin, sur un traîneau découvert, attelé de sept chiens que je conduisois moi-même; le soldat chargé de m'escorter, en avoit huit au sien. Nous étions précédés par un guide, choisi dans les habitans de ce hameau *(a)*; il

1788. *Mars.* Le 18.

Départ de Poustaretsk.

(a) Pendant mon séjour à Poustaretsk, M. le

1788, Mars. Le 18.

montoit le traîneau du bagage : douze chiens étoient attelés à ce traîneau, qui portoit & le reste de mes effets & nos provisions. J'étois encore accompagné de M. Schmaleff & des bas-officiers de sa suite ; mais au lieu de nous rendre ensemble à Ingiga, comme nous l'avions arrêté, nous nous séparâmes quelques jours après.

En sortant de Poustaretsk, nous descendîmes sur le golfe. Notre marche fut d'abord assez facile ; la glace étoit partout solide & unie ; en peu d'heures nous atteignîmes l'embouchure : là, le chemin devint plus difficile ; obligés de voyager sur la mer sans nous éloigner du rivage, nous rencontrions à tout instant des masses de glaçons qui sembloient autant

commandant avoit congédié nos conducteurs Kamtschadales. Quelques-uns étoient des environs de Bolcheretsk, & s'en trouvoient éloignés de près de quatre cents lieues. Ces pauvres gens, après avoir vu mourir presque tous leurs chiens, furent réduits à s'en retourner à pied.

1788, *Mars.* Le 18.

d'écueils contre lesquels nous allions nous briser. En vain eussions-nous cherché à les éviter par des détours, la chaîne inégale de ces monticules s'étendoit le long de la côte & nous fermoit le passage; il fallut nous résoudre à les franchir, au risque d'être renversés à chaque pas. Plus d'une fois, dans ces chutes, je manquai me blesser dangereusement; mon fusil, que j'avois attaché à mon traîneau, fut forcé & courbé en arc; plusieurs de mes compagnons se firent de fortes contusions, aucun ne s'en tira sans quelque accident.

Hameau abandonné.

A la nuit tombante, nous parvînmes à un hameau situé au bord de la mer, & composé de deux yourtes & de trois balagans en très-mauvais état & entièrement abandonnés. Le seul homme qui demeuroit dans la yourte où nous entrâmes, s'étoit sauvé à notre approche *(b)*. Je sus d'un de nos gens qui nous y avoit

(b) Tous les Koriaques errans nous fuyoient de même, pour n'être pas contraints à nous secourir.

1788, *Mars.* Le 18.

devancés, que cet homme étoit un chaman ou ſorcier : ſaiſi d'effroi en apprenant que nous devions arriver le lendemain, il étoit parti ſur le champ pour ſe réfugier chez les Olutériens *(c)*; il devoit y reſter juſqu'à ce que M. Kaſloff fût paſſé.

Découverte de proviſions cachées en ce hameau.

Le Coſaque qui me donna ces détails, avoit été envoyé en avant par M. Schmaleff la veille de notre départ; celui-ci lui avoit ordonné de s'arrêter à ce hameau, & d'y chercher, en nous attendant, s'il n'y avoit pas du poiſſon en réſerve dans quelque ſouterrain. Cette précaution nous fut très-utile; ce Coſaque à notre arrivée nous mena à un caveau qu'il avoit découvert; nous le trouvâmes rempli de poiſſon, & je m'emparai d'une aſſez bonne partie, n'ayant emporté des vivres de Pouſtaretsk que pour deux jours.

Le 19. Journée pénible.

Le 19, nous nous remîmes en route de grand matin. Cette journée fut encore plus fatigante que la précédente ; le

(c) Ce peuple eſt au ſud des Tchouktchis, ſur la côte de l'eſt.

chemin étoit horrible : vingt fois je vis mon traîneau prêt à être fracassé ; c'en étoit fait, si je n'eusse à la fin pris le parti d'aller à pied. J'y fus contraint par la nécessité de prévenir pour moi-même les dangers des chutes ; de sorte qu'il me fallut marcher presque tout le jour, mais je ne fis qu'éviter un mal pour retomber dans un autre.

1788. *Mars.* Le 19.

Imprudence qui altéra ma santé.

Au bout de quelques heures je me sentis si las, que j'allois remonter sur mon traîneau, lorsque, dans le moment, un cahot le jeta sur le côté & m'en ôta l'envie. Je fus réduit à me traîner comme je pus ; mes jambes fléchissoient sous moi ; j'étois en nage, & une soif ardente ajoutoit encore à ma lassitude. La neige ne m'étoit que d'un foible secours, rien ne pouvoit me désaltérer : par malheur, j'aperçus une petite rivière, le besoin y porta mes pas, & sans penser aux suites de mon imprudence, mon premier mouvement fut de casser la glace & d'en porter à ma bouche. Je ne tardai pas à me reprocher cette

1788, *Mars.* Le 19. précipitation purement machinale ; ma ſoif étoit éteinte, mais de l'extrême chaleur dont je me plaignois, je paſſai ſubitement à l'excès contraire ; un froid univerſel me ſaiſit, je tremblois de tous mes membres.

Halte. La fraîcheur de la nuit augmenta mon friſſon, & ma foibleſſe devint telle, qu'il me fut impoſſible d'aller plus loin. Je preſſai mes compagnons de faire halte au milieu de ce déſert ; ils y conſentirent par égard pour moi, car la difficulté de s'y procurer du bois les en détournoit : à peine en avoit-on ramaſſé de quoi établir la chaudière ; cela ſe bornoit à quelques petits arbriſſeaux tout verts qu'on ne put faire brûler. Nous fûmes trop heureux de parvenir à faire du thé.

Après en avoir pris quelques taſſes, je me retirai ſous ma tente *(d)*, je me couchai ſur un petit matelas étendu ſur la neige, & me couvris de pluſieurs fourrures, dans

(d). Cette tente étoit de toile ; je l'avois achetée de M. Vorokoff avant de partir de Pouſtaretsk.

l'eſpérance de rappeler la tranſpiration. 1788, Mars.
Ce fut en vain, je ne fermai pas l'œil de la Le 19.
nuit. Aux angoiſſes d'une fièvre sèche & brûlante, ſe joignirent une oppreſſion continuelle, & les inquiétudes ordinaires aux premiers ſymptômes d'une maladie. J'avoue que je me crus dangereuſement atteint, ſur-tout lorſqu'en me levant je ne pus articuler un ſon. Je ſouffrois infiniment & de la poitrine & de la gorge; la fièvre n'étoit pas calmée; néanmoins l'idée qu'un plus long repos m'eût été inutile, & que je ne pouvois eſpérer du ſecours qu'en avançant, me détermina à diſſimuler mon mal à M. Schmaleff. Je fus le premier à demander à partir, mais en cela je conſultai plus mon courage que mes forces.

Je n'eus pas fait quelques verſtes, que Du 20 au 24. L'exercice me guérit.
mes douleurs devinrent inſupportables; obligé de me conduire moi-même, & par conſéquent d'être dans un mouvement perpétuel, ſouvent j'étois encore forcé par les mauvais chemins, ou de

1788, *Mars.* Du 20 au 24.

courir à côté de mon traîneau, ou de parler à mes chiens pour les faire avancer: mon enrouement ne me permettoit pas de m'en faire entendre; je n'en venois à bout qu'avec des efforts qui m'épuiſoient & me déchiroient la poitrine. A ce tourment près, j'eus à me louer réellement de cet exercice; tout pénible qu'il étoit, il me fut ſalutaire; peu-à-peu il rétablit la tranſpiration; le ſoir je reſpirois plus librement: la fièvre me quitta, & il ne me reſta qu'un gros rhume, dont en peu de jours je me débarraſſai. Une fatigue journalière fut mon ſeul remède; j'avois ſur-tout l'attention d'entretenir les ſueurs qu'elle me procuroit, & je ſuis perſuadé que je leur dus la promptitude de ma guériſon. Quoi qu'il en ſoit, ma poitrine avoit tellement peiné, que pendant long-temps elle s'en eſt reſſentie.

Dans cet intervalle, je n'eus pas du moins à ſouffrir de la rigueur des tempêtes, l'air étoit calme & le temps éclairci. Nous eûmes alors les plus beaux jours

1788, *Mars.* Du 20 au 24.

de l'hiver, ſans cela je n'euſſe peut-être jamais revu ma patrie; mais le ciel ſembla favoriſer ma marche, pour me faire oublier ce que j'avois ſouffert.

Rencontre de trois convois envoyés à M. Kaſloff.

Bientôt la joie la plus vive ſuccéda en moi à la triſteſſe qui m'avoit accablé. Nous rencontrâmes en divers détachemens, trois convois envoyés à M. Kaſloff par le ſergent Kabéchoff. Ce ſecours ineſpéré me fit d'autant plus de plaiſir, que l'état pitoyable dans lequel j'avois laiſſé ce commandant, ſe retraçoit ſans ceſſe à ma penſée. Quel changement ſubit dans ſa poſition! cent cinquante chiens bien diſpos & bien nourris alloient lui arriver & lui apportoient des vivres. Il pourra partir le lendemain, me diſois-je, & ſi je ne dois plus me flatter de le revoir, au moins ſera-t-il hors d'embarras: cette certitude me tranquilliſera ſur ſon ſort.

Le ſoldat qui conduiſoit les convois, m'offrit de me donner une partie de ces proviſions, mais je n'eus garde de les accepter; elles étoient peu abondantes,

1788, *Mars.* Du 20 au 24.

& d'ailleurs nous n'en avions pas beſoin ; je ne l'arrêtai donc que le moins poſſible.

Avant de me quitter, il me dit que le prince Eitel ou le chef des Koriaques de Kaminoi, celui qu'on avoit accuſé de révolte, étoit en marche pour aller déſabuſer lui-même M. le commandant.

En pourſuivant notre route, nous trouvâmes au-delà d'une petite rivière bordée de quelques arbriſſeaux, une chaîne de montagnes eſcarpées qu'il fallut gravir les unes après les autres, enſuite nous deſcendîmes ſur une autre rivière appelée *Talofka*. Ses deux rives s'écartent à meſure qu'on approche de l'embouchure ; elles ſont garnies de bois, & j'y remarquai d'aſſez gros arbres. Nous laiſsâmes cette rivière à quelque diſtance de Kaminoi, pour traverſer un vaſte champ de bruyère, puis un lac conſidérable ; enfin, nous paſsâmes la rivière de Pengina preſqu'à ſon embouchure, & dans la direction du ſud-eſt au nord-oueſt.

Sa largeur eſt impoſante, & l'aſpect des

1788, *Mars.* Du 20 au 24. Passage sur la rivière de Pengina.

glaces qui la couvroient & qui s'étoient amoncelées à une hauteur prodigieuse, m'eût paru encore plus pittoresque, si nous eussions pu prendre un autre chemin plus commode; mais il n'y en avoit pas à choisir, de sorte que nous fûmes forcés de hisser, pour ainsi dire, nos chiens & nos traîneaux de glaçons en glaçons. Il est aisé de juger de la difficulté & de la lenteur de cette manœuvre; j'eus toutes les peines du monde à m'en tirer sain & sauf.

Arrivée à Kaminoi.

Nous mîmes encore près de deux heures pour gagner Kaminoi, où nous entrâmes le 24 avant midi; nous y fûmes reçus on ne peut mieux par les habitans. En l'absence d'Eitel, un autre prince nommé *Eila* les commandoit; il vint au devant de nous, accompagné du détachement Russe: on nous conduisit à la yourte d'Eitel, qui avoit été nettoyée & préparée dès long-temps pour l'arrivée de M. Kasloff.

Cet Eila nous y rendit toutes sortes d'honneurs; nous eûmes constamment un factionnaire à notre porte; sa consigne

1788, Mars. Le 24. A Kaminoi.

Justification de ces Koriaques faussement accusés de rebellion.

étoit de ne l'ouvrir qu'aux personnes dont nous croyions avoir le moins à nous défier.

Ce n'est pas que les bruits de rebellion qu'on avoit répandus sur le compte de ces Koriaques, ne nous parussent évidemment faux *(e);* leur conduite à notre égard, & l'accueil qu'ils projetoient de faire à M. le commandant, ne pouvoient laisser aucun doute sur leurs dispositions du moment. Il n'étoit pas à présumer non plus qu'elles fussent l'effet de la présence des soldats envoyés d'Ingiga. La misère à laquelle ils étoient réduits *(f),* les mettoit hors d'état

(e) Ces bruits avoient été accrédités par les rapports infidèles de l'ingénieur Bogenoff. On se souvient qu'il nous assura que ces Koriaques l'avoient empêché, à main armée, d'entrer dans la rivière de Pengina. Lorsque je leur en parlai, ils me protestèrent tous que, loin de s'opposer au passage de cet ingénieur, ils l'avoient traité pendant son séjour avec beaucoup de douceur & d'amitié.

(f) Ce détachement dans le principe avoit été de quarante hommes; mais à la réquisition de Kabéchoff, il fut augmenté de dix Cosaques qui

1788. *Mars.* Le 24. A Kaminoi.

d'en imposer à des gens du caractère de ces Koriaques. Ils tiennent trop peu à la vie, ainsi que je le ferai connoître, pour être jamais intimidés; rien n'eût été capable de les contenir, s'ils avoient eu la moindre raison de mécontentement.

La vue du canon & de ces Cosaques en armes, qui cependant étoient entrés dans le village sans annoncer aucune intention hostile, leur avoit d'abord causé quelques inquiétudes. Aussitôt s'avançant vers le bas-officier qui commandoit la troupe, ils le sommèrent de déclarer s'il venoit pour attenter à leur liberté & pour les détruire, lui ajoutant que si tel étoit le projet des Russes, tous les Koriaques se feroient tuer plutôt que de se rendre. Ce bas-officier les rassura; il leur répondit adroitement, que le motif de sa mission ne devoit nullement les alarmer; qu'il lui étoit ordonné d'aller au devant de M. Kasloff; que c'étoit un honneur dû à son rang & prescrit par

arrivèrent à Kaminoi, avec les secours que nous venions de rencontrer.

1788, *Mars.* Le 24. A Kaminoi.

la discipline militaire en Russie, envers les commandans, lors de leur passage dans les lieux de leurs districts. Cet éclaircissement suffit pour dissiper les soupçons; dès-lors Koriaques & Russes vécurent dans la meilleure intelligence. La sécurité des premiers fut si grande, qu'ils ne prirent aucune mesure en cas de surprise; ils n'eussent pas même fait attention à la longueur du séjour de ces soldats parmi eux, sans la disette qui commençoit à leur rendre de tels hôtes fort à charge.

Le 25.

Je n'avois compté rester à Kaminoi que le temps de faire reposer mes chiens; mais dans la nuit du 24 au 25 le temps se couvrit, & quelques coups de vent nous menacèrent d'une tempête prochaine: la crainte de l'essuyer en plein champ, me fit différer mon départ.

Description de Kaminoi.

Cet ostrog, éloigné de Poustaretsk de trois cents verstes, est sur une élévation presqu'au bord de la mer & à l'embouchure de la rivière de Pengina; il renferme un grand nombre de balagans &

Le 25. A Kaminoi.

une douzaine d'yourtes toutes très-vastes, & bâties dans le goût de celles que j'ai déjà décrites. Quoique fort rapprochées, ces habitations ne laissent pas d'occuper un espace de terrain considérable. Les palissades qui les entourent sont garnies de lances, d'arcs, de flèches & de fusils ; ces palissades sont plus épaisses & plus hautes que celles des yourtes Kamtschadales. A l'abri de ces misérables fortifications, ces Koriaques se croyent inexpugnables ; c'est de là qu'ils repoussent les attaques de leurs ennemis, & entr'autres des Tchouktchis, leurs voisins les plus redoutables & pour le nombre & pour le courage *(g)*.

La population à Kaminoi ne montoit guère alors qu'à trois cents personnes, tant hommes que femmes & enfans. Je ne dirai rien encore de leurs mœurs, je renvoie tous les détails sur cet objet à mon arrivée

(g) On me prévint ici que ces peuples, avertis de mon prochain passage à Ingiga, viendroient probablement à ma rencontre, ne fût-ce que par curiosité.

1788, *Mars.* Le 25. A Kaminoi.

à Ingiga, où j'espère être dans peu de jours.

Observations sur des baidars.

Je vis encore, avant mon départ, une vingtaine de baidars ou bateaux de différentes grandeurs; ils ressembloient à celui dont j'ai parlé avant de sortir de Khaluli *(h)*; seulement leur construction me parut supérieure, & leur légèreté plus favorable à la navigation. J'admirai aussi leur largeur extraordinaire; plusieurs de ces baidars pouvoient contenir vingt-cinq à trente personnes.

M. Schmaleff est forcé de me quitter.

Dès notre arrivée, M. Schmaleff avoit prévu qu'il lui seroit difficile de sortir avec moi de ce village. Assailli soir & matin par tous les soldats du détachement qui venoient lui exposer l'urgence de leurs besoins, il crut de son devoir de ne pas les abandonner, & d'user de toutes les ressources que sa place & une parfaite connoissance du pays lui procuroient pour les secourir. Quoiqu'il fût aussi impatient

(h) Voyez première partie, *page 219.*

que

1788, *Mars.* Le 25. A Kaminoi.

que moi de se rendre à Ingiga, où son frère l'attendoit depuis long-temps : il se décida néanmoins à me laisser partir seul.

Il me donne un soldat nommé Yégor-Golikoff.

Il me l'annonça avec peine, en me pressant de prendre un soldat de confiance nommé *Yégor-Golikoff (i);* c'étoit, me dit-il, un véritable présent qu'il croyoit me faire ; & l'on verra dans la suite qu'il ne m'avoit pas trompé.

Un procédé si honnête ajouta à mes regrets de quitter sitôt ce bon & brave officier. Ma reconnoissance envers lui voudroit pouvoir répéter ici ce que les Anglois ont écrit de son humanité & de sa politesse ; mais je laisse à M. le comte de la Pérouze, le plaisir d'acquitter la dette de toutes les personnes de notre expédition,

---

(i) Mon escorte se trouva ainsi de quatre hommes ; savoir, ce Golikoff, le soldat que j'avois emmené de Poustaretsk, & deux autres choisis dans le détachement d'Ingiga pour me servir de guides : mais je crus devoir prendre en outre un conducteur Koriaque, persuadé qu'il connoîtroit mieux la route.

1788, Mars. Le 26.

à qui M. Schmaleff s'empressa de rendre, pendant leur séjour à Saint-Pierre & Saint-Paul, tous les services qui étoient en son pouvoir.

Départ de Kaminoi.

Je sortis de Kaminoi le 26 à huit heures du matin, par un temps assez calme *(k)*. A quinze verstes je retrouvai la même chaîne de montagnes que j'avois rencontrées en deçà de ce village; je les franchis de nouveau, puis je traversai une rivière appelée *Chestokova* du nom d'un bas-officier Russe qui y fut tué à la tête d'un détachement de cinquante Cosaques, envoyés pour tenir en respect des Koriaques révoltés. Ceux-ci, à la faveur de la nuit, les surprirent au bord de cette rivière, & n'en laissèrent pas échapper un seul: tous les Russes furent massacrés. Je fis halte dans le même endroit.

Rivière de Chestokova.

Tempête.

Je fus réveillé par des coups de vent d'une violence extrême; des tourbillons

(k) La rareté des chiens à Kaminoi, & le mauvais état des miens, avoient déterminé M. Schmaleff à me donner ceux même du détachement.

de neige obſcurciſſoient les airs; à peine diſtinguoit-on s'il étoit jour. Malgré cet affreux ouragan, je réſolus de me remettre en marche, mais jamais je ne pus obtenir de mes guides ſeulement de le tenter; ils s'obſtinèrent à ne point quitter la place, dans la crainte de s'égarer & des autres riſques à courir par un auſſi mauvais temps. 1788, *Mars.* Le 26.

Contrarié de toutes les manières, je m'enfonçai dans ma tente d'aſſez mauvaiſe humeur. A midi, je fus agréablement conſolé par l'arrivée de ſept Tchouktchis; ils étoient ſur des traîneaux pareils à ceux des Koriaques errans, & tirés de même par des rennes. Je les reçus ſous ma tente, & les invitai à y reſter juſqu'à ce que l'orage fût diſſipé: je ne pouvois rien leur propoſer qui les flattât davantage; j'en jugeai par l'air de ſatisfaction que mon offre répandit ſur tous les viſages. Le 27. Arrivée de ſept Tchouktchis.

Parmi ces Tchouktchis étoit le chef de la horde nommé *Tummé*. Il prit auſſitôt la parole pour me témoigner combien ils Ma converſation avec leur chef.

1788. Mars. Le 27.

étoient ſenſibles à mon gracieux accueil; il m'aſſura que depuis qu'ils avoient entendu parler de moi, ils n'avoient rien tant deſiré que de me connoître; que toute leur crainte avoit été de ne me pas rencontrer; qu'ils n'oublieroient jamais ni ma figure ni mes honnêtetés, & qu'ils en rendroient un compte exact à leurs compatriotes. De longs remercîmens furent ma réponſe, par laquelle je leur fis comprendre qu'on m'avoit prévenu de leur empreſſement à me voir, & que je n'avois pas moins ſouhaité qu'eux cette entrevue.

La converſation devint alors générale; elle roula ſur diverſes matières, particulièrement ſur leur patrie & la mienne: ma curioſité égaloit la leur, c'étoient de part & d'autre des queſtions continuelles. Sur ce que je leur dis que je devois, pour retourner en France, paſſer par la ville qu'habite leur ſouveraine, ils me prièrent de lui faire d'eux une fidèle deſcription, & de dépoſer à ſes pieds l'hommage de

leur reſpect & de leur obéiſſance ; ils m'a-joutèrent qu'à préſent ils ſe trouvoient d'autant plus heureux d'être tributaires de la Ruſſie, que dans leur commerce avec les Ruſſes, ils éprouvoient chaque jour de leur part les plus grandes facilités, & des marques d'affection qui les charmoient. Ils ſe louoient principalement de M. Gaguen, commandant à Ingiga.

1788, *Mars.* Le 27.

Ces bons traitemens leur faiſoient regretter de n'être pas à portée d'entretenir avec les Ruſſes des relations plus fréquentes. Le moyen, diſoient-ils, d'applanir toutes les difficultés, ſeroit que ceux-ci revinſſent former un nouvel établiſſement ſur la rivière Anadir. Ils promettoient que déſormais, loin de les inquiéter, ils s'attacheroient à leur faire oublier, à force d'amitiés, l'injuſtice de leur conduite paſſée. Elle avoit pris ſa ſource dans une erreur qui leur étoit commune avec les Koriaques. Ils ſe figuroient autrefois que toute la nation Ruſſe ſe bornoit au petit nombre d'individus qui venoient hardiment ſe

1788, *Mars.* Le 27.

fixer ſur leur territoire & dans leur voiſinage. Par un ſentiment de jalouſie aſſez naturel, ces peuples voyoient autant d'ennemis dans ces émigrans, dont l'induſtrie & l'activité leur étoient ſuſpectes; ils croyoient de leur intérêt le plus preſſant de s'en défaire, perſuadés qu'en les exterminant, ils en détruiſoient la race.

Les Tchouktchis m'avouèrent qu'ils avoient ſenti leur mépriſe & leurs torts, dès qu'ils avoient appris à connoître les Ruſſes. Inutilement aujourd'hui on les excitoit à la révolte, ils étoient au contraire diſpoſés à déconcerter les menées ſéditieuſes d'un prince ou chef des Tchouktchis à demeure fixe, nommé *Khérourgui*, ſoit en reſtreignant ſon autorité, ſoit même en le livrant aux Ruſſes.

Ne pouvant concevoir dans quelle partie du monde j'étois né, ils me demandèrent ſi ma patrie ne ſe trouvoit pas de l'autre côté de la grande rivière. Pour leur répondre, je voulus ſavoir d'abord ce qu'ils entendoient par-là, & le voici: ils

imaginent qu'au-delà du pays des Ruſſes, dont ils ont à peine connoiſſance, eſt une rivière immenſe qui le ſépare d'une autre terre habitée par différens peuples. 1788, *Mars.* Le 27.

Il ne fut pas aiſé de les éclairer ſur ce point ; je leur parlai long-temps ſans qu'ils compriſſent un mot de ma diſſertation géographique : ils n'avoient aucune idée juſte de l'étendue ni du nombre. Il ne leur étoit pas moins difficile de s'en faire une de la force d'un état, de la richeſſe & de la puiſſance d'un ſouverain. Jamais ils n'avoient même cherché à apprécier celle de la Ruſſie : pour les amener à en juger par aperçus, je fus obligé de leur expliquer l'abondance des productions, du numéraire & de la population de cet empire, par une comparaiſon tirée de la multitude des divers animaux qu'ils chaſſent, & de la quantité de poiſſons qu'ils pêchent chaque année ſans épuiſer leurs rivières. Cet éclairciſſement mis à leur portée autant qu'il me fut poſſible, leur plut ſingulièrement. J'employai la même

1788, *Mars.* Le 27.

méthode pour leur apprendre à meſurer l'étendue; l'eſpace que couvroit ma tente fut le premier objet de ma démonſtration, puis prenant une feuille de papier, j'en fis une eſpèce de carte géographique, pour leur indiquer à peu-près la poſition & l'éloignement de la Ruſſie & de la France, par rapport à leur pays.

Ce ne fut pas ſans peine que je parvins à m'en faire entendre; je m'en crus bien dédommagé par l'attention & l'intérêt avec leſquels ils m'écoutèrent. En général, je fus étonné de la ſolidité de leur eſprit, & de l'ardeur qu'ils montrent pour s'inſtruire. Supérieurs en cela aux Koriaques leurs voiſins, ils paroiſſent auſſi réfléchir davantage à ce qu'ils diſent, & ſur ce qu'ils voyent & entendent. Ces deux peuples ont le même idiome; la ſeule différence qui m'ait frappé dans la manière de parler des Tchouktchis, c'eſt qu'ils traînent leurs finales, & que leur prononciation eſt plus douce & plus lente que celle des Koriaques. A l'aide de mon guide qui me

ſervoit d'interprète, je ſoutins fort bien la converſation.

1788, Mars. Le 27.

Mon attention à examiner leurs vêtemens, leur inſpira le deſir de connoître notre habit François*(l)*, & je fis tirer mon uniforme de mon porte-manteau. A ſa vue l'admiration ſe peignit dans tous leurs mouvemens; ce fut à qui y toucheroit; chacun ſe récria ſur ſa ſingularité & ſur ſa beauté; mes boutons portant l'écuſſon de France, arrêtèrent ſur-tout leurs regards: il fallut encore m'ingénier pour leur rendre d'une manière intelligible, & ce que cette empreinte repréſentoit, & à quoi elle ſervoit. Ils ne me laiſsèrent pas achever, ils ſautèrent ſur mes boutons, me priant inſtamment de leur en donner à tous: j'y conſentis, ſur la promeſſe qu'ils me firent de les conſerver avec un ſoin extrême. Leur but en les gardant, étoit d'en faire un ſigne de reconnoiſſance, qu'ils montreroient à tous les étrangers

(l) Le lecteur doit ſe rappeler que je n'étois alors vêtu qu'à la Kamtſchadale.

1788, *Mars.* Le 27. qui aborderoient ſur leurs côtes, dans l'eſpérance qu'à la fin il y arriveroit peut-être quelque François.

Leurs compatriotes avoient bien vu des Anglois, il y a quelques années: « Pour» quoi, diſoient-ils, les François ne vien» droient-ils pas auſſi nous viſiter? ils » ſeroient sûrs d'être reçus par nous avec » joie & cordialité ». Je les remerçiai de leurs obligeantes diſpoſitions, mais je ne leur cachai pas que notre éloignement étoit un obſtacle à ce que nous miſſions ſouvent leur bonne volonté à l'épreuve; je leur promis cependant d'en rendre un fidèle témoignage à mon arrivée dans ma patrie.

Après les avoir régalés de mon mieux avec du tabac, n'ayant rien à leur donner qui pût leur faire plus de plaiſir, nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. Ils me dirent en partant, que je rencontrerois peut-être bientôt leurs équipages & leurs femmes, qu'ils avoient laiſſés en arrière, pour faire plus de diligence.

Peu de temps après le départ de ces Tchouktchis, le vent ſe calma, & je repris ma route. 1788, *Mars.* Le 28.

Le lendemain, à l'inſtant où je penſois à m'arrêter, venant de découvrir auprès d'un bois un endroit commode pour notre halte, j'aperçus plus loin, devant moi, un nombreux troupeau de rennes qui paiſſoient en liberté ſur la croupe d'une montagne. En y regardant plus attentivement, je diſtinguai quelques hommes qui ſembloient les garder; je ne ſus d'abord ſi je devois les éviter ou les joindre; mais la curioſité l'emporta, & je m'avançai pour les reconnoître.

On eût dit qu'en longeant ce bois, j'allois les atteindre. Je ne me doutois pas qu'arrivé à l'extrémité, j'en ſerois encore ſéparé par une rivière aſſez large, dont un quart d'heure auparavant j'avois traverſé un petit bras. Tandis que d'une rive à l'autre j'obſervois ces gens, je fus abordé par deux femmes qui ſe promenoient aux environs; la plus âgée m'a- Rencontre de la ſuite de ces Tchouktchis.

1788, *Mars.* Le 28.

dreſſa la parole : quelle fut ma ſurpriſe de l'entendre parler Ruſſe ainſi que ſa compagne ! elles m'apprirent que j'étois à deux cents pas du camp des Tchouktchis, que le bois me maſquoit. En deſcendant ſur le rivage, je vis en effet les traîneaux & les tentes, & je preſſai ces femmes de m'y conduire.

Hiſtoire des deux femmes qui m'avoient abordé.

Chemin faiſant, je leur demandai d'où elles étoient, leur langage n'annonçant pas qu'elles fuſſent nées, ni qu'elles euſſent toujours vécu parmi ce peuple.

L'une me conta qu'elle étoit Ruſſe, & que l'amour maternel l'entraînoit à la ſuite de ces Tchouktchis. Dangers, fatigues, mauvais traitemens, elle bravoit tout, n'aſpirant qu'à ſe rendre avec eux dans leur pays, pour y réclamer ſa fille qui y étoit retenue en ôtage : voici comme elle l'avoit perdue.

Ce jeune enfant, deux ans auparavant, voyageoit avec ſon père & pluſieurs autres Ruſſes ſur la rivière Pengina. Cette caravane, compoſée de neuf perſonnes,

ſ'avançoit tranquillement au milieu des Koriaques, alors menacés par un parti de Tchouktchis, à la tête deſquels étoit ce même Kérourgui dont il a été parlé plus haut. Pour écarter ces dangereux voiſins, les Koriaques imaginèrent de leur donner avis du paſſage de ces étrangers *(m)*, comme d'une priſe qu'il ne falloit pas laiſſer échapper. L'artifice réuſſit : ſéduits par l'appât d'un butin immenſe en fer & en tabac, les Tchouktchis coururent ſur les traces de ces voyageurs; leur courage ne put les ſauver, quatre périrent les armes à la main, victimes de leur inutile réſiſtance. Quant au mari de cette femme, il fut tué en défendant ſa

1788, *Mars.* Le 28.

(m) La perfidie des Koriaques a preſque toujours cherché à fomenter l'inimitié des Tchouktchis contre les Ruſſes, ſoit par de faux rapports, ſoit en livrant ceux-ci, lorſqu'ils ne pouvoient ou n'oſoient les attaquer eux-mêmes. Ces manœuvres artificieuſes donnent la raiſon de tant d'actes de cruauté que les Ruſſes reprochent aux Tchouktchis, & qui n'étoient guère dans le caractère de cette nation.

1788, *Mars.* Le 28.

fille, que les vainqueurs arrachèrent de ſes bras, & emmenèrent avec ſes trois autres compagnons d'infortune. Depuis ce temps les Ruſſes n'avoient ceſſé de demander le renvoi de ces priſonniers; ils en avoient obtenu la promeſſe, mais juſqu'à ce jour, deux ſeulement avoient été relâchés.

Le récit touchant de cette malheureuſe mère, que ſes larmes interrompirent plus d'une fois, m'inſpira pour elle le plus vif intérêt; ſans ſavoir encore ſi ma médiation pourroit être de quelque poids auprès des Tchouktchis, je me ſentis porté à joindre mes inſtances aux ſiennes, & j'eus la ſatisfaction de voir qu'elles ne furent pas infructueuſes.

Je ſus de l'autre femme qu'elle étoit née Tchouktchi. Dans ſon bas âge elle avoit été priſe par les Ruſſes ſur la rivière Anadir; conduite à Yakoutsk, elle y fut baptiſée & inſtruite autant qu'elle pouvoit l'être. Un ſoldat l'avoit enſuite épouſée & laiſſée veuve au bout de quelques

années : enfin, par ordre du gouvernement, elle étoit revenue dans ſa patrie avec ſes enfans, pour y rendre compte des obligations qu'elle avoit aux Ruſſes. Il lui étoit recommandé d'en faire paſſer les détails à tous les Tchouktchis, même aux plus éloignés *(n)*, & de leur inſinuer qu'ils trouveroient des avantages ſans nombre, à établir un commerce sûr & paiſible avec ſes bienfaiteurs.

1788, *Mars.* Le 28.

Cette femme parle les langues Ruſſe, Yakoute & Tchouktchi avec une égale facilité. Elle me dit que le peu de lumières qu'elle devoit à ſon éducation, lui avoit acquis dès ſon arrivée une ſorte de crédit parmi ſes compatriotes; qu'elle avoit même déjà profité de ſon aſcendant ſur les eſprits,, pour détruire quelques-uns de leurs préjugés, & qu'elle ſe flattoit de parvenir inſenſiblement à les éclairer

(n) C'eſt-à-dire, ceux qui ſont au-delà du cap Tchouktchi, connu dans les cartes ſous le nom de *Tchoukotskoi-noſſ.*

1788, *Mars.* Le 28.

ſur leurs vrais intérêts. Ses eſpérances à cet égard étoient fondées en grande partie ſur le caractère de ce peuple, qu'elle m'aſſura être véritablement hoſpitalier, généreux, doux & préférable en tout aux Koriaques.

Mon arrivée dans le camp des Tchouktchis.

La converſation de ces femmes m'avoit tellement attaché, que j'étois dans le camp des Tchouktchis avant de m'en être aperçu. Leur joie en me voyant fut extrême; dans la minute je me vis entouré; ils me parloient tous à la fois pour m'engager à paſſer la nuit auprès d'eux : je leur répondis que c'étoit mon intention; auſſitôt nouveaux tranſports & nouvelles clameurs. J'ordonnai qu'on dreſsât ma tente à l'extrémité du camp; pendant qu'on y travailloit, je fis inviter les chefs à venir m'y voir; prompts à uſer de la permiſſion que je leur donnois, ils n'attendirent pas que je fuſſe entré dans ma tente pour me ſuivre; je les y trouvai raſſemblés en auſſi grand nombre qu'elle pouvoit en contenir.

Après

1788, Mars. Le 28.

Après les premiers complimens, la conversation s'engagea de part & d'autre avec une égale avidité de s'instruire : nous parlâmes sommairement de nos pays, de nos mœurs & de nos usages respectifs ; leurs discours furent à peu-près les mêmes que ceux que m'avoient tenus Tummé & ses compagnons ; ils m'exprimèrent leur soumission à la Russie, leur desir sincère d'entretenir l'union par des rapports de commerce, & sur-tout de voir renouveler l'établissement sur l'Anadir. Ils s'étendirent ensuite sur les motifs de leur voyage ; ils avoient eu principalement en vue de visiter quelques-uns de leurs parens alliés à des Russes & fixés à Ingiga : peut-être aussi y avoient-ils été conduits par quelque projet de commerce ; mais à les entendre, leur attachement pour leurs compatriotes avoit été l'unique mobile de leur déplacement ; & de fait, je crus avoir reconnu ce sentiment patriotique dans les égards marqués qu'ils ont pour cette femme Tchouktchi, revenue chez

1788, *Mars.* Le 28.

eux, & dans les careſſes qu'ils faiſoient à ſes enfans.

Ils me répétèrent ſouvent de bannir toute défiance, & de compter ſur leur amitié: ils me ſuppoſoient apparemment la réſerve que les Ruſſes leur montrent encore dans leurs entrevues; mais n'ayant pas eu les mêmes ſujets de les craindre, j'étois bien éloigné de les ſoupçonner. C'eſt auſſi ce que je leur fis comprendre, en leur répondant, que diſpoſé à n'offenſer qui que ce fût ſur ma route, je ne penſois pas que perſonne pût vouloir m'inquiéter, & moins encore au milieu d'une nation comme la leur, dont la bonté & la droiture m'étoient déjà connues. Ce raiſonnement leur plut, ils en parurent auſſi flattés que de ma ſécurité; je crus en conſéquence devoir cacher mes armes, & rejeter la propoſition que me firent mes ſoldats, de poſer une ſentinelle devant ma tente.

Je diſtribuai du tabac aux plus diſtingués de ces Tchouktchis, & leur fis ſervir

ensuite du thé avec du biscuit de seigle. Leur chef ou prince nommé *Chegouiagua*, l'égal de Tummé par le rang & l'autorité, deux de ses parens & les deux femmes qui me servoient d'interprètes, soupèrent avec moi. Le repas fut des plus frugal, mais fort gai ; mes convives en sortirent aussi contens que s'ils eussent fait la meilleure chère possible : le besoin de prendre du repos nous sépara.

1788, *Mars.* Le 28.

Dès que je fus seul, je me mis à écrire les notes que leur entretien & mes observations particulières m'avoient fournies.

Description du camp.

Le camp de ces Tchouktchis étoit établi sur le bord de la rivière, auprès de leurs équipages, & adossé au bois dont j'ai parlé ; il se bornoit à une douzaine de tentes, rangées sur une même ligne le long du rivage : ces tentes sont de forme carrée & faites de peaux de rennes, suspendues par des courroies à des perches plantées aux quatre coins. Des faisceaux de lances & de flèches fichés dans la neige devant

1788, *Mars.* Le 28.

chaque tente, semblent en défendre l'entrée *(o)*; celle-ci est fort basse & se ferme hermétiquement. On éprouve dans l'intérieur une chaleur excessive; les peaux de rennes qui forment les parois & la couverture de la tente sont impénétrables à l'air, & toujours le poil est en dedans. Quant au lit, il ressemble à celui des Kamtschadales dans leur halte; des branchages très-menus sont, en guise de litière, épars sur la neige, puis on étend pardessus d'autres peaux de renne: c'est-là qu'une famille entière s'accroupit & se couche sans distinction d'âge ni de sexe; l'espace est si étroit, qu'on ne conçoit pas comment tout ce monde parvient à se nicher. Il en résulte un air & une malpropreté insupportables; il suffit de dire qu'ils voient sans dégoût leurs alimens & leurs boissons auprès des choses les plus sales, car il n'y a point d'expressions

(o) C'est à la crainte d'être surpris la nuit par les Koriaques, qu'il faut rapporter cette précaution.

pour peindre l'excès de leur inſouciance.

1788, *Mars.* Le 28.

Dans le nombre de ces Tchouktchis, qui pouvoit aller à quarante, il ſe trouvoit quinze à ſeize femmes *(p)*, & preſque autant d'enfans qui tous étoient occupés à la préparation des tentes & des alimens. Chacun des principaux perſonnages a des valets à ſon ſervice, pour ſoigner les rennes, & les défendre pendant la nuit contre les loups qui abondent ſur ces côtes.

Habillement des femmes Tchouktchis.

L'habillement des femmes eſt des plus ſinguliers; il conſiſte en une ſeule peau de renne qui pend au cou, où elle eſt ouverte également devant & derrière, & qui deſcend en forme de larges culottes arrêtées au-deſſous du genou. Cet habit ſe paſſe par l'ouverture du cou; la ſeule

(p) La polygamie eſt en uſage chez ce peuple. On pourroit dire auſſi qu'il admet la promiſcuité des femmes; car on prétend qu'il eſt un de ceux qui portent la politeſſe envers leurs hôtes juſqu'à leur céder leurs femmes ou leurs filles: ce ſeroit leur faire une inſulte que de les refuſer. Je ne puis garantir la vérité de ce rapport.

1788, Mars. Le 28.

manière de le quitter, c'eſt de lâcher les nœuds qui le retiennent ſous le menton; dans l'inſtant il tombe tout d'une pièce & la femme eſt nue : on jugera combien il eſt incommode par le fréquent beſoin de s'en dépouiller entièrement. Lorſqu'elles voyagent, elles endoſſent une *kouklanki*, qu'elles mettent par-deſſus leur habit ordinaire; des bottes de pieds de renne font leur unique chauſſure. Leurs cheveux ſont d'un noir foncé; quelquefois elles les relèvent en touffes derrière la tête; mais le plus ſouvent ſéparés ſur le front, ils pendent en longues treſſes ſur les côtés : leurs oreilles & leur cou ſont chargés d'ornemens en verroteries de différentes couleurs; & quand elles ont froid, le capuchon de la parque leur ſert de coiffure.

Phyſionomies.

L'enſemble des phyſionomies n'a rien d'agréable, les traits en ſont groſſiers; en général, cependant, elles n'ont pas le nez aplati, ni les yeux tirés comme les femmes Kamtſchadales. Elles leur reſ-

ſemblent en cela bien moins que les femmes Koriaques; leur taille eſt auſſi plus élevée, mais peu ſvelte; l'épaiſſeur & la largeur gênantes de l'habillement leur donnent l'air on ne peut pas moins alerte. Néanmoins, elles ſont chargées des plus gros ouvrages, comme d'allumer le feu, de porter le bois, d'aller chercher l'eau & tout ce dont elles ont beſoin pour leurs ménages. Ce ſont les plus vieilles principalement qui ſont tenues de prendre ces ſoins.

1788. *Mars.* Le 28.

Les traits des hommes m'ont paru plus réguliers, ils n'ont rien d'Aſiatique; leur teint eſt très-baſané, ainſi que celui des femmes; & leur habillement, leurs traîneaux, enfin tous leurs uſages ſont abſolument ſemblables à ceux des Koriaques nomades. Je me réſerve à les faire connoître en même temps.

Voyages & commerce des Tchouktchis à Ingiga.

Ces Tchouktchis font à préſent chaque année un voyage à Ingiga. Ils partent de leur pays au commencement de l'automne, & n'arrivent en cette ville que

1788, *Mars.* Le 28.

dans les premiers jours de mars. A peine ont-ils terminé les affaires qui les y amènent, & pour cela quelques jours leur ſuffiſent, qu'ils ſe remettent en route, afin de profiter encore de la commodité du traînage; cependant il eſt rare qu'ils puiſſent ſe rendre chez eux avant la fin de juin.

Les marchandiſes qu'ils apportent ſont des parques de martres, de renards, & des dents de morſe qui produiſent un ſuperbe ivoire; ils prennent en échange des chaudières, du tabac, des lances, des fuſils, des couteaux & d'autres ouvrages en fer. Peu accoutumés encore au fuſil, ils ne s'en ſervent guère; mais en revanche, ils ſont très-habiles à décocher une flèche & à manier une lance; auſſi en font-ils leurs principales armes.

Comme tous les peuples du nord, ils ſont extrêmement enclins à l'ivrognerie; leur paſſion pour l'eau-de-vie eſt telle, que, dès qu'on leur en a donné, on eſt obligé de leur en verſer juſqu'à ce qu'ils

soient complétement ivres; sans cela ils se croiroient insultés, peut-être même en viendroient-ils aux menaces & à la violence pour s'en procurer. Aussi ardens fumeurs que les Koriaques, ils ont mêmes pipes & même façon de fumer. 1788, Mars. Le 28.

Ne voulant pas m'arrêter plus longtemps, j'allai au point du jour prendre congé de ces Tchouktchis dans leurs tentes, mais le mauvais air & la chaleur m'en firent bientôt sortir. Notre séparation fut des plus tendres, ils m'embrassèrent tour-à-tour & m'accablèrent de caresses. On conçoit que dans ces adieux, je ne demeurai pas en reste de complimens, & véritablement je ne saurois trop me louer de l'accueil de ce peuple hospitalier. Le 29. Je quitte ces Tchouktchis.

Je partis d'assez bonne heure pour faire dans cette journée près de trente verstes. A moitié chemin, je rencontrai sur le bord de la mer deux balagans & une yourte habitée par une famille de Koriaques; une heure après j'atteignis l'ostrog de Pareiné.

1788, Mars. Le 29. Description de Pareiné.

Moins grand que celui de Kaminoi, il eſt beaucoup plus peuplé; ſa poſition me parut commode. Il eſt ſitué ſur la rivière dont il porte le nom, à trois verſtes environ de ſon embouchure dans la mer de Pengina, qui forme à cette hauteur un golfe ſi étroit, que dans les beaux temps on voit d'un bord à l'autre.

Hiſtoire d'une femme d'Ingiga.

La première perſonne qui ſe préſenta à moi dans ce village, fut une vieille femme métiſſe, dont l'air affligé me frappa; ſoit compaſſion, ſoit curioſité, je m'empreſſai de l'aborder. Mes queſtions ſur la cauſe de ſon chagrin lui firent jeter un cri pénétrant, & ſes larmes furent ſa ſeule réponſe; à force d'inſtances & de marques d'intérêt, j'obtins enfin le récit de ſon malheur.

Il y avoit près de quinze jours qu'elle, ſon mari, ſon fils & pluſieurs de leurs amis étoient partis d'Ingiga pour venir à Pareiné voir leurs parens. Surpris en route par un de ces terribles ouragans dont j'ai penſé vingt fois éprouver les

funeſtes effets; ces voyageurs s'étoient égarés & ſéparés les uns des autres. Le père & le fils montoient le même traîneau; après avoir erré long-temps pour chercher un abri ou quelques points de ralliement, ils s'étoient tout-à-fait perdus. On eut toutes les peines du monde à les découvrir; on ne les retrouva qu'au bout de deux jours, enfoncés dans la neige & morts de froid; tout leur corps étoit gelé; leur poſture annonçoit que n'ayant plus la force de ſe traîner, ces deux malheureux, pour ſe réchauffer, s'étoient collés l'un contre l'autre, & qu'ils étoient morts en s'embraſſant. Plus heureuſe que ſon mari, cette femme avoit gagné un abri au bord d'une rivière, à quinze verſtes de Pareiné, où elle & ſes compagnons étoient à la fin parvenus, épuiſés de fatigues & navrés de douleur. Elle m'ajouta que, pendant cette tempête, ils n'avoient diſtingué ni ciel ni terre; la neige glacée en l'air s'épaiſſiſſoit en tombant, & ſembloit une pluie de glaçons; leurs habits

1788, *Mars.* Le 29. A Pareiné.

1788, *Mars.* Le 29. A Pareiné.

en avoient été percés au point de ne pouvoir plus leur ſervir. Mais ce qui augmentoit l'affliction de cette femme, c'étoit de ſe voir hors d'état de retourner dans ſon pays; perſonne ici ne paroiſſoit diſpoſé à lui en fournir les moyens qu'elle ne ceſſoit de ſolliciter, & toujours inutilement. A ces mots, un torrent de larmes inonda ſon viſage. Je ne ſavois comment la conſoler; je lui dis tout ce que la pitié me ſuggéra; mais ne pouvant lui être d'aucun ſecours, je la quittai avec le regret de ne lui avoir témoigné qu'une compaſſion ſtérile.

Inquiétudes que me donne un chef de Koriaques qui veut m'arrêter.

Pendant que je lui parlois, les habitans de Pareiné s'étoient attroupés autour de moi; leur chef ou prince nommé *Youltitka* s'approcha pour m'inviter à paſſer la nuit dans ſon village. Sa ſiniſtre mine confirmoit tout ce qu'on m'avoit rapporté de ſa perfidie, & je lui fis entendre que je n'avois nulle envie de m'arrêter; ſur mon refus, il m'objecta l'impoſſibilité de me procurer des chiens & des vivres.

avant le lendemain matin. Les raiſons qu'il m'en donnoit, annonçoient ouvertement ſa mauvaiſe volonté *(q)*; je crus même y démêler de funeſtes intentions. Réſolu de m'y ſouſtraire à quelque prix que ce fût, je lui repliquai que je ſaurois me paſſer de ce que je ne pouvois obtenir, mais que rien ne m'obligeroit à reſter. Il feignit de ne pas me comprendre, & me prétexta un nouvel obſtacle;

1788, *Mars.* Le 29. A Pareiné.

(q) J'étois d'autant plus fondé à le ſoupçonner, que ſon début me rappeloit les expédiens qu'il avoit employés l'année précédente, pour retenir un matelot chargé, par le gouvernement, de lettres importantes. Celui-ci, preſſé de ſe rendre à ſa deſtination, ſe diſpoſoit à ſortir de Pareiné, lorſque Youltitka le preſſa d'attendre au lendemain pour ſe remettre en route. Le matelot n'en tint compte, & voulut partir ſur le champ. La diſpute s'échauffa; le Koriaque furieux ſe jeta ſur lui, & l'auroit aſſaſſiné ſur l'heure, ſi on ne l'eût arraché de ſes mains. Il le fit garroter & garder pendant trois jours: enfin, après lui avoir fait eſſuyer toutes ſortes de mauvais traitemens, il conſentit à le laiſſer aller, peut-être dans l'eſpérance de s'en défaire plus aiſément ſur la route; mais ſa proie lui échappa.

1788, *Mars.* Le 29. A Pareiné.

en même temps il me regardoit avec un ſourire amer qui ſembloit me défier de partir. Je ſentis que je devois m'armer de la plus grande fermeté, ou me réſoudre à ſubir patiemment la loi qu'il plairoit au fourbe de m'impoſer. Tout le village étoit là; deux cents hommes au moins ſe preſſoient tumultueuſement à mes côtés, ſoit pour m'inſpirer de l'effroi, ſoit pour obſerver mon embarras. Dans cette périlleuſe conjoncture, j'imaginai de leur adreſſer la parole en Ruſſe, eſpérant que dans le nombre il s'en trouveroit peut-être quelques-uns de qui je pourrois me faire entendre; & qui ſeroient moins intraitables que leur chef.

Ma harangue fut courte, mais véhémente; je fis valoir ma qualité d'étranger, mes droits à leur appui, & ſur-tout le deſir que j'avois de mériter, par ma conduite à leur égard, l'intérêt que m'avoient montré tous leurs compatriotes ſur mon paſſage: vis-à-vis d'eux, ajoutai-je, jamais je n'avois eu beſoin d'exiger les ſecours qui

m'étoient néceſſaires ; loin d'attendre pour me les accorder, l'exhibition des ordres dont j'étois porteur, toujours ils s'étoient empreſſés de prévenir mes demandes.

1788, *Mars.* Le 29. A Pareinė.

Au mot d'ordre, je vis mes gens étonnés ſe regarder les uns les autres : à meſure que mon diſcours parut leur faire impreſſion, je redoublai de chaleur & d'aſſurance ; puis tirant tout-à-coup mon paſſeport & fixant Youltitka d'un air indigné, je le lui préſentai, en lui déclarant que j'entendois partir au plus tard dans deux heures. Cette bruſque péroraiſon le déconcerta ; il vit qu'il ne pouvoit éluder de me ſatisfaire ſans ſe rendre coupable : le mandat de M. le commandant étoit trop formel & trop impératif pour qu'il osât y contrevenir. Il prit donc le parti d'ordonner qu'on ramaſsât auſſitôt dans tous les réſervoirs la quantité de poiſſon que je deſirois, me priant d'avoir égard à la modicité de leurs proviſions que j'allois fort diminuer. C'étoit même là,

1788, *Mars.* Le 29. A Pareiné.

disoit-il, ce qui l'avoit porté à me faire quelques difficultés; comme s'il eût craint que je n'eusse dévasté leurs caves! mais ce n'étoit encore qu'un subterfuge; j'eus bientôt la preuve qu'elles étoient abondamment approvisionnées.

Cependant, pour avoir l'air de chercher à réparer son incivil accueil, ou peut-être dans la vue de me faire mieux repentir de l'avoir forcé dans ses derniers retranchemens, il m'engagea à venir attendre dans sa yourte que mes gens eussent fait les préparatifs nécessaires pour mon départ. Refuser encore eût marqué un reste d'inquiétude; je voulois au contraire le bien convaincre de mon intrépidité; d'ailleurs il étoit heure de dîner, & dans l'espoir de gagner insensiblement le traître, j'acceptai son invitation, lui offrant de lui faire faire un meilleur repas que celui qu'il pourroit me donner; je le suivis d'un front aussi calme que si j'eusse été d'une sécurité parfaite. A dire vrai pourtant, je me sentis troublé lorsqu'il me fallut,

fallut, pour arriver dans cette yourte, descendre à quarante pieds sous terre. La profondeur extraordinaire de cette retraite me livroit à la discrétion de mon hôte; jamais ma suite n'eût pu ni m'entendre ni me secourir : je frémis de mon imprudence, mais il n'étoit plus temps de reculer; j'étois bien armé, & je me préparai à me défendre de mon mieux en cas d'insulte.

Le premier soin d'Youltitka fut de me faire asseoir à la place d'honneur, c'est-à-dire, dans cette espèce d'alcove réservée au chef de la famille; la sienne étoit des plus nombreuses, près de quatre-vingts personnes habitoient avec lui cette yourte. Tout ce monde avoit été attiré dehors par le bruit de mon arrivée, & y étoit resté autour de mes gens, de sorte que j'étois seul pour tenir tête à trois ou quatre compagnons ou parens d'Youltitka, qui m'environnoient en me regardant sous le nez. Persuadés qu'ils parloient le Russe à merveille, parce qu'ils en estropioient

1788, *Mars.* Le 29. A Pareiné.

quelques mots, ils me faisoient tour-à-tour des questions plus absurdes les unes que les autres. Ma position exigeoit de la complaisance, & je répondois à chacun avec douceur & précision. Je passai ainsi près d'une heure au milieu de ces figures barbares, vraiment faites pour m'intimider, sur-tout celle de leur chef *(r)*. Mon soldat ne descendoit point, & je commençois fort à m'inquiéter; au mouvement que je fis pour sortir, ces Koriaques se mirent devant moi : l'un d'eux me prit par le bras pour me faire rasseoir, en me demandant si je voulois me sauver; je fis bonne contenance, mais j'avoue que mon cœur se serra : je me remis, & malgré l'altération qu'ils pouvoient remarquer sur

(r) Il est difficile d'imaginer un homme plus complettement laid. Gros & trapu; le visage tout couturé par la petite vérole & par plusieurs cicatrices; l'air fournois; des cheveux noirs, qui rejoignoient un énorme sourcil, sous lequel on découvroit un seul œil enfoncé & hagard; il avoit perdu l'autre par accident. Tel est le signalement exact de ce prince Koriaque.

1788, *Mars.* Le 29. A Pareiné.

mon viſage, je leur répondis que je ne penſois pas devoir les craindre. Youltitka chercha alors à me raſſurer, il me jura qu'il avoit la plus grande eſtime pour moi, & que j'étois en ſûreté chez lui. Sa conduite paſſée, ajoutoit-il, pouvoit le rendre ſuſpect à mes yeux, mais il croyoit de ſon honneur de me déſabuſer ſur ſon compte. Fier d'avoir été reçu parmi les juges du tribunal d'Ingiga *(ſ)*, il avoit ſa réputation trop à cœur pour ſouffrir qu'on me maltraitât devant lui.

Je connoiſſois aſſez mon homme pour n'ajouter aucune foi à ſes belles proteſtations; je m'eſtimois heureux qu'il n'osât pas ce qu'il pouvoit, ce qu'il vouloit même probablement. Je me hâtai donc de ſortir de la yourte, ſous prétexte de

(ſ) Ce tribunal s'appelle en Ruſſe *nijenei-zemskoi-ſoud,* ou tribunal territorial inférieur. Les juges qui le compoſent, ſont pris tour à tour dans les oſtrogs, parmi les payſans de chaque diſtrict; le temps de leur exercice eſt limité à trois ans. On nomme ces juges *zaſſédatels.*

1788, *Mars.* Le 19. A Parciné.

voir où étoit mon monde & de donner des ordres pour notre dîner. Je ne pus encore me débarrasser du perfide Koriaque; il s'obstina à m'accompagner pendant que je travaillois à rassembler ma suite: chaque mot que je disois paroissoit l'alarmer; ne sachant pas le Russe, il en demandoit aussitôt l'interprétation, & observoit tous mes mouvemens avec une attention singulière.

Je trouvai mes gens occupés à troquer les mauvais chiens qui leur restoient, contre des fourrures & des vêtemens de rennes. La cupidité leur avoit fait oublier ce que je leur avois recommandé & le péril dans lequel ils m'avoient laissé; mais je dissimulai mon mécontentement à cause des témoins; je redescendis dans la yourte suivi d'Youltitka & de mes deux soldats, qui se mirent sur le champ en devoir de nous faire dîner. Des femmes vinrent aider à nettoyer notre vaisselle *(t)*, & peu-

(t) Elles ne se servent pour cela ni de torchons ni de serviettes; elles prennent un bâton, le raclent

à-peu avec le ſecours de l'eau-de-vie, la bonne humeur ſuccéda à la crainte & à la défiance. Nous fîmes un repas des plus joyeux; je m'efforçai même ſouvent d'imiter les grands éclats de rire de mes convives, afin de leur mieux témoigner ma ſatisfaction; car l'expreſſion exagérée du ſentiment, eſt la ſeule qui leur plaiſe. Le dîner fini, j'envoyai un de mes ſoldats porter l'ordre d'atteler mes chiens dont on avoit déjà renouvelé une partie; mes proviſions ſe trouvèrent auſſi chargées: en dix minutes je fus en état de prendre congé de mes Koriaques. Ils me parurent fort contens de moi, je ne ſais s'ils l'étoient réellement; quant à moi, je le fus beaucoup d'être délivré d'eux, & je m'en éloignai le plus vîte poſſible.

1788, Mars. Le 29.

Il n'étoit encore que deux heures après midi; je crus devoir profiter du reſte du jour pour me dédommager du retard forcé

Départ de Pareiné.

pendant quelques minutes, & avec ces ratiſſures, elles frottent & décraſſent aſſez bien les vaſes & autres uſtenſiles de cuiſine.

1788, Mars. Le 30.

que je venois d'éprouver; je ne consentis à faire halte qu'à quinze verstes de Pareiné.

Ma route, pendant ce jour & le lendemain, ne m'offrit rien à citer. Je traversai plusieurs rivières ; aucune n'étoit considérable, & très-peu avoient quelques arbrisseaux sur leurs bords. En sortant de Pareiné, j'avois quitté la mer, que je ne devois revoir qu'au-delà d'Ingiga. Conséquemment nous n'avions plus la ressource du bois mort que nous trouvions parfois sur le rivage; cette privation fut notre plus grande peine, par l'embarras d'être sans cesse à la découverte du moindre arbrisseau, & la crainte de n'en pas rencontrer.

Depuis long-temps je ne vivois que de rennes ; quelque délicate que soit cette viande, il n'en est pas, je crois, dont on se lasse plus aisément. Ce qu'il y avoit de pis, c'est que la provision que j'en avois faite tiroit à sa fin ; nous n'en mangions plus qu'une fois par jour, nos autres repas se bornoient à du poisson sec

& à du loup marin bouilli; aussi fus-je très-flatté de l'heureuse trouvaille que je fis ce jour-là de deux perdrix; je les tuai & en augmentai d'autant ma marmite. Ce régal fit une agréable diversion à l'ennuyeuse uniformité de ma nourriture journalière.

1788, *Mars.* Le 30.

Un temps superbe favorisa notre marche; un ciel serein sembloit nous annoncer un froid plus vif, tel que nous le souhaitions, car la neige étoit si molle que nos chiens enfonçoient jusqu'au ventre: chacun de nous, pour leur frayer le passage, étoit obligé de courir devant avec des raquettes. L'espoir d'un beau lendemain ranima mes conducteurs, & nous fîmes une bonne journée. Nous ne nous arrêtâmes que fort tard dans un endroit nullement abrité; pour tout bois il n'y croissoit qu'une espèce de petit cèdre résineux, rampant & tout tortu.

Halte.

Avant de me retirer dans ma tente, j'aperçus pendant la nuit, à l'extrémité de l'horizon, des nuages de mauvais augure.

1788, *Mars.* Le 30. J'avois déjà assez d'habitude du climat pour pouvoir préjuger du temps sur les moindres indices, & je communiquai mes conjectures à mes guides; mais ceux-ci se croyoient sur cette matière des connoissances infiniment supérieures aux miennes; ils me dirent que le coucher du soleil avoit été trop beau pour que nous eussions à craindre un vilain jour. Jamais, à les entendre, ils ne s'étoient trompés là-dessus, & je devois m'en rapporter absolument à leur expérience. Par réflexion, je ne fus pas fâché de les voir dans cette sécurité; cela m'ôtoit l'inquiétude d'être contraint par eux à passer la journée dans le lieu où nous étions: la place n'eût pas été tenable au premier coup de vent.

Le 31. Je fus réveillé au point du jour par un de mes conducteurs; il vint d'un ton moqueur me presser de partir, afin de profiter de la belle journée qui se préparoit. La lune brilloit encore & le ciel étoit sans nuages: pendant que je déjeûnois, suivant ma coutume, avec du thé

& du biscuit de seigle, dont le reste avoit été mis en réserve par mes gens, qui aimèrent mieux s'en priver que de m'en laisser manquer, ils me questionnèrent les uns après les autres sur ce que je pensois du temps; c'étoit à qui me plaisanteroit; mais je soutins mon dire, les engageant à attendre jusqu'au soir pour juger si j'avois eu tort ou raison de leur annoncer un orage.

1788, *Mars.* Le 31.

A peine eûmes-nous levé notre petit camp, que nous découvrîmes à quelque distance une suite de cinq traîneaux Koriaques conduits par des rennes. Nos chiens, alléchés par l'odeur de ces animaux, se portèrent de ce côté avec une ardeur étonnante : plus nous avancions, plus ces Koriaques s'éloignoient; j'imaginai d'abord que c'étoit l'effet de leur défiance naturelle; mais aux cris & à l'emportement de nos chiens, je compris qu'ils étoient la cause de l'effroi qu'inspiroit notre approche. En effet, ils se seroient infailliblement élancés sur les

Rencontre de Koriaques nomades.

1788, *Mars.* Le 31. rennes, s'ils eussent été plus à portée. J'ordonnai donc de faire halte: le difficile fut de retenir nos coursiers; nous n'y parvînmes qu'avec beaucoup de peine. Nous cherchâmes, par des signes, à faire comprendre à ces Koriaques que notre but étoit d'avoir avec eux un moment d'entretien. Alors ils parurent tenir conseil; au bout de quelques minutes, un d'eux se détacha pour venir à nous; mais s'arrêtant à trois cents pas, il nous invita de même par signes à lui envoyer aussi quelqu'un des nôtres, & sur-tout à contenir nos chiens. Je chargeai en conséquence un de mes soldats d'aller avec ses raquettes au devant de ce Koriaque, & de lui demander quelle route ils tenoient, d'où ils venoient, s'ils ne savoient rien de relatif à M. Kasloff, & principalement à quelle distance à peu-près nous étions encore d'Ingiga.

Une demi-heure après, mon émissaire revint avec les renseignemens suivans. Ces Koriaques étoient nomades; ils alloient

rejoindre leurs familles qu'ils avoient quittées pour aller vendre à Ingiga des peaux de rennes & y voir leurs amis; ils croyoient y avoir entendu parler d'un renfort de chiens & de provisions, envoyé depuis peu à la rencontre de M. le commandant, mais ils n'en avoient aucune autre certitude. Quant à notre éloignement de cette ville, leurs réponses se trouvoient parfaitement d'accord avec l'opinion de mon guide que je venois d'interroger peu d'instans auparavant, à l'occasion d'un nouveau débat survenu entre mes gens & moi : voici ce qui y donna lieu.

1788. *Mars.* Le 31.

Pendant que nous attendions le retour de ce soldat, je vis passer rapidement au-dessus de nous, quelques nuages dont la forme & la direction m'affermirent dans l'idée que nous étions menacés d'une tempête prochaine. Mon soldat Golikoff ne fut pas moins incrédule que les autres, il eût volontiers parié le contraire; cependant il convenoit que jusqu'à présent

Dispute entre mes gens & moi sur le temps.

1788, Mars. Le 31. l'événement avoit presque toujours justifié mes pronostics ; il m'avoit même, disoit-il, annoncé aux Koriaques comme prophète en ce genre, & il souffriroit de me voir tout-à-coup pris en défaut & tomber en discrédit.

Cet aveu naïf me parut d'autant plus plaisant, que mes conducteurs en étoient témoins. Il me fit naître l'envie de m'amuser à mon tour de leur ignorante simplicité. La circonstance étoit favorable ; je leur répétai que dans deux heures au plus, ils seroient convaincus de mon savoir, mais qu'avant tout, ils devoient m'avertir si nous rencontrerions sur notre chemin quelque endroit où nous mettre à l'abri. « Aucun, me répondit l'un d'eux ; jusqu'à » la rivière d'Ingiga nous n'aurons à tra- » verser qu'une plaine immense & nue, » où l'œil découvre à peine quelques » inégalités provenant du sol ou d'amas » de neiges apportées par les ouragans, » & durcies par la gelée ». Cet éclaircissement m'embarrassa, prévoyant que nous

1788, *Mars.* Le 31.

allions être contraints de revenir sur nos pas, pour nous réfugier auprès d'un petit bois que nous venions de passer; nous n'en étions guère qu'à une demi-lieue, mais l'opiniâtreté de mes guides à soutenir que nous n'avions rien à craindre leva la difficulté. Enhardis par leur prétendue expérience, ils furent d'avis de poursuivre nôtre route; c'étoit ce que je desirois, dans l'espérance d'arriver le soir à Ingiga.

Je fais usage de ma boussole, au grand étonnement de mes guides.

Pour exécuter plus sûrement mon projet, je me promis d'avoir recours à ma boussole, qui seule pouvoit nous conduire à travers les tourbillons. Je m'informai donc au plus expert de mes conducteurs dans quelle direction se trouvoit Ingiga; il me l'indiqua sur le champ, en faisant remarquer dans le lointain une montagne dont la cîme sembloit se perdre dans les nues. « La ville, me dit-il, est » à quelques verstes en deçà & dans le » même alignement; nous en sommes en» core éloignés de cinquante à cinquante-

1788, Mars. Le 31.

cinq verstes ». Je l'interrompis pour relever l'air de vent où elle me restoit, & pour calculer avec ma montre la vîtesse de notre marche. Depuis la couchée nous avions fait six à sept verstes par heure; mais je devois m'attendre à aller beaucoup plus lentement lors de l'ouragan, aussi ne comptai-je que sur trois verstes. Il étoit six heures du matin, & d'après mon calcul, j'avois l'espoir d'être à Ingiga avant minuit. J'appris encore de mon guide que pour gagner la rivière qui y mène, il nous falloit atteindre une forêt très-vaste qu'elle partage; cela acheva de me tranquilliser : l'immense étendue de ce bois à droite & à gauche, m'assuroit que nous ne pouvions le manquer ni nous égarer.

Toutes ces mesures prises, je déclarai à mes gens que je ne demandois pas mieux aussi que d'avancer, mais que j'étois résolu de ne point m'arrêter, quelque chose qui arrivât. Je leur recommandai de me prévenir dès qu'ils croiroient ne

pouvoir plus reconnoître leur chemin, me propoſant alors de les conduire. Le ſérieux avec lequel je leur donnai cet ordre, les interdit; ils ſe regardoient d'un air étonné, n'oſant pas me dire nettement que j'extravaguois : le plus hardi pourtant prit la parole pour me repréſenter que n'ayant jamais fait cette route, je ne pouvois prendre ſur moi de les guider ſans riſquer de nous perdre tous, & que ſans doute je voulois plaiſanter. Pour toute réponſe, je les renvoyai bruſquement chacun à leur traîneau, en menaçant de faire punir celui qui n'obéiroit pas, & en même temps je donnai le ſignal du départ.

1788, Mars. Le 31.

A huit heures & demie nous avions fait environ quinze verſtes; il ne m'en reſtoit plus que quarante ſuivant mon calcul, mais il y avoit déjà près d'une heure que l'horizon ſe couvroit de nuages ſombres; on voyoit la tempête s'approcher par degrés, & le vent commençoit à ſoulever la neige par tourbillons. Mes

Ouragan furieux.

1788, *Mars.* Le 31.

compagnons gardoient le silence, l'effroi agissoit sur eux presque autant que la confusion; ils ne savoient où ils en étoient. Bientôt l'ouragan nous assaillit avec tant de violence, qu'il mit en déroute plusieurs de nos traîneaux : à force de cris on les rallia; mes conducteurs s'avouant vaincus, vinrent me conjurer de faire halte, quoique nous fussions en rase campagne; aveuglés par le vent qu'ils avoient en face, ils craignoient de nous égarer.

Je leur rappelai ma promesse, & persistai à vouloir passer devant; j'ordonnai que tous les traîneaux se suivissent d'aussi près qu'il seroit possible, afin qu'au moindre accident on pût s'entendre & se porter secours; puis à l'aide de ma boussole que j'avois attachée sous ma fourrure pour l'avoir sans cesse sous les yeux, je me mis en devoir de diriger notre caravane. Nous voyageâmes dans cet ordre le reste de la journée, & je pourrois dire au milieu des ténèbres, car le soldat qui montoit le traîneau, suivant immédiatement le

le mien, étoit inviſible pour moi; à peine diſtinguois-je ſes premiers chiens. 1788, *Mars.* Le 31.

Vers les ſept heures du ſoir, fatigué des plaintes & des remontrances de mes gens qui ne ceſſoient de demander à s'arrêter, & jugeant d'ailleurs que nous ne devions être qu'à cinq ou ſix verſtes du bois, je les aſſurai que ſi nous ne l'avions pas atteint à neuf heures, nous ne marcherions pas plus avant dans la nuit; à moins qu'arrivés au bois & à la rivière, ils n'aimaſſent mieux pouſſer tout de ſuite juſqu'à Ingiga, dont nous ſerions ſi près; mais que je les laiſſerois les maîtres de faire ce qu'ils jugeroient à propos. Cette condition parut les calmer, non qu'ils ſe cruſſent auſſi avancés qu'ils l'étoient; probablement même ils penſoient n'être plus ſur la route, & ils n'aſpiroient à ſe repoſer que dans l'eſpérance de pouvoir avec le jour retrouver la voie.

J'entrevis, à huit heures trois quarts, comme un voile ſombre qui ſe développoit devant nous. L'objet s'étendoit &

1788, *Mars.* Le 31.

noirciſſoit à meſure que nous en approchions; un inſtant après, mes conducteurs s'écrièrent qu'ils apercevoient des arbres & qu'ils étoient ſauvés; en effet, nous étions dans la forêt d'Ingiga : je les envoyai quelques pas en avant pour ſe reconnoître, & bientôt ils revinrent tranſportés de joie, me dire que nous touchions à la rivière.

Le ton reſpectueux avec lequel ils me firent ce rapport me divertit beaucoup. En me remerciant de les avoir ſi bien conduits, le Koriaque ſoutenoit qu'aucun de leurs chamans n'avoit rien fait de ſi merveilleux : avoir prédit le mauvais temps, quand tout à leurs yeux ſembloit annoncer le contraire; avoir ſu enſuite les guider & les préſerver au milieu de cette *pourgua (u)*, tant de ſagacité lui paroiſſoit ſurnaturelle. La reconnoiſſance des autres gens de ma ſuite étoit preſque auſſi folle; ils ne pouvoient revenir de leur étonnement. En vain je leur montrois ma

(u) C'eſt ainſi qu'ils nomment ces tempêtes.

bouſſole, en vain je voulus leur expliquer comment elle avoit fait toute ma ſcience; ils finirent par me dire qu'un tel grimoire n'étoit intelligible que pour des ſavans comme moi, inſtruits dans l'art magique.

1788, *Mars.* Le 31.

J'étois bien perſuadé que ſe trouvant à ſi peu de diſtance d'Ingiga, ils ne ſe ſoucieroient plus de s'arrêter; chacun étoit impatient de revoir ſa femme, d'embraſſer ſes enfans. Loin d'accepter ma propoſition de camper dans ce bois, ils me preſsèrent de gagner la rivière, ne demandant que trois heures pour arriver chez eux. Nous deſcendîmes donc ſur le rivage, que nous cotoyâmes juſqu'à la hauteur de la ville; là, il nous fallut traverſer la rivière qui en baigne les murs. La glace étoit aſſez ſolide, mais la violence du vent avoit couvert d'eau ſa ſuperficie, de ſorte que nous eûmes les pieds très-mouillés.

Arrivée à Ingiga.

Aux portes d'Ingiga, je ſubis l'interrogatoire d'uſage dans les places fortifiées, & fus obligé d'attendre qu'on eût averti le commandant. Prévenu dès long-temps

1788, *Mars.* Le 31.

de mon passage, M. le major Gaguen eut l'honnêteté de venir aussitôt me recevoir & de m'offrir sa maison. A onze heures & demie précises, j'entrai dans cette ville, la plus considérable & la plus peuplée que j'eusse encore vue dans ma route.

Avril. Le 1.er Description de la ville.

Située sur la rivière du même nom, à trente verstes de son embouchure, elle présente au dehors une enceinte carrée, défendue par une palissade dont la hauteur & l'épaisseur m'ont étonné, & par des bastions en bois qui s'élèvent sur pilotis aux quatre angles de la place; chacun de ces bastions est armé de canons, & renferme diverses munitions de guerre; des sentinelles les gardent nuit & jour *(x)*, ainsi que les trois portes de la ville, dont une seule est ouverte. Devant la maison du

(x) Ils sont sans cesse sur le qui vive, de crainte de surprise de la part des Koriaques des environs, dont le génie mutin & hardi les porte fréquemment à la révolte, & à venir attaquer la ville au moment où l'on s'y attend le moins. Aussi ne leur est-il pas permis d'y séjourner long-temps, lorsque le commerce les y amène.

commandant eſt une petite place; un corps-de-garde ſur un des côtés en défend l'accès. Je ne fus pas moins frappé de la conſtruction des maiſons; toutes ſont en bois & fort baſſes, mais toutes ont une façade preſque régulière, & l'on voit qu'on a adopté un même plan pour chacune. M. Gaguen ſe propoſe d'embellir ainſi peu-à-peu ſa ville. Les iſbas bâtis depuis ſon arrivée, joignent à une apparence agréable toutes les commodités intérieures dont ces habitations ſoient ſuſceptibles. Il a en outre le projet de faire rebâtir l'égliſe, dont la conſtruction eſt choquante, & d'ailleurs menace ruine.

1788, *Avril.* Le 1.er A Ingiga.

La population eſt de quatre ou cinq cents habitans, tous négocians ou attachés au ſervice. Ces derniers ſont la majeure partie & compoſent la garniſon; ils ſont aſſujettis à une diſcipline ſévère, que le fréquent beſoin de ſe défendre rend indiſpenſable. La vigilance & le zèle du commandant ne laiſſent rien à deſirer à cet égard. Les tribunaux ſont les mêmes qu'à Nijenei-Kamtſchatka.

1788, *Avril.* Le 1.er A Ingiga. Commerce.

Le commerce d'Ingiga consiste en fourrures, & principalement en peaux de rennes. En général, les pelleteries y offrent plus de diversité qu'au Kamtschatka; elles m'ont aussi paru d'une qualité supérieure. C'est bien de cette péninsule qu'on tire les peaux de loutres & d'ours marins, mais les martres zibelines y sont moins belles qu'ici, où elles sont cependant plus rares. En outre, les Kamtschadales n'ont point de martres communes *(y)*, des petits gris, des rats d'Amérique appelés *rissei*, que les Koriaques se procurent par échange des Tchouktchis leurs voisins, & qu'ils importent à Ingiga avec leurs peaux de rennes. Celles-ci s'y vendent brutes & à très-bon compte; elles sont ensuite tannées & travaillées avec un art d'autant plus admirable, que l'activité laborieuse des ouvriers fait se passer des instrumens inventés par l'industrie Européene. La finesse & la beauté de leurs ouvrages ne

(y) Les Russes nomment cette espèce de martre *kounits*.

le cèdent qu'à la solidité. On voit sortir de leurs mains des gants, des bas parfaitement faits; les coutures & les broderies sont de poil de renne, de soie, d'or, & feroient honneur à nos plus habiles gantiers.

1788, Avril. Le 1.er A Ingiga.

Mais il est temps de rendre compte des usages des Koriaques; je n'en ai différé la description jusqu'à présent que pour la donner plus étendue. Aux notions acquises à mon passage en leurs divers ostrogs, j'ai voulu joindre des observations plus exactes, appuyées sur des récits dignes de foi. C'est ici, c'est dans mes entretiens avec M. Gaguen & quelques autres principaux habitans, que j'ai cherché à puiser des lumières sur cet objet; mais l'homme qui m'a été le plus utile est un Koriaque qu'avant tout je dois faire connoître.

Détails sur un prince Koriaque nommé Oumiavin.

Je l'avois trouvé d'abord à Kaminoi. Surpris des honnêtetés que M. Schmaleff lui faisoit, je m'empressai de demander le rang & l'état de ce personnage; on me

1788, *Avril.* Le 1.er A Ingiga.

dit que c'étoit un *zassédatel* ou juge d'Ingiga, venu à notre rencontre pour nous offrir ses services. Sa facilité à s'exprimer en Russe, & la justesse de son esprit me charmèrent; je l'eusse pris pour un Russe, si dans le même instant il n'eût parlé sa langue naturelle : je sus alors qu'il étoit prince Koriaque, se nommoit *Oumiavin*, & étoit frère d'un chef de Koriaques nomades.

La curiosité me porta à lui faire mille questions; il y répondit avec une finesse & une sagacité que je n'avois vues dans aucun de ses compatriotes. La possibilité de causer avec lui sans le secours d'un interprète, me rendoit sa conversation plus précieuse, & tant que je restai à Kaminoi, elle fut pour moi une source de plaisirs & d'instructions. Des divers objets que nous traitâmes, le plus intéressant fut la religion; aussi instruit du culte des Russes que de celui des Koriaques, il n'en professoit réellement aucun. Il sembloit cependant disposé à se faire

1788. *Avril.* Le 1.er A Ingiga.

baptiser, dès qu'il seroit plus éclairé sur certains points qu'il ne concevoit pas. Plein d'admiration pour la sublimité des préceptes de l'évangile & pour la pompe majestueuse du culte extérieur, il convenoit que rien n'étoit plus capable de lui inspirer le désir d'embrasser le christianisme; mais le rigorisme impérieux de quelques-unes de nos pratiques religieuses *(z)*, l'incertitude d'une béatitude céleste, & sur-tout l'idée d'un Dieu menaçant d'une éternité de souffrances, le remplissoient de terreur & d'inquiétude. Au milieu de toutes ses rêveries, de toutes ses absurdités, la religion de son pays, disoit-il, offroit au moins plus d'espérance que de crainte; elle ne lui annonçoit des peines qu'en ce monde, & lui promettoit des récompenses dans l'autre; l'esprit méchant ne pouvoit le tourmenter que durant sa vie, le bonheur l'attendoit à sa mort.

(z) Il étoit principalement effrayé du jeûne, qu'on sait être très-austère & très-fréquent chez les Grecs.

1788, *Avril.* Le 1.er À Ingiga.

Agitée par toutes ces réflexions, son ame flottoit dans le doute & dans une perplexité continuelle; il n'osoit ni renoncer ni s'en tenir à la foi de ses pères; il en rougissoit, il en chérissoit les erreurs.

La naïveté avec laquelle il m'avoua son irrésolution, m'intéressa d'autant plus, que je démêlai dans ses discours & dans son cœur, un fond de vertu peu commun, & particulièrement l'amour de la vérité. Pour fixer cet esprit indécis, il eût fallu commencer par le dégager des préjugés qui l'offusquoient, & qui prenoient leur source dans les faux principes qui lui avoient été donnés. Tout autre que moi eût peut-être entrepris de les détruire; j'en fus détourné par la crainte de voir ma tentative inutile, n'ayant eu que peu de temps à passer avec lui & à Kaminoi & à Ingiga, où il arriva un jour après moi, ainsi qu'il me l'avoit promis. Il m'y rendit les plus grands services par son attention à me fournir tous les éclaircissemens que je souhaitois sur son pays, & à prevenir

mes désirs & mes besoins pour la suite de mon voyage.

1788, *Avril.* Le 1.er A Ingiga. Étendue du territoire des Koriaques.

Entre les Koriaques fixes & les nomades, il existe à bien des égards une grande ressemblance. Le peu d'union, je dirai plus, la mésintelligence qui règne parmi eux, en paroît plus étrange; on diroit que ce sont deux peuples différens, séparés par des barrières immenses. Ils ont pourtant la même patrie; elle embrasse une vaste étendue, terminée au sud par la presqu'île du Kamtschatka & par le golfe de Pengina; à l'est, par le pays des Olutériens; au nord, par celui des Tchouktchis; & à l'ouest, par les Toungouses, les Lamoutes & les Yakoutes.

Population.

On assure qu'autrefois cette contrée fut extrêmement peuplée, mais que la petite vérole y a fait de grands ravages; je doute qu'elle ait enlevé plus d'habitans que leurs fréquens démêlés avec les Russes & leurs autres voisins. Le nombre des Koriaques fixes n'est guère aujourd'hui que de neuf cents; & quoiqu'il soit presque impossible

1788, *Avril.* Le 1.er A Ingiga. Mœurs des Koriaques fixes.

de calculer au juste la population des nomades, on ne pense pas qu'elle excède de beaucoup celle des autres Koriaques.

Les mœurs de ceux-ci ne sont rien moins qu'estimables; ce n'est qu'un mélange de duplicité, de méfiance & d'avarice. Ils ont tous les vices des nations du nord de l'Asie, sans en avoir les vertus; voleurs par caractère, ils sont soupçonneux, cruels, ne connoissant ni la bienveillance ni la pitié. Pour obtenir d'eux le moindre service, il faut avant tout leur en montrer, leur en délivrer même *la* récompense *(a)*: il n'y a que les présens qui puissent les émouvoir & les faire agir.

Avec ce génie perfide & farouche, il eût été difficile qu'ils vécussent en paix, ni qu'ils formassent des liaisons durables avec leurs voisins. De cet esprit d'insociabilité dut naître l'horreur d'une domi-

(a) Je conviendrai que je n'ai pas eu autant à me plaindre des Koriaques nomades. En général, je les ai trouvés plus francs, plus officieux, & je ne tarderai pas à en donner la preuve.

nation étrangère : de-là, leur continuelle insurrection contre les Russes, leurs brigandages atroces, leurs incursions journalières chez les peuples qui les entourent ; de-là, les vengeances respectives sans cesse renaissantes.

1788, *Avril.* Le 1.er A Ingiga.

Inflexibilité de courage de tous les Koriaques.

Cet état de guerre entretint la férocité dans tous les cœurs ; l'habitude de se défendre & d'attaquer, leur donna cette inflexibilité de courage qui perpétue les combats & se fait une gloire du mépris de la vie. La superstition concourut à anoblir à leurs yeux cette soif du sang, en leur imposant la loi de périr ou de tuer. Plus la cause qui leur fait prendre les armes est grave, plus ils sont avides de la mort. La valeur, le nombre de leurs adversaires n'ont rien qui les épouvantent ; c'est alors qu'ils jurent de *perdre le soleil.* Ils remplissent ce terrible serment en égorgeant leurs femmes, leurs enfans, en brûlant tout ce qu'ils possèdent, & en se précipitant ensuite avec fureur au milieu de leurs ennemis. Le combat ne finit que

1788, *Avril.* Du 1.er au 6. A Ingiga.

par la destruction totale d'un des deux partis : on ne voit point les vaincus chercher leur salut dans la fuite; l'honneur l'interdit aux Koriaques, aucun ne veut survivre au carnage de ses compatriotes.

Genre de vie des Koriaques fixes.

Jusqu'à présent le voisinage des Russes n'a produit nul changement dans le genre de vie des Koriaques sédentaires; les liaisons de commerce qui les rapprochent de ces étrangers, ne les ont rendus sensibles qu'à l'attrait des richesses & du pillage. Indifférens sur les avantages d'une vie plus policée, ils semblent repousser la civilisation, & regarder leurs mœurs & leurs usages comme les meilleurs possibles *(b)*.

(b) Long-temps les Koriaques nomades se montrèrent encore plus intraitables; l'indépendance à laquelle ils étoient accoutumés, cette inquiétude naturelle qui les caractérise, ne les disposoient guère à subir le joug : d'ailleurs l'envie de dominer rendit peut-être, dans l'origine, les Russes peu modérés; peut-être n'employèrent-ils pas autant d'art pour se

1788. *Avril.* Du 1.er au 6. A Ingiga. Occupations.

La chaſſe & la pêche ſont leur occupation habituelle; mais toutes les ſaiſons ne permettent pas d'y vaquer. Pendant ces intervalles, enterrés dans leurs demeures profondes, ils dorment, fument & s'enivrent; ſans ſoucis pour l'avenir, ſans regret du paſſé, ils ne ſortent de

---

faire aimer que pour ſe faire craindre; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'ils eurent le regret de voir des hordes entières ſe diſperſer tout-à-coup à la moindre apparence de l'oppreſſion, & s'enfuir de concert loin des villes où l'appât du commerce eût donné l'eſpoir de les fixer. Ces fréquentes évaſions eurent lieu juſqu'à l'arrivée de M. le major Gaguen. Par la douceur de ſon commandement, ſes invitations réitérées & des inſtitutions avantageuſes, il a ſu rappeler ſucceſſivement ces familles fugitives: d'abord il en eſt revenu une, puis deux, puis trois; la force de l'exemple, une ſorte d'émulation en attirèrent d'autres; on comptoit déjà onze yourtes Koriaques autour d'Ingiga lors de mon paſſage.

Mais en quoi j'ai trouvé que l'adroite politique de M. Gaguen avoit mieux préparé le ſuccès des vues de ſa ſouveraine, c'eſt en ce qu'il a profité des rapports néceſſités par le commerce, pour établir peu-à-peu entre les Ruſſes & les Koriaques fixes ou nomades des environs, une réciprocité de ſecours,

1788, *Avril.* Du 1.er au 6. A Ingiga. Demeures.

leurs yourtes que lorſqu'une néceſſité urgente les y contraint.

Plus vaſtes que celles des Kamtſchadales du nord, elles préſentent à peu-près les mêmes diſtributions ; je ne ſais ſi la mal-propreté n'y eſt pas encore plus

une ſorte de convention d'individu à individu, qui retrace l'antique hoſpitalité, & qui ſera à coup sûr le germe d'une révolution dans les mœurs des derniers.

Un Koriaque ſe voit-il obligé, pour ſes affaires, de paſſer la nuit dans la ville, il va demander aſile à ſon ami Ruſſe. Sans autre façon, il s'impatroniſe chez ſon hôte qui ſe fait un devoir de l'accueillir, d'étudier, de prévenir ſes goûts & ſes beſoins ; rien n'eſt épargné pour le bien traiter, c'eſt-à-dire, pour l'enivrer complettement. De retour dans ſes foyers, il ſe plaît à raconter l'accueil flatteur qu'il a reçu. C'eſt une obligation, une dette ſacrée qu'il s'empreſſe d'acquitter auſſitôt que l'occaſion s'en préſente : cela a bien ſon agrément, ſur-tout pour le ſoldat Ruſſe qui eſt dans le cas de faire de fréquens voyages dans les bourgades voiſines. La reconnoiſſance du Koriaque envers ſon ami, ne ſe borne pas à lui donner un gîte, à le régaler, à lui fournir des vivres pour continuer ſa route ; il le protège, il devient ſon défenſeur même contre ſes compatriotes.

révoltante ;

1788, *Avril.* Du 1.er au 6. A Ingiga. Alimens.

révoltante : on n'y trouve ni porte, ni *joupan* ou ventouse, aussi la fumée y est-elle insupportable.

Ce peuple ennemi du travail, vit comme celui du Kamtschatka, de poisson sec, de chair & de graisse de baleine & de loup marin *(e)*; l'une est ordinairement mangée crue, l'autre se fait sécher & cuire de la même manière que le poisson, mais les nerfs, la moëlle, la cervelle & souvent des morceaux entiers de chair, sont dévorés tout crus avec une féroce avidité. La viande de renne est la plus estimée; les Koriaques en tirent le même parti que du loup marin, de la baleine & des autres animaux qu'ils chassent. Ils se nourrissent aussi de végétaux; ils recueillent en automne diverses sortes de baies: une partie de la récolte

(e) Tous les Koriaques que j'ai rencontrés sur ma route depuis Poustaretsk, ne souffroient pas moins de la disette que les habitans de ce hameau. De l'écorce de bouleau mêlée avec de la graisse de loup marin, faisoit alors toute leur nourriture.

1788, Avril. Du 1.er au 6. A Ingiga.

ſert à faire des boiſſons rafraîchiſſantes *(d)*, le reſte eſt écraſé & pétri avec de l'huile de baleine ou de loup marin. Cette pâte ou confiture s'appelle *toltchoukha:* on en fait le plus grand cas dans le pays, mais à mon goût, il n'eſt rien d'auſſi mauvais.

Breuvages.

Leur paſſion pour les liqueurs fortes, irritée par la cherté de l'eau-de-vie & la difficulté de s'en procurer à ſouhait, vû leur extrême éloignement, leur a fait imaginer un breuvage auſſi capiteux, qu'ils tirent d'un champignon rouge, connu en Ruſſie pour un poiſon violent, ſous le nom de *moukhamorr (e)*. Ils le mettent dans un vaſe avec quelques fruits, & à peine lui donnent-ils le temps de ſe clarifier; les amis ſont invités; une noble rivalité enflamme les convives, c'eſt

(d) Les rivières qui avoiſinent les oſtrogs, ſont preſque toutes ſi petites, qu'au premier froid elles ſont entièrement priſes, & pendant plus de la moitié de l'année, les habitans ſont réduits à s'abreuver avec de la neige ou de la glace fondue.

(e) On s'en ſert dans les maiſons en Ruſſie, pour détruire les inſectes.

à qui aidera mieux le maître du logis à se débarrasser de son nectar : la fête dure un, deux ou trois jours, jusqu'à ce que la provision soit épuisée. Souvent, pour être plus sûrs de perdre la raison, ils mangent en même temps de ce champignon tout cru. Il est inconcevable qu'il n'y ait pas plus d'exemples des suites funestes de cette ivresse. J'ai vu pourtant des amateurs en être sérieusement incommodés, & avoir de la peine à se remettre; mais l'expérience ne les corrige pas, à la première occasion ils n'écoutent que leur aveugle & brutale intempérance : car ce n'est pas précisément chez eux sensualité, ce n'est pas le plaisir de savourer la liqueur qui, une fois qu'ils en ont goûté, leur devient un besoin irrésistible; ils ne cherchent dans ces orgies que l'oubli de soi-même, que cet état de défaillance, d'abrutissement total, cette cessation d'existence, si je puis ainsi m'exprimer; voilà leur unique jouissance, voilà pour eux le vrai bonheur.

1788. *Avril.* Du 1.er au 6. A Ingiga.

Les traits du plus grand nombre n'ont

Physionomies.

1788, Avril. Du 1.er au 6. A Jngiga.

rien d'Asiatique; sans la petitesse de leur taille, les vices de leurs formes & la couleur de leur peau, ils ressembleroient assez aux Européens. Les autres Koriaques ont le même caractère de physionomie que les Kamtschadales; parmi les femmes sur-tout, il en est peu qui n'ayent les yeux tirés, le nez écrasé, les joues saillantes. Les hommes sont presque imberbes & portent les cheveux très-courts; les femmes les négligent beaucoup, & les laissent communément flotter sur leurs épaules; quelques-unes les relèvent en tresses ou les enveloppent d'un mouchoir.

Quant à l'habillement des hommes & des femmes, il est tel que je l'ai décrit à mon passage à Koriagui & à Poustaretsk.

Berceau des enfans.

Les femmes portent leurs enfans dans un berceau dont la forme m'a paru singulière; c'est une manière de niche ou de hotte cintrée par en haut, dans laquelle l'enfant est assis & à couvert.

Mariages.

Parmi les usages les plus bizarres, je citerai l'épreuve à laquelle se dévoue le

1788, *Avril.* Du 1.er au 6. A Ingiga.

jeune homme qui veut ſe marier. A-t-il fixé ſon choix, il vient ſe préſenter aux parens de ſa maîtreſſe, s'offrant de travailler, c'eſt le terme; auſſitôt on couvre la fille d'un nombre infini de vêtemens qui la cachent à tel point, qu'à peine lui voit-on le viſage. Elle n'eſt plus ſeule un inſtant, ſa mère & pluſieurs vieilles matrones la ſuivent par-tout, couchent à côté d'elle, & ne la perdent jamais de vue ſous aucun prétexte. L'art de l'amant, tous ſes ſoins doivent tendre au bonheur de toucher à nu ſa bien aimée; il n'eſt que ce moyen de l'obtenir. Cependant il remplit avec zèle & réſignation tous les devoirs que les parens lui impoſent: devenu, pour ainſi dire, l'eſclave de la famille, il eſt chargé de tous les travaux domeſtiques, comme d'aller couper le bois, d'aller chercher l'eau ou de faire les approviſionnemens de glace, &c. L'amour, la préſence de ſa future lui donnent du courage; un ſeul regard, fût-il indifférent, lui fait oublier ſes fatigues & les

1788, *Avril.* Du 1.er au 6. A Ingiga.

ennuis de la servitude: l'espoir d'en abréger la durée dirige toutes ses actions; l'œil constamment attaché sur l'idole de son cœur, il épie ses mouvemens, suit ses pas, se jette sans cesse sur son passage. Mais le moyen de tromper l'escorte d'argus qui l'environne! c'est une lutte continuelle de la vigilance contre l'adresse; chacun s'observe & agit avec une égale ardeur, une égale constance: on diroit à tant d'empressement, à cette agitation passionnée de l'amant, aux mesures prises pour déconcerter ses manœuvres, qu'il s'agit de l'enlèvement d'une beauté rare. Qui croiroit que l'objet des vœux & des pensées du Koriaque soupirant est la laideur même, & qu'il n'aspire, pour prix de tant de peines, qu'à toucher une peau calleuse, jaune & luisante? Dans ses momens de loisir, libre de voir, d'approcher sa maîtresse, parfois il tente de la mériter par quelque attouchement furtif; mais le nombre, l'épaisseur des vêtemens lui opposent une barrière invincible. Furieux

de tant d'obstacles, il arrache, il déchire ces habits importuns. Malheur au téméraire s'il est surpris dans sa tentative! les parens, les inflexibles surveillantes fondent sur lui & le forcent à lâcher prise. C'est ordinairement à coups de pied ou de bâton qu'on le prie de se retirer & de mieux choisir son temps: s'il résiste, il est traîné par les cheveux, ou les ongles de ces vieilles mégères s'impriment sur sa figure; s'il se rebute, s'il murmure de ce cruel traitement, il est congédié sur l'heure, & perd pour toujours ses droits à cette alliance, ce qui est le plus insigne affront que puisse recevoir un amoureux Koriaque. Mais les difficultés rendent ses désirs plus vifs; loin de se plaindre, loin de se décourager de tant de rigueurs, il croit en devenir plus digne de la félicité qu'il s'est promise; il se réjouit, il se fait gloire de toutes les tribulations qu'il éprouve dans son galant & pénible servage. Ce n'est souvent qu'au bout de deux, de trois années, plus ou moins,

1788, *Avril.* Du 1.er au 6. A Ingiga.

1788.
Avril.
Du 1.er au 6.
A Ingiga.

qu'il parvient au terme de ſon travail, à ce but ſi difficile à atteindre : fier de ſa victoire, il ſe hâte de l'annoncer aux parens de ſa conquête. Les témoins ſont appelés, la fille eſt interrogée *(f)*; il faut ſon aveu, il faut la preuve qu'elle a été ſurpriſe, qu'elle a fait de vains efforts pour ſe défendre ; alors, ſa main eſt accordée à ſon vainqueur, dont on exige encore un délai, pour s'aſſurer ſi la demoiſelle pourra s'habituer à vivre avec lui. De ce moment, exempt de tous travaux, il fait ſa cour ſans gêne à ſa future épouſe, qui n'eſt pas fâchée elle-même de ſe voir délivrée du fardeau de ſes nombreux habits. Il eſt rare qu'elle prolonge long-temps cette ſeconde épreuve : bientôt, en préſence de ſa famille, elle accorde ſon conſentement à ſon mari, & cela ſuffit pour le faire entrer dans tous

(f) Il eſt probable que la belle n'eſt pas toujours inſenſible, & qu'auſſi impatiente que ſon amant de faire ceſſer ce laborieux noviciat, elle ne tarde pas à s'avouer touchée, quoiqu'il n'en ſoit rien.

1788, *Avril.* Du 1.er au 6. A Ingiga.

ſes droits. La cérémonie & la fête nuptiales ſe bornent à une aſſemblée de parens qui s'enivrent à l'envi, à l'exemple des époux. La pluralité des femmes paroît être interdite aux Koriaques; cependant j'en ai vu qui ſe la permettoient ſans aucun ſcrupule.

Funérailles.

Leurs funérailles tiennent beaucoup des antiques inſtitutions du paganiſme, encore en uſage chez différens peuples barbares du nouvel hémiſphère. Un Koriaque eſt-il mort, ſes proches, ſes alliés ſe raſſemblent pour lui rendre les derniers devoirs; ils dreſſent un bûcher, ſur lequel on dépoſe une partie des richeſſes du défunt & une proviſion de vivres, comme rennes, poiſſons, eau-de-vie, en un mot, tout ce dont on préſume qu'il peut avoir beſoin pour faire le grand voyage, & pour ne pas mourir de faim en l'autre monde. Si c'eſt un Koriaque nomade, ſes rennes le conduiſent au bûcher; ſi c'eſt un Koriaque fixe, il eſt traîné par ſes chiens ou porté par ſes parens. Le

1788, *Avril.* Du 1.er au 6. A Jngiga.

cadavre est exposé vêtu de ses plus beaux habits & couché dans une espèce de cercueil; là, il reçoit les adieux des assistans qui, armés de torches, se font un honneur de réduire promptement en cendres leur parent ou leur ami. Sa perte ne cause que les regrets de l'absence, & non ceux d'une séparation éternelle; il n'y a point de deuil, & la pompe funèbre se termine par une orgie de famille, où les vapeurs des breuvages & du tabac effacent peu à peu le souvenir du mort. Au bout de quelques mois de viduité, il est permis aux femmes de se remarier.

Ces pratiques superstitieuses observées dans les funérailles, la courte douleur de ceux qui survivent à un être qui peut leur être cher, sont à mon avis une preuve évidente de leur indifférence pour la vie, dont la brièveté ne les étonne ni ne les afflige. Leur système religieux les leurre apparemment de l'espoir consolant d'une continuité d'existence; la mort n'est à leurs yeux qu'un passage à une autre vie: en

1788, *Avril.* Du 1.er au 6. A Ingiga.

quittant le monde, ils ne croyent pas cesser de jouir, ce sont d'autres jouissances qu'ils vont retrouver. Ce préjugé flatteur, que j'ai déjà fait connoître par le récit de ma première conversation avec Oumiavin, donne la meilleure raison de ses incertitudes en matière de religion, & du courage féroce de ses compatriotes. Mais leurs dogmes absurdes demandent à être plus développés, bien que le culte dont ils font la base soit très-simple, & que le merveilleux en soit peu séduisant : voici à quoi se réduit la théogonie des Koriaques *(g)*.

Religion.

Ils reconnoissent un Etre suprême, créateur de toutes choses. Dans l'opinion de ces peuples, il habite le soleil, dont le globe enflammé leur paroît le palais, le trône du maître de la nature; peut-être même le confondent-ils avec ce feu céleste qu'ils lui supposent pour demeure. Ce qui m'autoriseroit à le penser, c'est

(g) C'est également celle des Tchouktchis & jadis celle des Kamtschadales, avant l'introduction du christianisme.

1788, Avril. Du 1.er au 6. A Ingiga.

qu'ils ne le craignent ni ne l'adorent; jamais aucune prière lui est adressée: la bonté, disent-ils, est son essence, il ne sauroit nuire; tout le bien qui arrive ici bas émane de lui. Ne sembleroit-il pas, d'après cela, que le spectacle des bienfaits constans & universels de ce roi des astres qui donne la vie, l'action & la force à tout sur la terre, a dû inspirer cette aveugle confiance, en présentant ce flambeau du monde comme sa divinité tutélaire?

Le principe du mal n'est, selon eux, qu'un esprit mal-faisant qui partage avec l'être souverainement bon, l'empire de la nature *(h)*: leur puissance est égale; autant

(h) Ils admettent cependant encore quelques dieux subalternes. Les uns sont des espèces de pénates, protecteurs de leurs toits rustiques; c'est dans l'endroit le plus apparent de la yourte qu'ils élèvent ces idoles grossièrement sculptées & noires de fumée; ils les habillent à la Koriaque, & les chargent de sonnettes, d'anneaux, de toutes sortes d'ustensiles en fer & en cuivre. Les autres dieux inférieurs qu'ils imaginent, habitent les montagnes, les bois, les rivières. Ceci nous rappelle la division des nymphes dans la mythologie des anciens Grecs.

l'un s'occupe du bonheur des hommes, autant l'autre cherche à les rendre malheureux. Les maladies, les tempêtes, la famine, tous les fléaux sont son ouvrage & les instrumens de sa vengeance : c'est à la désarmer que l'intérêt personnel engage, & que la dévotion s'applique. L'effroi que jette dans tous les cœurs cette divinité menaçante, est le sentiment qui dicte les hommages : le culte qu'on lui rend consiste en sacrifices expiatoires. On lui offre des animaux naissans, des rennes, des chiens *(i)*, les prémices des chasses & des pêches, tout ce qu'on a de plus précieux. Les prières qu'on lui adresse se bornent à des demandes ou à des actions de grâces : il n'y a point de temple, point de sanctuaire où ses adorateurs doivent se rassembler ; par-tout ce dieu fantastique peut être honoré ; il écoute le Koriaque qui le prie seul dans le désert, comme

(i) J'ai rencontré souvent sur ma route des restes de chiens, de rennes égorgés & suspendus à des pieux qui attestoient la dévotion du sacrificateur.

1788, Avril. Du 1.er au 6. A Ingiga.

la famille réunie qui croit se le rendre favorable en s'enivrant pieusement dans sa yourte; car l'habitude de l'ivrognerie est devenue chez ce peuple une pratique de religion & le fondement de toutes les solennités.

Ce démon, cet esprit redoutable, est sans doute le même que le Koutka dont les chamans Kamtschadales se disent les ministres & les organes. Ici, comme dans la presqu'île, le langage mystérieux de ces sorciers en impose à la crédulité, & leur attire les respects de la multitude; ils exercent la médecine & la chirurgie avec le même succès. Ces fonctions exclusives, que l'on croit secondées par le secours de l'inspiration, plutôt que par les lumières de l'expérience, leur assurent un pouvoir sans bornes; de toutes parts ils sont appelés, & d'avance les témoignages de reconnoissance leur sont prodigués. Ils exigent avec hauteur ce qui leur plaît, & reçoivent comme un tribut ce qu'on leur présente: c'est toujours à titre

1788, *Avril.* Du 1.er au 6. A Ingiga.

d'offrande agréable au dieu qu'ils font parler, qu'ils s'approprient ce que les habitans de ces contrées ont de meilleur & de plus beau. Il ne faut pas croire que ce soit par l'étalage de quelques vertus, par une apparence d'austérité ou d'une morale plus sévère, que ces fourbes ensorcèlent leurs dupes. Sans frein ni conscience, ils enchérissent sur tous leurs vices, & se montrent encore moins sobres. La veille de leurs cérémonies magiques, ils affectent de jeûner tout le jour, mais le soir ils s'en dédommagent en se faisant servir du moukamorr, de ce poison enivrant que j'ai décrit; ils en mangent & boivent jusqu'à satiété. Cette ivresse préparatoire est de précepte; il est probable qu'ils s'en ressentent encore le lendemain, ce qui leur procure cette exaltation de tête qui ajoute à leur déraison, & leur donne la force nécessaire pour se livrer à leurs transports extravagans.

Idiome.

L'idiome des Koriaques n'a aucune affinité avec celui des Kamtschadales; la

1788
Avril.
Du 1.er au 6.
A Ingiga.

prononciation en eſt plus aiguë, plus lente; mais elle eſt moins pénible, elle n'a point ces ſons bizarres, ces ſifflemens auſſi difficiles à rendre qu'à écrire *(k)*.

Il me reſte encore quelques détails à fournir ſur les Koriaques errans; mais peu content des notices que j'ai tâché de recueillir à ce ſujet, je me réſerve à en conſtater la fidélité à mon arrivée chez le frère d'Oumiavin, où j'aurai les objets ſous les yeux.

Diſpoſitions pour mon départ.

Dès mon arrivée à Ingiga, M. Gaguen cédant à mes inſtances, s'étoit occupé des moyens de m'en faire partir le plutôt poſſible; ſi cela eût dépendu de moi, je ne m'y fuſſe arrêté que vingt-quatre heures; malheureuſement mes chiens étoient haraſſés *(l)*, & l'on n'eût pu dans toute la ville

(k) Le lecteur pourra comparer ces deux langues d'après le vocabulaire qu'il trouvera à la fin de ce Journal.

(l) Je congédiai en conſéquence mes conducteurs. Je n'ai point parlé juſqu'ici de mes frais de poſte, parce que tant que j'ai voyagé avec M. Kaſloff, il s'étoit chargé d'y pourvoir, & je n'eus

1788. *Avril.* Du 1.er au 6. A Ingiga.

ville en raſſembler qu'un très-petit nombre & qui n'étoient pas meilleurs. On me propoſa donc de prendre des rennes; j'y conſentis d'autant plus volontiers, que j'eſpérois en aller plus vîte, & que depuis long-temps j'avois grande envie d'en eſſayer. On ne me cacha pas les incommodités de cette manière de voyager: plus de riſques, plus de fatigues & moins de repos, c'étoit à quoi je devois m'attendre; mais mon impatience n'entrevit que la poſſibilité d'avancer, & le plaiſir

en le quittant qu'à lui rembourſer ſes avances : aujourd'hui je dois au lecteur une note de ces frais, & la voici.

En Ruſſie on les nomme *progonn;* ils ſont pour les courriers de deux kopecks par verſte & par chaque cheval, & de quatre kopecks pour les autres voyageurs (un *kopeck* vaut un ſou de France). Au Kamtſchatka & en Sibérie il en coûte moitié moins; mais comme dans la preſqu'île on ne ſe ſert guère que de chiens, on les paye par *podvods* ou par attelages de cinq chiens : trois podvods ou quinze chiens valent le prix d'un cheval en Sibérie, c'eſt-à-dire, un kopeck par verſte pour les courriers, & deux kopecks pour les voyageurs.

1788, *Avril.* Du 1.er au 6. A Ingiga.

de juger par moi-même de la vélocité de ces animaux.

Pour satisfaire mon empressement & me mettre en état de continuer ma route sans obstacles, M. Gaguen résolut de se concerter avec les chefs des Koriaques nomades des environs; en conséquence il les fit inviter à se rendre chez lui. Deux jours après je vis arriver douze de ces princes & plusieurs autres Koriaques que le commandant avoit pareillement fait avertir.

Après les complimens d'usage *(m)*, il

(m) Dans ces visites, les complimens ne se bornent pas, comme chez nous, à un cérémonial insipide, ou à de froides caresses accompagnées de quelques paroles insignifiantes.

A peine l'assemblée est-elle assise, l'eau-de-vie est apportée; un domestique verse à la ronde à chaque étranger trois énormes rasades, dont une seule suffiroit ailleurs pour faire demander grâce. Ici, on diroit que ce n'est qu'une invitation à doubler & tripler la dose; en effet, le buveur Koriaque ne se contente pas de la première; en l'acceptant, on le voit sourire mignardement à toute la compagnie, sur-tout au maître de la maison, à qui il fait une

1788, *Avril.* Du 1.er au 6. A Ingiga.

me présenta à l'assemblée ; en même temps un interprète leur expliquoit sommairement qui j'étois, l'importance de ma mission, & le besoin que j'avois de leurs secours. A ce court exposé, il s'éleva un murmure général ; en vain voulut-on faire valoir les ordres absolus du gouvernement

---

légère inclination de tête, puis il avale coup sur coup les trois verres, qui sont aussitôt remplis & vidés, sans que jamais personne donne le moindre signe de répugnance, pas même les enfans. J'en vis un de six à sept ans, à qui son père passa un de ces verres, & qui le but tout d'un trait sans sourciller.

A ces amples distributions d'eau-de-vie, M. Gaguen ne manque jamais de joindre quelques présens en fer, en étoffes ou en tabac ; il porte l'attention jusqu'à consulter les goûts & les besoins de chaque individu. Les Tchouktchis & les Koriaques fixes, lorsqu'ils viennent à Ingiga, reçoivent de lui le même accueil ; c'est par-là qu'il a su insensiblement apprivoiser ces esprits sauvages, & prendre sur eux une sorte d'ascendant & d'empire : foible dédommagement des sacrifices qu'il fait chaque jour pour fournir à ces libéralités, car seul il en fait les frais, & la cherté de ces divers objets dans le pays, doit lui rendre ces dépenses très-onéreuses.

1788, *Avril.* Du 1.er au 6. A Ingiga.

à mon égard, les clameurs redoublèrent au point qu'il fut d'abord impossible de s'entendre & de savoir la cause de leur mécontentement. A travers ces cris confus on démêla à la fin qu'ils se plaignoient de supporter seuls toutes les corvées, tandis que les Koriaques sédentaires sembloient en être exempts; à quel titre jouissoient-ils de cette immunité insultante? par quel privilége, paisibles casaniers, restoient-ils à végéter dans leurs yourtes? pourquoi ne les pas assujettir comme eux au service de la poste? Ces remontrances très-fondées, mais faites avec humeur, commençoient fort à m'inquiéter sur le succès de ma demande, lorsqu'un vieux prince se levant brusquement, « Est-ce là, s'écria-t-il, » l'instant de nous plaindre? si l'on a abusé » de notre zèle, cet étranger en est-il » responsable? en a-t-il moins de droits » à nos bons offices? Je lui promets les » miens, je me charge de le conduire » aussi loin qu'il le jugera nécessaire: con- » sentez seulement à l'amener chez moi;

1788, Avril. Du 1.er au 6. A Ingiga.

» n'y aura-t-il perſonne parmi vous qui » veuille lui rendre ce foible ſervice ? »

A ces mots la confuſion ſe peignit dans tous les regards ; les plus mutins furent interdits. Après un moment de ſilence, chacun voulut ſe diſculper du reproche qu'il craignoit d'avoir mérité. Je reçus des excuſes & des offres ſans fin : c'étoit à qui obtiendroit la préférence pour le tranſport de ma perſonne, de mes gens & de mes effets juſqu'à la Stoudénaïa-reka ou rivière froide, au bord de laquelle demeuroit l'officieux Koriaque qui venoit de s'engager à me ſervir de conducteur. Toutes les difficultés étant aplanies, on s'informa du jour de mon départ, que je fixai au ſurlendemain 5 avril, & toute l'aſſemblée s'obligea à ſe rendre à mes ordres au jour indiqué. Le vieux prince qui avoit ſi généreuſement plaidé ma cauſe, ſe déroba le premier à mes remercîmens en partant ſur l'heure, ſous prétexte de divers préparatifs à faire chez lui avant mon arrivée. Quelle fut ma joie

1788. *Avril.* Du 1.er au 6. A Ingiga.

d'apprendre que celui à qui j'étois redevable de ce changement dans les dispositions, étoit ce frère d'Oumiavin, que je désirois si ardemment de connoître!

De ce moment, M. Gaguen ne cessa de se donner toutes sortes de mouvemens pour les apprêts de mon départ; il fit faire sous ses yeux plusieurs petits pains de froment & une provision de biscuit de seigle; une partie des comestibles qu'il avoit en réserve pour sa propre consommation, fut emballée malgré moi dans mon bagage; il y ajouta quelques présens, qu'il me força d'accepter par la grâce & les instances dont il les accompagna. Enfin, je ne saurois compter tous ses bons procédés pour moi: chaque heure, dans le peu de temps que je passai chez lui, fut marquée par des prévenances & des soins de sa part; ils ne contribuèrent pas moins que le repos à rétablir ma santé, dont je n'étois guère content depuis le rhume que j'avois attrapé en sortant de Poustaretsk.

Le 5. Prêt à partir le 5, ainsi que nous l'avions

arrêté, quel fut mon étonnement de ne point voir arriver mes conducteurs! plusieurs exprès furent aussitôt envoyés à la découverte, mais la journée se passa sans qu'on en eût aucune nouvelle. Il étoit nuit lorsqu'ils parurent, alléguant les uns & les autres des retards involontaires. 1788, *Avril.*

Le lendemain, autre contrariété; c'étoit un dimanche, & la conscience timorée de mes soldats répugnoit à se mettre en route. Falloit-il respecter leur scrupule ou plutôt leur effroi? car c'étoit moins dévotion que superstition; ils n'étoient pas arrêtés par la sainteté du jour, mais uniquement par l'idée que cela leur porteroit malheur. Malgré la précaution que j'avois prise d'entendre avec eux une messe Russe, il n'y eut pas moyen de les décider à partir. Après bien des prières & des raisonnemens en pure perte, je fus contraint de revenir dîner chez M. le commandant, qui me plaisanta obligeamment sur cette nouvelle contradiction, dont il eut l'honnêteté de se féliciter.

Le 6. Superstition de mes soldats.

1788, *Avril.* Le 6.

Voyant toutefois qu'elle prenoit trop ſur mon enjouement, il me propoſa de guérir mes gens de leurs chimériques frayeurs; ma réponſe fut un défi qu'il accepta. Par ſon ordre, au même inſtant, l'eau-de-vie eſt prodiguée à tout mon monde, Ruſſes & Koriaques; inſenſiblement les têtes s'échauffent, la gaieté fait oublier le prétendu danger; les plus récalcitrans ſont les premiers à demander qu'on attelle les rennes: auſſitôt dit, auſſitôt fait, & voilà mes traîneaux en marche.

Adieux d'Oumiavin.

Dans l'intervalle il m'arriva une ſcène qui me retint quelque temps, mais dont je ne fis que rire. Oumiavin, par tendreſſe pour moi, s'étoit griſé complètement: la vivacité de ſes regrets en me quittant lui faiſoit faire toutes ſortes de folies, qu'il appeloit ſes adieux; il alloit, venoit, vouloit aider à tout: à peine mon traîneau fut-il prêt, qu'il crut devoir le ſoulever pour juger de ſa peſanteur; mais l'état dans lequel s'étoit mis ce bon Koriaque, lui fit perdre l'équilibre, & dans

1788, *Avril.* Le 6.

sa chute il cassa le bout de mon sabre. Sa douleur, à la vue de ce petit accident, fut des plus amères; je le vis se précipiter à mes pieds qu'il embrassoit & arrosoit de ses larmes, me conjurant de ne pas partir avant de lui avoir pardonné. Je m'efforçois de le relever, je l'assurois de mon amitié; il n'en restoit pas moins opiniâtrément à mes genoux, & ses pleurs ne tarissoient pas; ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure qu'à force de caresses, je parvins à le calmer.

Départ d'Ingiga.

Je sortis de la ville à pied, escorté de presque tous les habitans qui désiroient, disoient-ils, faire honneur au seul François qui eût encore séjourné chez eux. M. Gaguen & les officiers de la garnison, voulurent absolument me conduire hors des portes, où notre séparation eut lieu, après de nouveaux remercîmens de ma part de leurs politesses, & les adieux de mes conducteurs & de mes gens.

Je prends un compagnon de voyage.

Des quatre soldats qui composoient ma suite à mon départ de Kaminoi, il

1788, *Avril.* Le 6.

ne me restoit plus que Golikoff & Nédarézoff; j'avois laissé les deux autres à Ingiga, lieu de leur résidence ordinaire; mais j'y pris, à la recommandation de M. Gaguen, un jeune négociant Russe nommé *Kisséliof*, qui m'avoit demandé la permission de me suivre jusqu'à Okotsk. Dans nos fréquens entretiens, pendant mon séjour à Ingiga, j'avois été à portée de connoître l'agrément de sa société, & d'apprécier mon bonheur de l'avoir pour compagnon de voyage.

Quel étoit mon conducteur.

Vainement je m'étois préparé à conduire mon traîneau moi-même; tout le monde s'y étoit opposé, par la crainte que le défaut de connoissance & d'habitude de mon nouvel attelage ne me devînt funeste. Il m'avoit été enjoint de me laisser mener au moins le premier jour. Arrivé à ma voiture, je trouvai en effet mon guide déjà assis sur le devant; je pris ma place sans trop y faire attention, mais il tourna la tête, & je reconnus en lui un prince Koriaque nommé *Eviava*; il s'empressa

1788, Avril. Le 6.

de me témoigner ſa joie de ce qu'il avoit l'avantage de me conduire, puis ſe mit en devoir de rejoindre la file.

Deſcription d'un traîneau Koriaque.

Depuis long-temps je dois au lecteur la peinture d'un traîneau Koriaque; me voici à même de ſatisfaire ſa curioſité. Puiſſé-je répandre aſſez d'intérêt dans ma deſcription, pour me faire pardonner de l'avoir tant différée!

Sur deux patins parallèles, c'eſt-à-dire, ſur deux branches d'arbre de ſix pieds & demi de long ſur trois pouces de large, aſſez mal équarries, & dont les bouts en avant ſe relèvent en moitiés de croiſſant, s'établit le corps du traîneau; ce n'eſt à vrai dire qu'un chaſſis en treillage, élevé de terre à la hauteur de deux pieds & quelques pouces; ſa largeur eſt de dix-huit pouces, & ſa longueur de cinq pieds. Deux petites perches d'environ cinq pouces de circonférence forment la double membrure du treillis, qui eſt fait de lattes groſſières, emboîtées les unes dans les autres. Une traverſe plus forte que ces

1788, *Avril.* Le 6.

deux membrures, en réunit par-devant les extrémités, qui, immédiatement après, se joignent aux bouts cintrés des patins, & y sont assujetties avec des courroies. La partie inférieure du chassis porte sur des bâtons courbés en arc, dont les pointes écartées entrent également dans ces patins; & la partie supérieure se termine par derrière en une manière de petite cariole découverte, ayant seize pouces de haut sur deux pieds de profondeur, & construite en demi-cercle avec de courts bâtons enchâssés dans des moitiés de cerceaux, à peu-près comme les dossiers de nos fauteuils de jardin. C'est dans cette étroite enceinte que l'on enferme ordinairement ou sa provision de vivres; ou une portion de ses effets d'un usage journalier. Quant à moi, j'y établis la caisse de mes dépêches, & je m'assis dessus jusqu'au moment où je pris la place de mon conducteur. Son siége est vers le milieu du chassis, non loin de la traverse; il s'y met à califourchon, & ses pieds posent sur les patins.

1788, *Avril.* Le 6. Manière d'atteler & de mener les rennes.

L'attelage eſt de deux rennes de front; leur harnois ſe borne à un collier de cuir, qui paſſe en partie ſur le poitrail & entre les jambes de devant de l'animal, & eſt arrêté ſur ſon flanc par une courroie en guiſe de trait, qui, pour le renne à droite, s'attache à la traverſe du traîneau, & pour le renne à gauche, à la racine d'un des ſupports arqués de la voiture & du même côté. Pour guides, on a deux lanières de cuir, dont un bout va s'enlacer en forme de bandeau, au bas de la tige du bois de chaque renne *(n)* : veut-on aller à droite, on tire doucement la guide en ce ſens, en frappant de revers l'animal qui eſt hors

(n) Quelquefois le deſſous de ce bandeau eſt garni de petits os pointus, qui, à la moindre ſaccade, ſervent d'aiguillon aux rennes indociles; on y a volontiers recours pour les dreſſer. En les attelant, on a grand ſoin de ne point mettre à droite le renne dreſſé pour la gauche; il en réſulteroit que le traîneau, au lieu d'avancer, tourneroit ſur lui-même. C'eſt une eſpiéglerie que les Koriaques ſe permettent de faire aux Ruſſes dont ils croyent avoir à ſe plaindre.

1788, Avril. Le 6.

la main; pour passer à gauche, il suffit de donner vivement quelques secousses à la guide droite, en touchant le renne qu'elle gouverne. La guide gauche ne sert absolument qu'à retenir celui qu'elle atteint. Le conducteur tient en outre une baguette, dont un bout est armé d'une espèce de marteau; c'est un os fixé horizontalement; très-effilé d'un côté, il présente une pointe de près de deux pouces, qui est principalement utile pour retirer, sans s'arrêter, le trait des rennes lorsqu'il s'engage dans leurs pieds, ce qui passe pour un des plus grands tours d'adresse du cocher. L'autre bout de cet os est un peu plus arrondi & supplée au fouet, mais ses coups sont bien plus douloureux; on les distribue d'ailleurs si libéralement à ces pauvres animaux, que parfois on voit ruisseler leur sang. Cette baguette étant très-sujette à se casser, on a le soin de s'en munir d'un certain nombre qui se lient le long du traîneau.

Nous voyageâmes fort lestement jus-

qu'au soir ; le seul déplaisir que j'éprouvai fut de ne pouvoir, faute d'interprète, jouir de la conversation de mon prince conducteur. J'y perdis sans doute beaucoup de bonnes choses qu'il eût pu m'apprendre, & notre mutuelle taciturnité n'embellit pas la route à mes yeux. 1788, *Avril.* Le 6.

Nous nous arrêtâmes à sept heures ; il fallut gagner une montagne connue de nos Koriaques, qui l'avoient marquée dans notre itinéraire pour notre première halte. En vain eussé-je désiré de chercher un abri dans les bois *(o)*, la commodité du voyageur n'entre pour rien dans le choix des lieux de repos ; celle des rennes est seule consultée, & l'endroit le plus abondant en mousse est toujours préféré. A moitié de la montagne, nos rennes furent dételés ; on se contenta de les attacher avec des longes : dans l'instant je les vis occupés à gratter la neige, sous laquelle ils savent très-bien trouver leur

(o) Ainsi que je le pouvois faire, tant que je fus traîné par des chiens.

1788, *Avril.* Le 6.

nourriture. A quelques pas plus loin notre chaudière fut établie ; la durée de notre souper répondit à sa frugalité ; j'y admis mon prince Koriaque, qui parut singulièrement flatté d'un tel honneur. Je m'étendis ensuite sur la neige, où il me fut permis de dormir quelques heures ; le terme passé, on vint me réveiller impitoyablement pour nous remettre en marche.

Il est bon de savoir que, dans les courses de quatre, cinq ou six jours, les Koriaques ne prennent presque point de repos. Les rennes sont dressés à courir nuit & jour pendant deux ou trois heures consécutives, puis on les dételle pour les faire paître environ une heure, après quoi ils repartent avec la même ardeur, & répètent ce manège tous les jours jusqu'au terme de leur voyage. D'après cela, on conçoit que je m'estimai heureux lorsque la nuit on m'accorda deux heures de suite de sommeil ; mais cela ne dura pas longtemps ; peu-à-peu je fus contraint de m'accoutumer

m'accoutumer à la méthode de mes inflexibles conducteurs, & j'avoue que ce ne fut pas sans peine.

1788, *Avril.* Le 6.

Avant de monter sur mon traîneau, Eviava me dit qu'il sentoit la nécessité d'alléger la voiture, le poids de deux personnes devenant à la longue trop fort pour nos coursiers; & que si je voulois essayer de me mener, il se mettroit sur un des traîneaux qui, en cas d'accident ou de perte de rennes, nous suivoient à vide. La proposition étoit trop de mon goût pour que j'hésitasse à l'accepter; je m'emparai soudain des guides & commençai mon nouvel apprentissage.

Je commence à me conduire moi-même.

Je ne le trouvai pas moins pénible que celui auquel je m'étois soumis à Bolcheretsk, avec cette différence qu'alors j'avois été le premier à rire de la fréquence de mes chutes, au lieu qu'ici je pensai acquérir à mes dépens la preuve effrayante de leur plus grand danger. Le renne de volée étant attelé à gauche au support du traîneau, son trait touche

1788, *Avril.* Le 6.

presque au pied gauche du conducteur, qui doit éviter avec une continuelle attention de s'y prendre ; soit oubli, soit inexpérience, je manquai à ce principe; un cahot me jeta sur la gauche, & ma jambe resta engagée à faux dans ce fatal trait. La secousse violente que j'éprouvai en tombant, ou, je crois, la douleur aiguë & subite que me causoit cette jambe, me fit lâcher imprudemment les guides pour y porter la main; mais le moyen de me débarrasser! les rennes ne sentant plus le même frein, m'emportent avec plus de vîtesse; chaque effort que je fais pour me délivrer, les anime & les irrite. Ainsi traîné par mes coursiers, ma tête rasant la neige & battant sans cesse contre le patin du traîneau, qu'on se figure ce que je souffrois; il me sembloit à chaque pas que ma jambe alloit se casser. Déjà je n'avois plus la force de crier, je perdois connoissance, lorsque par un mouvement machinal j'étendis le bras gauche précisément sur mes guides

qui flottoient au hasard : un nouveau choc de la voiture me fit retirer ce bras, & cette saccade involontaire suffit pour arrêter mes rennes que quelques-uns de mes gens atteignirent en même temps; les autres accoururent à moi, ne doutant point que je ne fusse dangereusement blessé. Je sus ensuite de mes soldats qu'ils avoient craint de ne me pas trouver en vie. Cependant après une défaillance de quelques minutes, suite naturelle de la commotion & de la frayeur que j'avois eues, je repris mes sens & les forces me revinrent; j'en fus quitte pour une forte contusion à la jambe & quelques douleurs de tête qui n'eurent aucune suite. Le plaisir d'avoir échappé à ce péril, ranima mon courage ; je remontai sur mon traîneau & continuai ma route comme s'il ne me fût rien arrivé.

1788, *Avril.* Le 6.

Devenu plus circonspect, j'avois le soin, lorsque je versois, de retenir aussitôt mes rennes, car je devois me féliciter de ce que, dans leur fougue impé-

1788, *Avril.* Le 7.

tueuse, ils ne m'avoient pas emporté dans les montagnes *(p)*; alors comment les rattraper? quelquefois on passe trois & quatre jours à les y poursuivre, & l'on ne réussit pas toujours à les prendre. Cet avis, qui me fut donné par nos Koriaques, me fit frémir pour mes dépêches, dont la caisse, attachée sur mon traîneau, pouvoit m'être enlevée ainsi à tous momens.

Village de Karbanda.

Je laissai sur la gauche le village de Karbanda, situé au bord de la mer, à quatre-vingt-dix verstes d'Ingiga. Cet ostrog n'est rien moins que considérable, autant qu'on peut en juger à la distance d'une verste. Du même côté, j'aperçus à trois verstes plus loin, deux yourtes & six balagans, où ses habitans viennent passer l'été.

Halte dans un hameau au bord de la Noyakhona.

Nous fîmes encore sept verstes pour parvenir à l'endroit fixé pour notre halte, c'est-à-dire, à un méchant hameau, au milieu d'un petit bois qu'arrose la rivière

(p) Ils avoient bien quitté la route, mais ils ne me traînèrent que l'espace d'environ cinquante pas.

Noyakhona. Une ſeule yourte & trois à quatre balagans le compoſent : là, demeurent hiver & été dix à douze Koriaques fixes, qui ne me reçurent point mal ; au moins trouvai-je chez eux le couvert, & c'étoit beaucoup pour un homme réduit à dormir ſouvent à la belle étoile & ſur un lit de neige.

1788. *Avril.* Le 8.

Vers les deux heures du matin, nous envoyâmes chercher nos rennes qu'on avoit écartés des habitations, par la néceſſité de pourvoir à leur pâture & de les ſouſtraire à la voracité des chiens du hameau. Nous nous remîmes en chemin, mais la journée ne fut nullement intéreſſante.

Le ſoir, Eviava ne ſachant pas au juſte la poſition de la yourte du frère d'Oumiavin, me propoſa de franchir une montagne que nous avions ſur la gauche, & au haut de laquelle il eſpéroit rencontrer un de ſes compatriotes qui ſeroit peut-être mieux inſtruit que nous. Après une heure & demie de marche, nous atteignîmes

1788, Avril. Le 8.

ſommet, d'où promenant nos regards à l'entour, nous cherchâmes inutilement à découvrir la demeure de cet autre prince nomade; rien ne l'indiquoit, & la nuit ne permettoit plus à notre vue de s'étendre. Eviava ſe déſoloit, me voyant très-fatigué & peu diſpoſé à avancer davantage. Pour le contenter, je lui dis d'aller ſeul à la découverte de ſon ami, & de revenir me joindre en ce lieu, où je me repoſerois en l'attendant. Au bout de trois heures, il accourut plein de joie me réveiller; il avoit trouvé ſon prince Amoulamoula & toute ſa horde. Les uns & les autres me prioient inſtamment de ne pas quitter l'endroit où j'étois avant le lendemain matin, voulant tous venir à ma rencontre. Je ne fus pas fâché de l'événement, qui me valut une nuit preſque entière.

Le 9. Viſite & préſent que je reçois du prince Amoulamoula.

Au point du jour, je vis paroître mes curieux; le chef s'approcha le premier pour me faire ſon compliment tourné à la Koriaque, mais il l'accompagna d'un beau renard roux & noir, ou *Sévadouſchka*,

qu'il tira de deſſous ſa parque & me contraignit d'accepter *(q)*.

1788, *Avril.* Le 9.

En reconnoiſſance de cette honnêteté, j'en régalai les auteurs avec de l'eau-de-vie & du tabac, dont je m'étois amplement approviſionné à Ingiga; & après leur avoir fait entendre combien j'étois ſenſible à leur obligeant accueil, je pris congé d'eux, muni de tous les renſeignemens que nous déſirions pour diriger notre courſe.

Quoique la neige eût beaucoup d'épaiſſeur & peu de ſolidité, nos rennes couroient avec une aiſance & une légèreté étonnantes. Ils ont cet avantage ſur les chiens, que leurs pieds préſentant plus de ſurface, enfoncent bien moins; on eſt

(q) Le procédé me fut d'autant plus agréable, que je m'y attendois moins. Juſque-là aucun Koriaque ne m'avoit rien donné. Je ne m'en fuſſe pas aperçu, ſi, venant de quitter ces bons Kamtſchadales, qui m'avoient accablé de préſens, j'euſſe pu n'être pas tenté de comparer les caractères de ces deux peuples.

1788, Avril. Le 9.

dispensé d'aller devant avec des raquettes pour leur frayer le passage; mais les chiens ont pour eux de se fatiguer moins vîte, & par conséquent d'épargner au voyageur le désagrément de s'arrêter toutes les deux ou trois heures.

Chemin faisant, je tuai plusieurs perdrix blanches; à la quantité que nous en vîmes, il est à croire qu'elles se plaisent dans ces cantons. Quelques rennes sauvages prirent la fuite à notre approche, & me laissèrent à peine le temps de les regarder: heureusement que l'abondance de mes provisions m'eût préservé de l'envie de les tuer.

Arrivée chez le frère d'Oumiavin.

A midi, nous commençâmes à distinguer la Stoudénaïa-reka, & à une heure nous l'avions traversée, ou plutôt nous étions chez ce frère d'Oumiavin, entre les mains de qui Eviava s'étoit engagé de me remettre.

Mon nouvel hôte vint au-devant de moi à la tête de sa famille. Leur satisfaction de mon arrivée étoit peinte dans

1788, *Avril.* Le 9.

leurs yeux ; ce fut à qui m'approcheroit le plus près. La harangue du vieux prince fut courte, mais affectueuse & pleine de cette cordialité qu'il m'avoit déjà montrée. Il me pria de disposer de lui & de tous les siens; tout leur avoir étoit à mon service. Chacun se partagea alors le soin de mettre mes traîneaux & mes effets à couvert : je n'eus à songer qu'à mes dépêches ; encore pour obtenir de les porter moi-même, fallut-il leur expliquer que cette caisse ne me quittoit jamais.

Entré dans la yourte, je commençai par payer mes frais de poste au prince Eviava. J'avois douze traîneaux attelés chacun de deux rennes ; le trajet que nous avions fait étoit de cent quatre-vingt-cinq verstes ; donc je devois pour mes vingt-quatre rennes, sept roubles quarante kopecks *(r)*. En recevant cette somme, mon bon conducteur se récria sur ma générosité. J'eus beau vouloir lui

(r) C'est-à-dire la valeur de quatre chevaux en Sibérie & au Kamtschatka pour les courriers.

1788, Avril. Le 9.

prouver qu'il n'y en avoit point à donner ce que je lui devois légitimement ; il fut impossible de lui faire comprendre mon calcul ; son refrein étoit toujours qu'il n'avoit pas encore rencontré un si honnête homme : le payer pour m'avoir obligé, lui paroissoit un acte de vertu sublime. Tant d'éloges pourroient faire soupçonner les Russes d'avoir plus que de l'économie ; on prétend, en effet, que leurs voyages en ces contrées, ne leur sont pas coûteux.

Nous nous occupâmes ensuite de notre dîner, qui fut des plus joyeux. Eviava & mon hôte mangèrent avec moi ; l'eau-de-vie ne fut pas épargnée, & mes convives enchantés ne se souvenoient pas d'avoir fait si bonne chère.

Détails sur mon hôte.

Le reste du jour fut employé à observer & à interroger tout ce qui m'environnoit ; mais le lecteur seroit peut-être curieux de connoître plus particulièrement le brave Koriaque qui m'accueillit de si bonne grâce.

Il ſe nomme auſſi Oumiavin; baptiſé, dans ſon enfance ſous le nom de Siméon, qui ſert à le diſtinguer de ſon frère, il m'avoua de la meilleur foi du monde, qu'il n'avoit aucune idée de la religion chrétienne. On avoit pris ſi peu de ſoin d'inſtruire le jeune néophyte, qu'il ignoroit & ſes devoirs & juſqu'aux premiers dogmes de la loi évangélique. Abandonné au mélange inſenſé des erreurs de ſon pays, & de quelques pratiques extérieures du chriſtianiſme dont il avoit contracté l'habitude *(ſ)*, il avoit trouvé heureuſement dans ſon cœur les principes d'une morale naturelle, qui ſeule dirige ſes actions.

1788, *Avril.* Le 9.

Comme tous les Koriaques, il eſt petit & baſané. Sa tête a le caractère de ſon ame; une expreſſion de franchiſe & de bonté, qui tient à l'enſemble de ſa figure, prévient en ſa faveur; enfin, ſa chevelure

(ſ) En préſence des Ruſſes, il ne manquoit pas de faire les ſignes de croix d'uſage en entrant dans les yourtes, avant & après le repas.

1788, *Avril.* Le 9.

blanche & la régularité de ſes traits, lui donnent l'air vraiment diſtingué. Il eſt eſtropié du bras droit, des ſuites d'un combat très-périlleux qu'il eut à ſoutenir contre un ours. L'effroi avoit diſperſé ſes compagnons ; ſeul il tint tête à l'animal, & quoiqu'il n'eût que ſon couteau pour arme, il vint à bout de le terraſſer & de le tuer. La chaſſe eſt ſon plus grand plaiſir ; non moins habile qu'intrépide, il paſſe pour être auſſi fort heureux chaſſeur.

Projet de Siméon Oumiavin.

Mais c'eſt ſur-tout par l'énergie de ſon ame qu'il m'a paru plus eſtimable & plus intéreſſant. Le projet qu'il avoit conçu, & dont il eſt fâcheux qu'on ait empêché l'exécution, n'a pu ſortir que d'une tête fortement organiſée ; au moins annonce-t-il beaucoup de bon ſens, & plus de réflexions qu'on n'en peut ſuppoſer à ſes compatriotes : voici ce qui y donna lieu.

Pendant long-temps ce peuple indocile & jaloux de ſa liberté, eut peine à ſe familiariſer avec l'idée d'être tributaire de

la Russie; l'administration sévère des commandans fut taxée par ces sauvages d'abus tyrannique du pouvoir; & en effet, dans le nombre des officiers subalternes, il y en eut sans doute plusieurs qui se permirent des vexations sur les nouveaux sujets de l'empire Russe.

1788, *Avril* Le 9.

Siméon Oumiavin fut le premier que ces concussions soulevèrent. Plus révolté encore de la dureté des exacteurs que de leurs déprédations, il se dit qu'une telle conduite ne pouvoit être autorisée par une souveraine, dont on ne cessoit de vanter la bonté & la justice. Cette réflexion judicieuse fit sur son esprit la plus grande impression, & réveilla son courage naturel; aussitôt rassemblant quelques victimes, comme lui, de l'iniquité de ces petits tyrans, il leur fait part de ses conjectures & de son dessein.

« Mes frères, leur dit-il, sentez-vous » le poids de vos fers? étions-nous nés » pour en porter, pour être la proie de » ces avides préposés, dont la cupidité

1788, *Avril.* Le 9.

» abusant chaque jour de leur pouvoir, » nous regarde comme un bien qu'ils » peuvent dissiper & consumer à leur » gré? Qu'attendons-nous pour nous » délivrer de ce fléau? ce n'est point par » la voie des armes qu'il faut le tenter; » les nôtres seroient impuissantes, & nos » ennemis renaîtroient plus redoutables » de leurs cendres: mais osons franchir » l'espace immense des pays qu'ils ont » su traverser pour venir jusqu'à nous; » faisons retentir nos plaintes jusqu'au sé- » jour de notre impératrice. C'est sous » son nom, & non par son ordre qu'on » nous vexe, qu'on nous dépouille. Tant » de mauvais traitemens, tant de perfidies » sont démentis par la sagesse de son gou- » vernement; ses indignes ministres sont » les premiers à en publier la douceur: » courons la réclamer, courons nous jeter » à ses pieds & lui exposer nos peines; » c'est notre mère commune, elle prêtera » l'oreille aux cris d'une portion de ses » sujets qu'elle ne peut connoître & juger

» que ſur la foi des récits menteurs de » ſes agens. » 1788, *Avril.*

Ce diſcours que je rapporte, tel à peu-près qu'Oumiavin me l'a rendu lui-même, fit paſſer dans tous les eſprits & ſon indignation & ſon enthouſiaſme. Ce fut à qui partiroit pour Péterſbourg; les plus riches & les plus hardis furent les préférés. La facilité de parler aſſez bien le ruſſe, valut à l'auteur de l'idée, l'honneur de marcher à ſa tête de la députation, munie de quantité d'objets précieux pour faire des préſens. Arrivés à Okotsk, nos voyageurs eurent beſoin de ſecours; ils s'adreſsèrent au commandant, le priant de leur fournir les moyens de gagner au moins Irkoutsk : celui-ci avoit eu vent de leur réſolution, il en prévit le danger & prit des meſures pour s'oppoſer à leur paſſage. Sous le ſpécieux prétexte de demander d'abord l'agrément du gouverneur général, il les retint pendant quelques mois auprès de lui. Durant cet intervalle, il fit jouer les reſſorts de la Le 9.

1788, Avril. Le 9.

séduction; raisonnemens, caresses, tout fut employé pour les détourner de continuer leur voyage; mais tout fut inutile, on les trouva inébranlables. Alors on eut recours à la violence; mille piéges leur furent tendus; la persécution, le monopole surent leur créer des torts; & pour les en punir, on les contraignit enfin à retourner sur leurs pas, avec le désespoir & la honte d'avoir sacrifié en pure perte la plus grande partie de leurs biens & de leurs rennes.

Cette triste expérience ne découragea point le chef de la ligue Koriaque; à ses yeux c'étoit une nouvelle preuve de l'utilité de son dessein & de la nécessité de son exécution. Depuis lors, il ne cessa de s'en nourrir, dans l'espoir d'être un jour mieux servi par les circonstances; à mon arrivée chez lui, son cœur brûloit encore du desir d'entreprendre ce voyage. « Oui, me disoit-il, malgré ma vieillesse, » je partirois à l'heure même. Mon motif » seroit différent, & sans doute je n'aurois

pas

» pas à craindre de semblables obstacles; 1788, *Avril.* Le 9.
» car nos commandans ne méritent tous
» aujourd'hui que notre confiance & nos
» éloges : mon ambition seroit de voir
» notre souveraine. Quelquefois, ajoutoit-
» il, je cherche à me faire une idée de
» sa brillante demeure, de la richesse, de
» la variété qui y règnent; cela renouvelle
» mes regrets de n'avoir pu aller la consi-
» dérer au milieu de ses grandeurs & de
» sa gloire. Elle nous eût paru une divi-
» nité; & le compte fidèle que chacun de
» nous en eût rendu à ses compatriotes,
» eût imprimé dans tous les cœurs le res-
» pect & la soumission. Enchaînés par l'a-
» mour, plus encore que nous ne le fûmes
» autrefois par la crainte, il n'est aucun de
» nous qui n'eût payé avec joie des tributs
» imposés avec modération; nous eussions
» appris à nos voisins à chérir son gouver-
» nement, en les rendant témoins de notre
» félicité & de notre reconnoissance. »

Presque toute ma conversation avec ce bon Koriaque, fut de cette nature: j'ai

1788, *Avril.* Le 9.

cru devoir la transcrire ici pour achever la peinture de son caractère; qu'il me soit permis cependant d'y ajouter un dernier trait.

Trait de générosité de ce prince Koriaque.

Les frais considérables qu'il avoit faits, pensèrent entraîner sa ruine totale. Il lui fallut beaucoup de temps pour remonter son troupeau, qui, en son absence, avoit dépéri, faute de soins & par les infidélités des gardiens; c'est en ce moment qu'il se montra plus généreux. Plusieurs mois auparavant, un de ses parens avoit perdu tous ces rennes, & s'étoit vu réduit à la servitude; Siméon Oumiavin, venant à son secours, lui avoit composé un petit troupeau qu'il lui prêta sans intérêt. A son retour de sa fatale mission, malgré son extrême détresse, il refusa de le reprendre, ne le trouvant pas encore assez augmenté pour que son débiteur, en s'acquittant, pût en conserver un convenable.

Troupeaux de rennes.

C'est-là en effet l'unique richesse de ce peuple nomade. Un chef de horde

1788, Avril. Le 7.

n'a guère moins de deux à trois cents rennes; plusieurs en ont jusqu'à trois & quatre mille. Le troupeau de Siméon Oumiavin pouvoit monter alors à huit ou neuf cents, dont le coup-d'œil me fit le plus grand plaisir.

Sur la croupe d'une montagne, voisine de la Stoudenaïa-réka, on voyoit cette multitude de rennes, tantôt réunis, tantôt dispersés cherchant la mousse sous la neige; rarement ils s'écartent & toujours on les rattrape sans peine. Le soir de mon arrivée, je jouis de ce spectacle; on les rassembla pour en trier le nombre qui m'étoit nécessaire; en moins d'un quart-d'heure cela fut fait: aux cris des bergers, les rennes apprivoisés se rapprochèrent, les jeunes, ceux qui sont exempts ou hors de service, s'échappèrent d'un autre côté; les traîneurs & les indociles furent cernés, & par le moyen d'un lacs qu'on leur jeta avec une dextérité singulière, on vint promptement à bout de les amener. Le choix fait, on sépara ceux qui m'étoient destinés, & qui

1788, Avril. Le 9.

ſi on ne les eût attachés, n'auroient pas tardé à rejoindre les autres.

On n'attèle pas ordinairement les femelles, elles ſont réſervées pour la propagation de l'eſpèce. En automne, on les accouple, & au printemps elles mettent bas. Les jeunes mâles, marqués pour le traînage, ſubiſſent la caſtration de la même manière à peu-près que les chiens au Kamtſchatka.

Dans un troupeau, il y a preſque toujours trois ou quatre rennes élevés pour la chaſſe. L'inſtinct de cet animal eſt inconcevable; il chaſſe en paiſſant: rencontre-t-il un renne ſauvage, ſoudain, ſans donner aucun ſigne de joie ni de ſurpriſe, il imite en broutant & la marche & toutes les habitudes de celui-ci, qui parfois s'en approche ſans ſe douter du piége; bientôt on les voit jouer enſemble, leurs bois s'entrelacent, ils ſe quittent, ſe reprennent, ſe fuient & ſe pourſuivent tour-à-tour. Dans ces courſes folâtres, le renne privé ſait attirer peu-à-peu ſa proie à la

portée du fuſil du chaſſeur. Avec un renne bien dreſſé, on a l'agrément de ſaiſir l'animal en vie; il ſuffit de ſuſpendre au bois du premier un lacet, qu'en jouant il paſſe dans le bois de ſon adverſaire; plus l'un fait d'efforts pour ſe débarraſſer, plus le nœud coulant ſe ſerre, & plus l'autre tire à ſoi pour donner à ſon maître le temps d'arriver: ſouvent auſſi le renne ſauvage ſe méfie de la ruſe, & ſe ſouſtrait au danger par la fuite.

1788, *Avril.* Le 9.

Lorſqu'un Koriaque ſort le matin de ſa yourte, vous voyez ſes rennes s'attrouper autour de lui dans l'attente du breuvage qui fait leur plus grand régal; c'eſt de l'urine humaine qu'on a ſoin de recueillir dans des vaſes ou des paniers *(t)*. Tout le troupeau ſe jette à l'envi ſur cette boiſſon, qui diſparoît en un inſtant, quelque abondante que ſoit la ration.

Préſens Doumiavin.

Siméon Oumiavin fit tuer ſous mes yeux un jeune renne, le meilleur qu'il

(t) Ces paniers, faits de paille, ſont ſi artiſtement tiſſus, que la liqueur ne peut paſſer au travers.

1788, *Avril.* Le 9.

eût : on le dépeça pour ma provision, & il y joignit la moitié d'un renne sauvage, dont la chair me parut encore plus succulente ; il me donna aussi quatre peaux de rennes très-belles *(u)*. Nous rentrâmes ensuite dans sa yourte où je passai la nuit sur mon matelas que je fis étendre dans un coin.

Yourte des Koriaques errans.

Quoique la dénomination soit la même, il n'existe pourtant aucune ressemblance entre les habitations des Koriaques nomades & les demeures souterraines des Koriaques fixes. Ne sachant comment désigner les différens gîtes de ces peuples, il paroît que les Russes ont adopté pour tous le nom de *yourte*, sans s'embarrasser de sa signification primitive de logement sous terre. Les yourtes dont il est ici question, sont, à proprement parler, des tentes en forme de huttes assises sur le sol.

(u) On remarquera que sur cent peaux de jeunes rennes, qu'on nomme *pouijiki*, à peine en trouve-t-on deux assez belles pour fourrures ; il y en a de toutes blanches.

On ne prend d'autre ſoin pour en poſer les fondemens, que d'en tracer l'enceinte ſur la neige; celle qui ſe trouve dans la ligne eſt rejetée au dehors; puis on dreſſe au pourtour, à égales diſtances, un nombre infini de perches qui ſe rapprochent en s'élevant, & ſe ſervent de ſupports les unes aux autres. Cette charpente ruſtique ſoutient une méchante couverture de peaux de rennes tannées, qui embraſſe toute la capacité extérieure de la yourte, depuis ſa baſe *(x)* juſqu'à quelques pieds du ſommet, qu'elle laiſſe à découvert pour donner de l'air à l'intérieur & offrir un paſſage à la fumée. Il en réſulte l'incommodité de la pluie & de la neige, pour le centre de l'habitation où elles pénètrent ſans aucun obſtacle; cependant c'eſt-là qu'eſt placé le foyer & qu'on établit la cuiſine. La famille & les

1788, *Avril.* Le 9.

(x) La yourte de mon hôte avoit environ quatre toiſes de diamètre, & autant à peu-près d'élévation. Sa circonférence à la baſe, étoit de douze toiſes, & le faîte ſe terminoit en cône.

1788, *Avril.* Le 9.

valets gardiens des troupeaux, couchent sous des *pologs*, espèces de cases ou de tentes fort basses, rangées par compartimens autour & contre les parois de la yourte; ces pologs sont pareils aux tentes carrées des Tchouktchis.

C'est à l'instabilité de ces peuples errans qu'on peut attribuer l'invention de leurs demeures. Le transport de la maison entière étant aussi facile que commode, il leur en coûte moins pour se décider à changer de cantons. A la première nécessité ou déplaisance, la tente se lève; on attache les bagages. Le nouvel emplacement est-il choisi *(y)*, on s'y établit avec la disposition perches le long des traîneaux sur lesquels les couvertures sont empaquetées avec les de le quitter de même d'un moment à l'autre : on laisse en conséquence auprès des habitations les traîneaux tout chargés; les objets qu'ils renferment n'en sont

(y) Le voisinage des rivières, & sur-tout des lieux où la mousse abonde, est, comme je l'ai dit, toujours recherché.

déballés qu'à mesure que le besoin l'exige.

1788. *Avril.* Le 9. Départ.

En arrivant chez Siméon Oumiavin, j'avois trouvé douze traîneaux préparés pour mon transport. Le premier soin de ce prince, fut de m'assurer qu'il seroit mon guide, & qu'il me conduiroit, s'il le falloit, jusqu'à Yamsk. Je reçus comme je le devois, cette offre obligeante, & le 10, à huit heures du matin, nous prîmes notre essor; à midi nous traversâmes la Tavatoma, ayant déjà fait vingt-cinq verstes.

Le 10.

Sources chaudes de Tavatoma.

Curieux de voir une source chaude qu'Oumiavin m'indiqua dans les environs, je pris des raquettes pour traverser à pied un petit bois, au bord duquel elle forme un ruisseau de six pieds de large qui se perd dans la Tavatoma. Je me séparai de mes gens, au coude que cette rivière décrit en cet endroit. J'étois convenu avec eux que pendant ce temps, ils franchiroient la haute montagne qui étoit sur notre droite; ils devoient, en m'attendant, y faire paître nos rennes, & tout disposer

1788, Avril. Le 10.

pour notre dîner. Quant à moi, suivi seulement de M. Kissélioff, je fis encore deux verstes pour gagner la source.

On diroit qu'elle est composée de plusieurs autres, qui sortant d'une montagne à gauche de la rivière, se réunissent dans leur chute. Une fumée épaisse s'élève en nuage au-dessus de ces eaux, mais il ne s'en exhale aucune mauvaise odeur; la chaleur en est extrême & le bouillonnement continuel. Elles ont un goût désagréable & piquant qui annonce des parties sulfureuses & salines; peut-être même par l'analyse, y reconnoîtroit-on aussi du fer & du cuivre. Ce qu'il y a de certain, c'est que les pierres que je ramassai le long du ruisseau, avoient toutes un caractère volcanique; mais je dois rendre compte de l'effet que cette eau produisit sur nous. Je n'avois fait que m'en rincer légèrement la bouche, & en même temps M. Kissélioff s'en lava la figure; une demi-heure après, il eut la peau du visage emportée, & moi la langue

1788, *Avril.* Le 10.

& le palais entièrement dépouillés : il m'en resta pendant long-temps l'incommodité de ne pouvoir rien manger de chaud ni de haut goût.

Ma curiosité étant satisfaite, nous nous disposâmes à rejoindre notre monde; pour cela, nous crûmes devoir gravir une montagne très-escarpée, opposée à celle d'où jaillissent ces eaux thermales; mais obligés d'ôter nos raquettes qui nous faisoient plutôt reculer qu'avancer, il nous fallut grimper en nous aidant des pieds & des mains. Aux trois quarts de la montagne, excédé de fatigue, & craignant d'ailleurs de m'être trompé de chemin, je priai mon compagnon, plus exercé que moi à se traîner ainsi sur la neige, de tâcher d'atteindre le sommet, d'où j'espérois qu'il pourroit découvrir nos équipages; il y réussit, & au bout d'une heure d'attente & d'inquiétudes, je vis paroître le bon Oumiavin qui m'amenoit un traîneau. Nous nous étions véritablement égarés, à ce qu'il me dit, & Kisséliof avoit pensé périr dix

1788, *Avril.* Le 10.

fois avant de trouver notre petit camp. On ſe remit en marche à mon arrivée, & nous ne fîmes halte que fort tard, à plus de vingt-cinq verſtes des ſources chaudes de Tavatoma.

Le 11.

Nous avions réſolu le 11 de pouſſer juſqu'à la chaîne de montagnes appelées *Villéguinskoi-khrébeut*, mais cela fut impoſſible. A la chute du jour nous commençâmes ſeulement à les apercevoir; nous voulûmes au moins en approcher d'aſſez près pour être sûrs de les paſſer le lendemain dans la matinée.

Le 12. Montagne de Villégui.

Chacun de nous ſe figuroit y toucher, cependant nous en étions encore à huit verſtes. Après avoir fait ce trajet, nous eûmes à traverſer la petite rivière *(z)* qui ſerpente au pied de ces montagnes; puis nous parvînmes à la Villégui, la plus haute de toutes & qui leur donne ſon nom. Au premier aſpect elle paroît inacceſſible: une gorge étroite s'offrit à nous, & nous nous

(z) Cette rivière ſe nomme *Villéga*.

y engageâmes ſur la foi de mon prince conducteur. Quatre heures ſuffirent à peine pour arriver au pic; là, je perdis courage en conſidérant ſon extrême élévation. Qu'on ſe repréſente en effet une maſſe énorme ayant au moins cent toiſes de hauteur & preſque perpendiculaire, hériſſée de roches & de pierres ſur leſquelles la neige, emportée par les ouragans, n'avoit pu s'arrêter. Le peu qui en étoit reſté rendoit le pas ſi gliſſant qu'à tous momens nos rennes s'abattoient; malgré nos efforts pour ſoutenir les traîneaux, la rapidité de la pente les entraînoit en arrière, ce qui nous faiſoit reculer ſans ceſſe nous-mêmes dans la crainte qu'ils ne retombaſſent ſur nous: c'en étoit fait ſi le pied nous eût manqué. Pluſieurs fois, en m'accrochant à une roche qui ſembloit adhérente, je la ſentis ſe détacher ſous ma main & je perdis l'équilibre. Sans le ſecours d'Oumiavin & de mes ſoldats qui montoient à côté de moi, & qui me retenoient à propos, je

1788, *Avril.* Le 12.

1788, *Avril.* Le 12.

me fusse infailliblement précipité. Quand je fus en haut, je ne pus sans frémir regarder par quel endroit j'avois passé; la vue du danger que j'avois couru me causa un tel saisissement, que je fus contraint de m'asseoir.

J'étois loin de me croire sauvé, il me restoit à descendre. Mon zélé Koriaque, pour me rassurer, m'expliqua parfaitement comment il falloit m'y prendre; son instruction me délivra de la peur des accidens, mais non de toute inquiétude : j'avois laissé une partie de mon bagage au bas de la montagne; qui osera l'aller chercher me disois-je ? le courageux Oumiavin se chargea encore de ce soin, & partit aussitôt avec quelques gens à lui.

Une soif ardente me dévoroit : la crête de la montagne étoit bien couverte de neige, mais le moyen d'en faire fondre! pas un seul arbrisseau autour de nous; l'espoir d'en trouver plus bas, me décida à ne point attendre mon guide & à profiter de ses avis pour descendre. Nous

commençâmes par dételer nos rennes; ils furent attachés derrière nos traîneaux, sur chacun desquels deux hommes se mirent. Nous nous laissâmes glisser ensuite à la façon des habitans de Pétersbourg, qui, dans le carnaval, s'amusent ainsi sur des montagnes de glaces qu'ils construisent sur la Néva. A l'aide de nos bâtons, nous retenions & dirigions la voiture; en moins de huit à dix minutes nous fûmes en bas. Heureusement j'aperçus quelques petits cèdres, bientôt nous eûmes du feu & je pus me désaltérer. Il étoit alors deux heures après midi, à sept nous fûmes tous réunis; Oumiavin arriva sain & sauf, mais si fatigué que nous ne pûmes marcher que jusqu'à neuf heures. 1788. Avril. Le 12.

La journée suivante fut moins pénible pour nous que pour nos rennes; la neige avoit plus de trois pieds d'épaisseur, & si peu de solidité, que les animaux enfonçoient jusqu'au cou; plusieurs refusèrent absolument service, il fallut les abandonner sur la route. Tel est encore l'in- Le 13.

1788, Avril.

convénient de voyager avec des rennes, lorſqu'on veut faire de ſuite un trajet conſidérable; on a beau les ménager, dès qu'ils ſe laſſent, on eſt réduit à s'arrêter ou à y renoncer, il n'eſt plus poſſible de les faire bouger.

Le 14. J'eſpérois être le 14 au matin à Toumané; déjà nous n'avions plus que dix verſtes à faire, lorſqu'un coup de vent furieux nous accueillit, & nous amena des bouffées de neige qui nous aveugloient. Forcés de ralentir notre marche, nous ne pûmes entrer en ce village qu'à quatre heures après midi.

Oſtrog de Toumané. Sa poſition eſt au ſud-oueſt d'Ingiga, à la diſtance de quatre cent quarante verſtes, dans un petit bois que partage la rivière Toumané, à trois verſtes de ſon embouchure. Trois yourtes, autant de magaſins en bois & une douzaine de balagans compoſent cet oſtrog, & vingt familles ſa population. Quoique la rivière ſoit très-poiſſonneuſe *(a)*, j'ai vu des habitans,

(a) Nous y pêchâmes des truites excellentes.

ſoit

1788, *Avril.* Les 15 & 16.

ſoit pareſſe, ſoit dépravation de goût, ſe nourrir avec de l'écorce de bouleau trempée dans de l'huile de baleine.

Oumiavin eſt contraint de m'abandonner.

Le mauvais temps continua le 15 & le 16; mais vainement euſſé-je voulu me mettre en route, nos rennes étoient hors d'état de me conduire plus loin. Oumiavin n'oſoit me l'avouer; à ſa triſteſſe je devinai ce qu'il vouloit me cacher. Aux premiers mots que je lui dis, il fut tenté de me faire des excuſes, comme ſi j'euſſe été en droit de me plaindre de lui, parce qu'il ſe trouvoit dans l'impoſſibilité de me mener juſqu'à Yamsk, ainſi qu'il s'y étoit engagé. J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre que j'étois pleinement convaincu de ſa bonne volonté, & que je lui devois des remercîmens pour tous ſes bons offices; il fallut preſque me fâcher pour lui faire accepter quelques préſens, que je penſai devoir joindre à mes frais de poſte.

Par ſon conſeil, je preſſai les habitans de me donner tous les chiens qu'ils pou-

1788, *Avril.*

voient avoir; mais les recherches les plus exactes ne m'en procurèrent qu'un petit nombre; & pour compléter celui dont j'avois besoin, on n'imagina pas d'autre expédient que d'atteler les jeunes & même les femelles prêtes à mettre bas. La générosité de ces gens alla jusqu'à se dessaisir en ma faveur d'une partie de leurs provisions de poisson sec, qui n'étoient pas abondantes.

Le 17. Départ de Toumané.

Dans la journée du 17, le vent tomba, mais le ciel resta chargé de nuages noirs d'un très-mauvais augure; cependant, après avoir pris congé de mon fidèle Siméon Oumiavin & de mes hôtes de Toumané, j'en partis à une heure après midi, avec mon escorte & tous mes équipages sur cinq traîneaux découverts. Chaque attelage étoit de huit à dix chiens; je pris un homme de plus pour me servir de cocher, ne me sentant ni la force ni le courage de m'en passer plus long-temps; ce fatigant exercice m'avoit abîmé.

Tempête.

Nous ne tardâmes pas à rencontrer la

mer, sur laquelle nous descendîmes pour éviter sept montagnes qui rendent la route ordinaire extrêmement difficile. À peine eûmes-nous fait quinze verstes, partie sur la glace, partie sur le rivage, où fort heureusement pour nous nous fûmes obligés de revenir, que la neige recommença à tomber avec un vent si impétueux qu'il faisoit vaciller nos traîneaux & repoussoit nos chiens. Mes guides se hâtèrent de m'avertir du danger, & de peur de nous égarer, ils furent d'avis de nous réfugier près de-là, dans une yourte abandonnée dont ils avoient connoissance.

1788, *Avril.* Le 27.

Elle est située sur une petite rivière appelée *Yovanna*, à vingt verstes de Toumané: nous y arrivâmes morfondus & couverts de neige; ce fut à qui y descendroit le premier pour se mettre à l'abri de la tempête, mais quatre pieds de neige en bouchoient l'ouverture. Nous prîmes le parti de ranger nos traîneaux en haie, puis avec nos raquettes, au défaut de pelles, nous travaillâmes à nous frayer un passage. Cette

Yourte abandonnée, qui nous sert d'asile.

1788, *Avril.* Le 17.

besogne dura une heure; il nous manquoit une échelle pour pénétrer dans l'intérieur; le plus hardi risqua d'y sauter & les autres le suivirent. Nous tombâmes sur des tas de loups marins tout gelés, & dont quelques-uns avoient été à moitié dévorés, sans doute par les animaux voraces à qui, dans le fort de l'hiver, ce souterrain dut parfois servir de tanière. Une seine en cuir jetée dans un coin, étoit le seul indice que des humains l'eussent visité. Il est à présumer que des Koriaques des environs en avoient fait leur réservoir. Les murs étoient tapissés de glaçons qui se détachoient en larmes cristallisées; & véritablement je ne puis mieux comparer cette demeure qu'à une vaste glacière : sa dimension étoit carrée, & de cinq pieds de profondeur sur dix de large.

Pendant que nous mettions de côté les loups marins pour avoir plus d'espace pour nous coucher, mes conducteurs attachoient nos chiens *(b)* & leur donnoient

(b) La neige tomboit en si grande abondance,

leur ration de poiſſon ſec; en même temps le feu s'allumoit pour nous réchauffer & pour notre ſouper, après lequel je m'étendis ſur le filet de cuir que nous avions trouvé dans la yourte : un loup marin ſous ma tête me tint lieu d'oreiller; mes compagnons imitèrent mon exemple, & ſauf le déſagrément d'être un peu à l'étroit, nous paſsâmes une très-bonne nuit. Nous avions cédé aux Koriaques de ma ſuite un coin entier, mais ils étoient les uns ſur les autres & ne pouvoient pas même s'alonger; néanmoins aucun ne s'en plaignit ni ne parut y faire attention. Je les vis s'accroupir comme des ſinges, s'enfoncer la tête dans leur parque, puis, les coudes appuyés ſur les genoux, s'endormir

1788, *Avril.* Le 27.

que ces pauvres animaux étoient comme enſevelis ſous ſon épaiſſeur; mais accoutumés à ces mauvais temps, ils ſe ramaſſent en pelotons & ont toujours le nez en l'air, de manière que la chaleur de leur haleine, en pénétrant leur froide enveloppe, conſerve à leur reſpiration un libre paſſage. Ils ſavent auſſi ſe ſecouer lorſque cette couverture devient trop peſante.

1788. *Avril.* aussi paisiblement que s'ils eussent été bien à leur aise.

Le 18. Le lendemain le vent changea, mais aussi violent que celui de la veille, il nous fut encore plus incommode ; il renvoyoit la fumée dans la yourte, au point que nous en étions étouffés & aveuglés, & qu'il fut décidé qu'on n'allumeroit le feu qu'à l'heure des repas.

Je voulus essayer de remédier à cet inconvénient par quelques dispositions extérieures ; en mettant le pied dehors, je pensai être renversé par le vent. M. Kisséliof qui me suivoit, eut son bonnet emporté ; il voulut courir après avec quelques-uns de nos conducteurs, mais inutilement : s'étant écarté seulement à quinze pas de notre retraite, il la perdit de vue, sans savoir de quel côté tourner pour la retrouver ; ce ne fut qu'en répondant à ses cris que nous pûmes le guider.

A force de travail, nous vînmes à bout d'opposer au vent un rempart assez élevé pour assurer l'issue de la fumée. Dès-

lors nous eûmes du feu jour & nuit: malgré notre attention à l'entretenir, souvent nous étions tous transis. L'humidité ne devint pas moins insupportable que le froid; notre feu continuel fit fondre insensiblement les glaçons qui nous environnoient; il se forma sur nos têtes des milliers de gouttières, l'eau ruisseloit sous nos pieds, & pour surcroît de peines, les loups marins commencèrent à dégeler & répandirent une odeur infecte. Celle qui s'exhaloit de nos corps *(c)* étoit plus que suffisante pour faire de notre asile un véritable gouffre. Dans l'impossibilité de purifier l'air, nous cherchâmes à nous délivrer au moins de nos voisins les loups marins; mes guides furent les premiers à proposer d'en nourrir nos chiens tant que nous serions retenus dans cet affreux séjour. J'y consentis d'autant plus volontiers, que la modicité de

1788, *Avril.* Le 18.

(c) Nous étions dix hommes, sur lesquels il y avoit sept Koriaques, dont la mal-propreté est connue.

1788, Avril. Le 18. ma provision de poisson sec m'en rendoit avare. En m'appropriant celle que le hasard nous offroit, je faisois tort sans contredit à quelques malheureux habitans de ces bords; mais quand on est réduit aux extrémités, l'égoïsme est quelquefois légitime.

Le 19. Impatient de poursuivre notre route, j'envoyai mes Koriaques observer le temps. Au bout de deux minutes je les vis redescendre à moitié gelés; leurs habits, leurs bonnets n'étoient que neige; le froid les avoit tellement saisis, qu'ils ne pouvoient desserrer les dents. Leur rapport se sentit un peu du fâcheux état dans lequel ils étoient; mais de toutes leurs exclamations, ce qui me frappa le plus, ce fut d'apprendre que des rochers, à quelques pas de notre yourte, d'où l'on pouvoit encore la veille les apercevoir, étoient devenus invisibles.

Le 20. Le temps paroissant se calmer & la neige prête à finir, j'ordonnai tout pour notre départ; déjà nos chiens étoient

1788, *Avril.* Le 20.

attelés & nous nous hissions hors de la yourte, lorsqu'un coup de vent terrible vint déranger toutes nos mesures; les bouffées de neige recommencèrent, il fallut bien vîte rentrer, trop heureux de retrouver un abri. Un instant après je me trouvai très-mal : je ne sais si ce fut l'effet du passage subit du froid au chaud, ou des exhalaisons nauséabondes que je respirai en me replongeant dans notre gouffre, ou peut-être du dépit que me causoient tant de contrariétés; la vérité est que je fus près d'un quart-d'heure sans connoissance. J'éprouvai en cette occasion le zèle de mes soldats; pendant que l'un faisoit tomber sur moi un déluge d'eau, l'autre me frottoit avec des flocons de neige, & si rudement qu'il m'eût, je crois, enlevé la peau pour me faire revenir.

Détails sur mon plan de voyage.

Mes réflexions, après cet évanouissement, furent aussi tristes que ma position; je regardois mon plan de voyage comme renversé par tant d'obstacles & de séjours forcés. Je craignois de ne pouvoir me

1788, *Avril.* Le 20. rendre à Okotsk avant la débâcle des rivières; cependant cela étoit indifpenfable, fi je voulois profiter du refte du traînage pour gagner l'endroit appelé *la croix d'Yudoma* ou *Yudomskoi-kreft*. De-là jufqu'à Yakoutsk, par le détour que j'avois projeté en defcendant les rivières d'Yudoma, de Maya & d'Aldann *(d)*, il étoit prouvé que j'échapperois aux contre-temps du dégel qui rend les chemins impraticables même aux chevaux; mais dans mon calcul il n'y avoit pas un moment à perdre; un feul jour de retard imprévu pouvoit m'en occafionner un de plus de deux mois. Il faut fe mettre à ma place pour juger combien cette perfpective étoit décourageante; les périls dont j'étois menacé m'effrayoient moins, je le protefte.

Le 21. Enfin, le 21, il nous fut poffible de

(d) Bien que ce détour fût de plus de fept cents verftes, la rapidité de ces rivières m'affuroit une navigation facile, qui m'eût procuré un bénéfice de temps confidérable, & l'agrément de jouir des premiers jours du printemps.

nous mettre en marche : le ciel étoit toujours chargé, la brume épaisse, mais plus de vent, ce qui nous détermina à partir malgré l'appréhension d'un nouvel ouragan qui nous eût cruellement embarrassés, car il n'y avoit point à espérer de refuge pour nous avant Yamsk. Nous tournâmes vers la mer, sur laquelle nous voyageâmes constamment à près de deux verstes de la côte : nous crûmes pourtant devoir nous en rapprocher le soir pour faire halte. La glace étoit parfaitement unie, & l'établissement de notre petit camp ne souffrit aucune difficulté. 1788, Avril. Le 21.

Il fut levé de très-bonne heure, & afin d'éviter les sinuosités du rivage, nous reprîmes le large. La veille, nous avions reconnu quelques baies, mais bien moins spacieuses que celle que nous traversâmes ce jour-là dans l'après-midi. Malheureusement quand nous fûmes en face, il s'éleva un coup de vent qui ne me permit aucune observation. Le 22.

Je sus de mes guides que cette baie Baie d'Iret.

1788, *Avril.* Le 22. porte le nom de la rivière Iret qui s'y jette; qu'elle est presque entièrement fermée & se trouve à sec en été, lors de la basse-mer. Les oiseaux aquatiques y abondent dans la belle saison; on vient d'Yamsk & des environs les chasser avec des filets, & à coups de bâton lorsqu'ils sont dans la mue. Le peu de profondeur de cette baie qui par-tout est guéable, doit favoriser les entreprises des chasseurs.

A la nuit tombante, nous remontâmes sur le rivage, & nous nous arrêtâmes dans un beau bois de sapin auprès de la rivière Iret.

Le 23. Cette journée ne me fournit rien de remarquable; le vent nous assaillit assez violemment au milieu d'une plaine qui peut avoir vingt-cinq verstes d'étendue. J'eus encore recours à ma boussole, & nous n'eûmes pas fait quinze verstes que le ciel s'éclaircit tout-à-fait. Nous rencontrâmes à cette hauteur un sergent chargé de la poste d'Okotsk; un peu plus loin, à trois verstes environ de son embouchure,

la rivière d'Yamsk se présenta à nous : en suivant son cours nous découvrîmes sur la droite une habitation de pêcheurs qui ne s'y rassemblent que l'été. Je fis encore six verstes sur la glace, puis j'entrai l'après-midi dans cet ostrog, éloigné de Toumané de plus de cent cinquante verstes. Prêt à manquer de biscuit, je fus contraint non-seulement d'y coucher, mais même d'y rester une partie du lendemain pour renouveler mes provisions.

1788, *Avril.* Le 23.

Arrivée à Yamsk.

Le sergent qui y commande la garnison composée de vingt hommes, me reçut très-honnêtement. Sur la recommandation de M. le commandant à Ingiga, il se hâta de me faire préparer tout ce dont j'avois besoin, & me donna tous les renseignemens que je désirois.

L'ostrog ou fort d'Yamsk est sur le bord de la rivière du même nom, à dix verstes de son embouchure, où elle forme une baie qui promet d'excellens mouillages; mais plusieurs caps fort avancés & grand nombre d'écueils dont son entrée est

Description de cet ostrog.

1788, Avril. Le 24.

pour ainsi dire hérissée, la rendent d'autant plus dangereuse que la passe est étroite, & oblige les bâtimens à louvoyer pendant long-temps, ou à attendre un vent favorable pour la franchir, car on assure qu'ils naviguent difficilement au plus près du vent. D'après cela, si la place étoit plus considérable & plus fréquentée, il est évident que les naufrages y seroient encore plus communs *(e)*.

On compte à Yamsk vingt-cinq maisons en bois, dont une partie où se trouve l'église *(f)*, est entourée d'une palissade carrée, dans le goût de celle d'Ingiga, mais moins haute & moins épaisse. La

(e) Il y a quelques années qu'un navire venant d'Okotsk y périt désastreusement; toute la cargaison consistant en provisions fut perdue; on ne sauva que très-peu de monde.

(f) Tous les Koriaques fixes qu'on rencontre entre Ingiga & Yamsk, sont baptisés. Il n'y a qu'un pope pour ces deux villes; sa résidence habituelle est à Ingiga, & rarement il fait la visite de son district, qui s'étend jusqu'à l'ostrog de Taousk, lequel dépend de la cure d'Okotsk.

population ſe borne à vingt familles, qui vivent à peu-près comme les Ruſſes.

1788, *Avril.*

Le 24.

Manière dont les habitans font le ſel.

Ils ont une façon de faire du ſel, que je ne connoiſſois pas. Tout le bois que la mer roule & jette parfois ſur le rivage, eſt ramaſſé avec le plus grand ſoin. Dès qu'il eſt ſec on le brûle; on fait enſuite bouillir la cendre, & le ſédiment qu'elle dépoſe eſt un ſel très-blanc.

Habillement des Toungouſes errans.

Deux jours avant mon arrivée à Yamsk, il en étoit parti une troupe de Toungouſes errans. Pour me conſoler de n'avoir pu les voir, on me montra leur habillement de parade, d'homme & de femme. Ils ne portent point de chemiſes, mais une manière de pièce d'eſtomac qui s'attache par derrière & deſcend juſqu'aux genoux en tablier; elle eſt brodée en poils de rennes, & garnie de grains de verre de différentes couleurs; on y ajoute en bas des plaques de fer & de cuivre, & grand nombre de ſonnettes. Deſſous ce tablier, ils ont une culotte ou pantalon de peau, & pour chauſſure de longues bottes de peau

1788, *Avril.* Le 24.

de renne, le poil en dessus, & brodées. Une longue veste leur couvre les épaules; au bout des manches sont adaptés des gants ouverts sous le poignet pour laisser passer la main. Cette veste, étroite de la poitrine & de la taille, se termine presqu'au milieu des cuisses, & est ornée également de broderies & de grains de verre. A la chute des reins pend une queue de deux pieds de long, mais peu volumineuse; elle est de poils de loups marins teints. La coiffure consiste en un petit bonnet rond, dont les joues s'alongent pour couvrir les oreilles. Tout l'habillement est de peau de jeunes rennes, & la bordure de martre zibeline ou de loutre, ou de pelleteries aussi précieuses.

L'habit des femmes est à peu-près le même, seulement il n'a ni queue ni gants, & leur bonnet est à jour sur le sommet de la tête; cette ouverture a environ deux pouces de diamètre, c'est par-là sans doute que passent leurs cheveux.

Tel est le costume de cérémonie de ce peuple.

peuple. Dans l'hiver ils endossent des vêtemens fourrés & plus épais, mais ils ont soin de quitter leurs parures en entrant dans la yourte; la crainte de les gâter leur fait prendre aussitôt leurs plus mauvais habits, & pour les moindres besoins ils se déshabillent entièrement.

1788, *Avril.* Le 24.

Dans cette journée, le soleil commença à se faire sentir & à annoncer l'approche du dégel; en conséquence, je me munis de lames d'os de baleine pour les attacher sous les patins de mes traîneaux en cas de nécessité; & d'après le conseil des gens du pays, fondé sur l'expérience des voyageurs en cette saison, je pris le parti de voyager la nuit, sauf à me reposer le jour pendant que le soleil seroit dans sa force. Je sortis d'Yamsk à onze heures du soir; notre caravane étoit composée de neuf grands traîneaux ou *nartas (g)*.

(g) Les frais de poste se payent ici sur le même pied qu'au Kamtschatka pour les traîneaux ordinaires, bien que les attelages des nartas soient plus nombreux du double. Voyez *I.re partie, pag. 116.*

1788, *Avril.* Le 25. Montagne appelée la Babouſchka.

Au jour naiſſant, nous nous trouvâmes au pied d'une des plus hautes montagnes du pays, à cinquante verſtes d'Yamsk. Les Koriaques lui ont donné le nom de *Babouſchka*, ou la *grand-mère :* ils diſent que ſon ſommet eſt le tombeau d'une vieille ſorcière, auſſi fameuſe que redoutable. Mes guides me ſoutinrent qu'il n'y avoit point dans cette partie du monde de montagne plus élevée; mais leur effroi ſuperſtitieux entroit, je penſe, pour quelque choſe dans leur opinion, car la Villégui eſt, ſelon moi, beaucoup plus eſcarpée, au moins ai-je eu plus de peine à la gravir. Arrivés au haut de la Babouſchka, mes conducteurs armèrent leurs pieds de crampons en forme de petits trépieds, puis ils attachèrent en travers ſous les traîneaux d'aſſez gros bâtons pour les retenir en deſcendant; on n'eut en effet d'autre ſoin à prendre que de les diriger avec l'*oſchtol* ou bâton ferré, & nous parvînmes en bas ſans aucun accident. Les gens du pays regardent pourtant

cette descente comme dangereuse, sans doute lorsque la neige s'amoncelle dans les inégalités qui s'y rencontrent, & qui deviennent alors autant d'écueils invisibles & par conséquent inévitables; aussi ne suis-je point éloigné de croire que fréquemment des voyageurs y périssent. 1788. *Avril.* Le 25.

Selon toute apparence, voilà l'origine des frayeurs qu'inspire cette Babouschka aux Koriaques. Par une suite naturelle de leur préjugé, ils se sentent portés à la reconnoissance, dès qu'ils se voient hors du danger. Ceux de ma suite s'empressèrent de suspendre leur offrande; savoir, des brins de tabac, des morceaux de poisson, de fer, &c. sur la croupe de la montagne, dans l'endroit où ils prétendent que la magicienne repose. D'autres y avoient laissé, avant eux, de vieux crampons de fer, des couteaux, des tronçons d'armes & de flèches. J'y remarquai entre autres un javelot des Tchouktchis garni en ivoire, & je m'avançai pour le prendre, dans l'intention de le conserver:

1788, *Avril.* Le 25.

à mon geste, mes conducteurs jetèrent un cri qui m'arrêta. « Qu'alliez-vous faire, » me dit l'un d'eux? voulez-vous nous » perdre? un tel sacrilége attireroit sur » nous les plus grands malheurs, vous ne » pourriez achever votre voyage. » L'apostrophe m'eût fait éclater de rire au nez du timide prophête, sans le besoin que j'avois de l'assistance de tous ces gens. Pour continuer à la mériter, il falloit respecter leur erreur, & j'eus l'air de la partager; mais à peine eurent-ils tourné le dos, que je m'emparai de cette flèche terrible, comme d'un monument de la sotte crédulité de ces peuples.

Ostrog de Srednoi.

Le premier village que je rencontrai, est Srednoi; sa position a quelque chose de pittoresque, sur le bord de la mer, à l'entrée d'une profonde baie qui se perd dans les terres, en formant le lit d'une petite rivière dont l'eau n'est jamais saumâtre. Les Koriaques qui y demeurent me firent beaucoup d'accueil; je me reposai quelques heures dans une des deux

yourtes qui, avec plusieurs magasins, font les seules habitations de cet ostrog. Ces yourtes sont construites comme celles des Koriaques sédentaires; la seule différence, c'est qu'elles ne sont point souterraines, & qu'on y entre par une porte au niveau du sol. La moule se plaît sur ces côtes, & les habitans en font leur nourriture première.

1788, *Avril.* Le 25.

Je repris ma route le soir avec d'autres chiens; je fis environ huit verstes sur la rivière Srednoi. En plusieurs endroits la glace se cassa sous nos traîneaux; la hardiesse & l'habileté de mes guides nous tirèrent de ce mauvais pas; forcés de mettre pied à terre pour dégager la voiture, ils ont la précaution d'ajuster leurs raquettes à leurs pieds, afin de présenter plus de surface à la glace. Mais ce qui nous contraria bien davantage en voyageant sur cette rivière, ce fut le verglas; nos chiens ne pouvoient se soutenir, à chaque moment ils tomboient les uns sur les autres.

1788, *Avril.* Le 26. Oſtrog de Siglann.

Avant midi nous atteignîmes l'oſtrog de Siglann, ſur la rivière du même nom. C'eſt le dernier du pays des Koriaques, ni plus étendu, ni plus peuplé que le précédent, il en eſt éloigné de ſoixante-dix-ſept verſtes : on y voit une yourte bâtie à la manière des Yakoutes, mais j'en remets la deſcription à mon arrivée chez eux. Je reſtai à Siglann le temps de faire arranger les patins de nos traîneaux, c'eſt-à-dire, d'y attacher les lames d'os de baleine que la fonte des neiges commençoit à rendre néceſſaires, & j'en partis le ſoir à cinq heures.

D'abord je traverſai une baie, à laquelle ce village donne ſon nom; elle me parut vaſte & aſſez bien fermée, excepté dans la partie du ſud & ſud-oueſt : la côte en eſt preſque par-tout très-élevée, & ſa profondeur eſt telle, que je mis huit heures à gagner le cap de l'oueſt. Plus loin, je trouvai un enfoncement non moins conſidérable, appelé la *baie d'Ola.* Malgré la vîteſſe de notre marche, il nous

fallut dix heures pour la paſſer dans ſa plus grande largeur.

1788, *Avril.*

Le 27. Ola, oſtrog Toungouſe.

Le lendemain vers les trois heures après-midi, je m'arrêtai à Ola, oſtrog Toungouſe, à cent quatorze verſtes de Siglann. Il eſt placé ſur une grève à l'embouchure de la rivière Ola, qui s'élargiſſant en cet endroit, préſente un petit havre au fond duquel les Toungouſes ſe retirent pendant le temps des frimats. Ils en étoient ſortis depuis peu de jours, pour ſe répandre dans les dix yourtes qui compoſent le village d'Ola, & qu'ils occupent toute la belle ſaiſon.

Yourtes Toungouſes.

Elles ne s'enfoncent point ſous terre comme celles des Kamtſchadales & de la plupart des Koriaques fixes; la forme en eſt auſſi plus longue & la conſtruction plus ſoignée. Des poutres épaiſſes en ſoutiennent les murs, & il règne une étroite ouverture au ſommet du toit, d'un bout à l'autre; le foyer s'étend de même dans toute la longueur de la maiſon. A huit pieds au-deſſus du feu qui ne s'éteint

1788, *Mars.* Le 27.

pas de l'été, on suspend à des traverses les provisions de poisson & les loups marins pour les sécher & les fumer, car voilà la principale utilité de ces demeures. Deux portes pratiquées en face l'une de l'autre, aux deux extrémités, donnent la possibilité d'introduire les arbres & les morceaux de bois énormes avec lesquels on entretient le feu. Chaque famille a son lit dans des cases séparées sur les côtés de la yourte. Celle où j'entrai étoit partagée en cloisons, dont les murs n'étoient que de peaux de poisson préparées, cousues ensemble & teintes de différentes couleurs; cette tapisserie bigarrée n'est point désagréable.

Les yourtes d'hiver *(h)* sont rondes, & assises sur le sol comme celles d'été; de grosses pièces de bois qui s'élevènt perpendiculairement en forment les murailles; la couverture a l'inclinaison de

(h) Dans le nombre de ces habitations, on distingue un isba.

nos toits, & ſa ſommité eſt percée pour l'évaporation de la fumée. Ces maiſons ont une porte au niveau de leur baſe; l'intérieur de certaines eſt coupé par une eſpèce de corridor qui rompt la colonne d'air, de ſorte que la fumée en ſort plus librement.

1788, Avril. Le 27.

Coquetterie des femmes Toungouſes.

Un inſtant après mon arrivée à Ola, je reçus la viſite de pluſieurs femmes, les unes habillées à la Ruſſe, les autres à la Toungouſe. Ayant eu l'air ſurpris de les voir toutes parées, on me dit que c'étoit la fête du village, & que d'ailleurs il entroit dans leur coquetterie de ſe montrer aux yeux d'un étranger dans leurs atours. Parmi les ornemens qu'elles eſtiment le plus, il paroît qu'elles donnent la préférence aux broderies de grains de verre : il en eſt d'un très-bon goût; j'en obſervai une entr'autres ſur la botte d'une jeune fille, le deſſin en étoit d'une légéreté admirable; il ne maſquoit rien de la beauté de la jambe, couverte d'un pantalon de peau parfaitement ajuſté, ſur

1788, *Avril.* Le 27.

lequel retomboit une eſpèce de petit jupon.

Phyſionomies & caractère des Toungouſes.

La reſſemblance entre les Toungouſes & les Ruſſes eſt frappante, ce ſont les mêmes traits & la même langue ; les hommes ſont forts & bien faits : chez les femmes, on rencontre quelques figures Aſiatiques, mais elles n'ont point le nez écraſé & la face large des Kamtſchadales & de la plupart des Koriaques. La douceur & l'hoſpitalité ſemblent être les qualités caractériſtiques du peuple Toungouſe. Il n'a pas dépendu de leur zèle à me ſervir, que je n'aye trouvé chez eux tous les ſecours dont j'avois beſoin ; mais leurs moyens ſont ſi bornés, qu'ils ne pûrent me changer qu'une partie de mes chiens.

En ſortant de ce village, nous fîmes route ſur la mer. La glace nous inquiéta fort cette nuit-là ; des craquemens continuels que nous entendîmes ſous nos pas, n'étoient pas faits pour nous tranquilliſer.

Au point du jour, nous gagnâmes la terre ferme pour franchir un promontoire escarpé. Notre marche étoit tellement combinée, que nous comptions, avant sept heures, reprendre la mer, mais la descente fut plus pénible qu'on ne me l'avoit annoncé; il fallut nous frayer un passage à travers un bois de bouleaux. Un de mes conducteurs, en se laissant aller, comme les autres, du haut en bas de la montagne, fut renversé par un traîneau qui le heurta au moment où il tournoit. Il voulut se retenir à un tronc d'arbre, & tomba malheureusement sur le bout de son bâton ferré; il eut le côté percé & reçut une forte contusion à la tête : nous fûmes obligés de le coucher sur un traîneau de bagage.

1788
Avril.
Le 28.

Un autre contre-temps m'attendoit au pied de cette montagne; la mer venoit de débâcler. Quel risque j'avois couru! j'avois voyagé dessus toute la nuit. Mes guides, à cette vue, ne furent pas moins effrayés que moi : « Qu'allons-nous devenir, s'écriè-

Contre-temps funeste.

1788, *Avril.* Le 28.

» rent-ils? c'est à présent qu'il nous faudra » surmonter de bien plus grands dangers.» Dissimulant mon inquiétude, je tâchai de les encourager; nous suivîmes quelques temps le bord de la mer: un morne silence régnoit parmi tous mes gens, la consternation étoit peinte sur leurs visages.

Au bout d'une demi-heure, celui qui étoit à la tête de la file, s'arrêta tout-à-coup, en criant qu'il ne voyoit plus de passage. Je crus d'abord que la peur grossissoit les obstacles à ses yeux, & j'envoyai mon soldat Golikoff avec le plus expert de mes conducteurs pour les reconnoître. A leur retour, l'un & l'autre m'assurèrent qu'il n'y avoit pas moyen d'avancer. Golikoff étoit d'avis de retourner sur nos pas, & de chercher un chemin dans les terres; mes guides rejetèrent ce conseil, soutenant qu'il étoit presque impossible de gravir de ce côté la montagne que nous venions de descendre, mais qu'en supposant que nous en vinssions à bout, le détour seroit beaucoup trop considérable

1788, *Avril.* Le 28.

& tout auſſi dangereux, attendu l'activité du dégel & le défaut de connoiſſance de la route qu'il faudroit tenir. Ils finirent par me propoſer d'abandonner nos traîneaux, de prendre ce que j'y avois de plus précieux & de me réſoudre à traverſer la baie en ſautant d'un glaçon ſur un autre. Or, le courant commençoit à les emporter, & la mer en étoit couverte; il eſt aiſé de juger que je n'eus pas envie d'adopter cette façon de voyager, à laquelle parfois ces peuples ſont réduits: je ne ſavois quel parti prendre; à la fin je me déterminai à aller voir moi-même ſi le long du rivage je ne trouverois pas quelque ſentier praticable.

Paſſage ſur une corniche de glace.

Une chaîne de rochers qui, dans preſque toute ſa longueur, préſente à la mer une ſurface plate, par conſéquent pas l'apparence de grève, tel étoit ce rivage que je viſitai. La mer, en ſoulevant ſes glaces, en avoit laiſſé une bordure ſuſpendue au flanc de cette énorme muraille, mais cette manière de corniche n'avoit

1788, *Avril.* Le 28.

pas plus de deux pieds de large, ſouvent moitié moins, & ſon épaiſſeur n'étoit guère que d'un pied. On voyoit à huit pieds plus bas les vagues ſe briſer contre le roc, & des écueils ſans nombre s'élever du fond de la mer jusqu'à dix pieds au-deſſous de ſon niveau.

Loin d'être découragé par ces obſervations, je m'élançai ſur la périlleuſe corniche. Enhardi par la ſolidité, j'avançai doucement en me coulant de côté, le ventre collé contre le rocher; il ne m'offroit aucune priſe, ſeulement quelques angles rentrans où je me jetois pour reprendre haleine, lorſque j'avois franchi les vides qui ſe rencontroient de temps en temps ſous mes pas, car en certains endroits la glace s'étoit entièrement détachée, & pluſieurs de ces lacunes avoient deux ou trois pieds de large. J'avoue qu'aux premières je me ſentis intimidé, je ne les ſautai qu'en tremblant; un faux mouvement, la moindre diſtraction, & j'étois perdu; jamais mes compagnons

n'auroient pu ni me voir ni me secourir. Après trois quarts-d'heure d'une marche aussi pénible, j'atteignis l'autre extrémité du rocher; je n'y fus pas plutôt que j'oubliai la difficulté du passage pour ne songer qu'à mes dépêches. Je les avois laissées à la garde de mes soldats, mais moi seul pouvois entreprendre de les sauver. L'expérience que je venois de faire m'en donnoit l'espoir, & sans hésiter je revins sur mes pas fier de ma découverte. 1788. *Avril.* Le 28.

Mes gens condamnoient déjà ma hardiesse qu'ils traitoient de témérité; ils parurent même étonnés de me revoir. Je ne leur cachai pas que le chemin étoit dangereux; « mais puisqu'il ne m'est arrivé aucun accident, leur ajoutai-je, » pourquoi ne risqueriez-vous pas de me » suivre? Au surplus, je vais faire le trajet » encore une fois, j'espère à mon retour » vous trouver pleinement rassurés & » prêts à m'imiter. »

En même temps je pris mon portefeuille & la caisse qui contenoit mes

1788, Avril. Le 28.

paquets. Mes deux soldats Golikoff & Nédarézoff, dont j'avois reconnu l'adresse, consentirent à m'accompagner. Sans leurs secours, je crois qu'il m'eût été impossible de sauver ce précieux dépôt; nous le portions tour à tour, nous le remettant de l'un à l'autre; le dernier qui le recevoit, c'est-à-dire, celui qui marchoit devant sur cet étroit parapet, le jetoit bien vîte dans un creux du rocher, avançoit quelques pas, & les autres venant après lui, l'y reprenoient & recommençoient la même manœuvre. Je ne puis rendre ce que je souffris dans ce transport; à chaque enjambée par-dessus les lacunes, il me sembloit que ma caisse alloit tomber dans la mer; dix fois elle pensa nous échapper des mains, & je sentis tout mon sang se glacer, comme si j'eusse vu la mort sous mes pas. En effet, je ne sais à quoi m'eût poussé le désespoir si j'eusse eu le malheur de la perdre; je ne respirai que lorsque j'eus déposé en lieu sûr ce terrible

fardeau,

fardeau; ma joie ſut auſſi vive que l'avoit été ma peine.

1788, *Avril.* Le 28.

Cette ſeconde réuſſite m'inſpira tant de confiance, que je ne doutai plus de la poſſibilité de faire paſſer nos traîneaux par la même voie. Je communiquai mes idées à mes ſoldats : animés par mon exemple & par l'heureuſe épreuve qu'ils avoient faite, ils retournèrent gaiement avec moi chercher nos équipages. Par mon ordre, on avoit dételé une partie des chiens; on attacha aux quatre angles des traîneaux de longues courroies que je fis tenir à des gens devant & derrière. Nous ne tardâmes pas à en reconnoître l'utilité; tantôt nos voitures ſe trouvant plus larges que la corniche, ne poſoient que ſur un patin, & la charge les eût entraînées de l'autre côté ſi elles n'avoient été fortement ſoutenues; tantôt dans les endroits où la glace ſe ſéparoit, il falloit les enlever rapidement pour les maintenir en équilibre. Les bras nerveux de mes conducteurs fléchiſſoient ſous le poids, & nos

1788, Avril. Le 28.

forces réunies suffisoient à peine pour les retenir eux-mêmes : on avoit beau se cramponner, il étoit à craindre d'être emportés les uns par les autres, ou que la glace ne se rompît tout à coup sous nos pieds; mais nous en fûmes quittes pour la peur.

Nous revînmes encore querir le reste de nos chiens; on eût dit que ces pauvres animaux jugeoient mieux que nous du péril, ils aboyoient & reculoient, surtout aux passages difficiles. Inutilement on les animoit de la voix, il falloit les frapper & les tirer brusquement à nous. Il y en eut quatre qui, par résistance ou par mal-adresse, ne surent pas s'élancer comme les autres; le premier périt sous nos yeux sans qu'il fût possible de lui porter secours *(i)*; le second resta suspendu sur ses pattes de devant; un de mes

(i) Ce fut réellement une perte pour mes conducteurs. Il y a tel chien qui vaut cinquante roubles, aucun ne se paye moins de cinq.

guides, tenu par ſon camarade, vint à bout, en ſe baiſſant, de reprendre cette malheureuſe bête ; quant aux deux autres, leur longe les ſoutint, & il fut aiſé de les ſauver.

1788, *Avril.* Le 28.

Ces divers trajets nous coûtèrent ſept heures de travail & d'appréhenſion continuelle. Dès que nous nous vîmes hors de danger, nous rendîmes grâces au ciel comme des gens échappés à la mort ; nous nous embraſſions tous avec tranſport, comme ſi chacun eût cru devoir la vie à ſon compagnon : en un mot, notre bonheur fut beaucoup mieux ſenti que je ne ſaurois l'exprimer.

On ſe hâta de remédier au déſordre de nos équipages, puis nous nous remîmes en marche ſur une grève de cailloux, dont la largeur & la ſolidité ne nous laiſſoient aucune inquiétude. Au bout de deux heures, étant peu éloignés de l'oſtrog d'Armani, nous rencontrâmes pluſieurs traîneaux qui s'en retournoient à vide à Ola, & qui par conſéquent alloient être

1788. Avril. Le 28.

forcés de prendre notre même chemin. Nous en prévînmes les conducteurs, en leur souhaitant un égal succès.

Deux yourtes, l'une d'été & l'autre d'hiver, font ce qu'on appelle le village d'Armani, au pied duquel coule la rivière de ce nom, à quatre-vingt-une verstes d'Ola. Je passai outre, & m'arrêtai à environ trois cents pas plus loin chez un Yakoute qui demeure depuis trente ans dans une yourte, au milieu d'un grand bois de sapins, & chez qui l'on m'avoit assuré que je trouverois un meilleur gîte.

Halte chez un Yakoute.

En son absence, sa femme me reçut à ravir; elle nous offrit du lait & une boisson aigrelette de lait de jument battu, appelée *koumouiss*: ce breuvage ne me parut nullement désagréable, & mes Russes, malgré leur répugnance superstitieuse pour tout ce qui provient du cheval, en goûtèrent avec grand plaisir. Le mari arriva sur ces entrefaites; c'étoit un bon vieillard encore plein de vigueur & de santé. Instruit

de l'objet de mon voyage par sa femme & par mon soldat Golikoff qui, né à Yakoutsk, me servoit d'interprète, mon hôte s'empressa de faire nettoyer l'endroit le plus apparent de sa maison pour que je puisse m'y reposer. Je fus réveillé par les mugissemens du troupeau qui rentroit dans la yourte; huit vaches, un taureau & plusieurs veaux, vinrent partager avec nous l'intérieur de l'habitation. Malgré ce voisinage, il y règne une sorte de propreté, & l'air qu'on y respire est aussi doux que salubre. Ce Yakoute ne passe point sa vie comme les Koriaques & les Kamtschadales à pêcher & à faire sécher du poisson, nourriture dont il fait peu de cas. L'entretien de ses bestiaux & la chasse, ses uniques occupations, fournissent à tous ses besoins. Il a de plus dix chevaux qui lui appartiennent en propre, & qui servent aux divers travaux; ils sont parqués à peu de distance de la yourte, où tout annonce l'aisance & inspire la paix & la gaieté. Je ne sais si la

1788, *Avril.* Le 28.

présence du troupeau, la vue & le bon goût du laitage prêtèrent quelque charme à notre repas, mais il me sembla que depuis long-temps je n'avois pas fait si bonne chère. Le maître du logis eut l'attention, avant mon départ, de faire mettre quelques pièces de gibier sur mon traîneau de provisions.

Le 29. Fort de Taousk.

Nous nous séparâmes le même soir très-contens l'un de l'autre; je marchai toute la nuit, & le matin j'étois au fort de Taousk, ayant fait mes quarante-deux verstes. Cet ostrog, où, suivant notre règle, nous passâmes la journée, est sur la rivière Taou; il contient une vingtaine d'isbas, une petite église desservie par le curé d'Okotsk, & un bâtiment où l'on dépose les tributs: ce magasin est entouré de palissades en forme de bastions. Vingt Yakoutes, deux de leurs princes & quelques Koriaques, que l'attrait du site y a fixés, voilà tous les habitans de Taousk. Quant à la garnison, elle est de quinze soldats, sous les ordres

d'un ſergent nommé *Okhotin :* je me reposai chez lui juſqu'au ſoir. 1788. Avril.

Je traverſai dans la nuit le village de Gorbé, peuplé de Yakoutes & d'un très-petit nombre de Koriaques. Au point du jour, nous ne revîmes plus la mer; nous avions d'abord côtoyé la Taou, n'oſant pas nous riſquer ſur ſes glaces, puis nous nous étions inſenſiblement avancés dans l'intérieur des terres. Nous voyageâmes le reſte du temps à travers champs & ſur la rivière Kava, ſans apercevoir une ſeule habitation. Le 29. Village de Gorbé. Le 30. Le 1.er & le 2 Mai.

A l'inſtant où nous nous diſpoſions à faire halte au milieu d'un bois de ſapin, il s'éleva un coup de vent qui nous donna de la neige en quantité. Ma tente ſuſpendue ſur les traîneaux de bagage, nous ſervit d'abri. Mais il falloit établir la chaudière; mes conducteurs s'étant mis en devoir de chercher du bois, eurent de la neige par-deſſus la ceinture, & même avec leurs raquettes ils enfoncèrent juſqu'aux genoux. Dans l'après-midi, Le 3.

1788, *Mai.* Le 3. le vent changea & le ciel s'éclaircit; aussitôt nous remontâmes sur nos traîneaux, mais l'épaisseur de la neige nous contraignit d'en descendre tour à tour pour frayer un passage à nos chiens.

Le 4. Nous franchîmes le matin la montagne d'Iné, à deux cents soixante-dix verstes de Taousk; sa hauteur est comparable à celle de la Babouschka: arrivés au sommet, le froid nous saisit à tel point, que nous nous y arrêtâmes pour faire du feu. Après cinq heures de marche, nous retrouvâmes le bord de la mer, que nous quittâmes à quelque distance d'Iné, où nous parvînmes à la nuit tombante.

Village d'Iné. Ce village est à trente verstes de la montagne à laquelle il donne son nom. Il est peuplé de Russes & de Yakoutes, retirés dans des isbas & des yourtes yakoutes. Ils ont soin d'un haras de plus de deux cents chevaux que nous avions aperçus à dix verstes du village; je comptois y relayer & repartir sur le champ, mais je fus retenu malgré moi, par la

difficulté de me procurer des chiens. Le chef du lieu étoit ivre mort; ce ne fut qu'au bout d'une heure d'inſtances & de recherches, que nous pûmes en raſſembler le nombre qui nous étoit néceſſaire. 1788, Mai. Le 4.

A vingt-cinq verſtes d'Iné, où, pour faire plus de diligence, j'avois laiſſé mes équipages à la garde de mon fidèle Golikoff, avec ordre de me ſuivre auſſi vîte qu'il pourroit, je paſſai devant deux yourtes habitées par des Yakoutes & des Toungouſſes; ce hameau ſe nomme *Oulbé*: plus loin, je rencontrai pluſieurs convois de farine qu'on diſtribuoit dans les villages voiſins pour en faire du biſcuit deſtiné à l'approviſionnement des vaiſſeaux de M. Billings, dont j'aurai dans peu l'occaſion de parler.

La mer reparut à nos yeux; je fis quarante-ſept verſtes ſans quitter le rivage, où je vis une baleine échouée & pluſieurs loups marins. Au haut de la montagne de Marikann, c'eſt-à-dire, à Le 5.

1788, Mai. Le 5.

la diſtance de vingt-cinq verſtes, j'eus le plaiſir de découvrir la ville d'Okotsk, mais j'eſſuyai là un coup de vent qui me fit craindre un nouveau rètard. N'écoutant que mon impatience, je continuai ma route, décidé à braver tous les accidens : mon courage ne fut pourtant pas mis à l'épreuve ; revenu au bord de la mer, l'air étoit déjà calme, & je pus ſatisfaire ma curioſité en allant reconnoître un bâtiment naufragé & jeté ſur la côte. Enfin, après avoir traverſé en tremblant la rivière Okhota *(k)*, j'entrai dans Okotsk à quatre heures après-midi, accompagné du ſeul Nédarézoff.

Arrivée à Okotsk.

Je deſcendis chez M. le major Kokh, chargé du commandement en l'abſence de M. Kaſloff qu'il attendoit avec moi depuis long-temps. La lettre de ce commandant l'inſtruiſit de la cauſe de notre ſéparation, & je lui en contai ſommairement les triſtes circonſtances. J'avois hâte

(k) A chaque pas la glace fléchiſſoit ſous mon traîneau.

de me préſenter à madame Kaſloff, pour lui remetre les paquets que ſon mari m'avoit confiés, mais elle étoit à ſa campagne à quatre verſtes d'Okotsk; j'étois ſi fatigué, que M. Kokh ne voulut jamais me permettre d'y aller ce jour-là. Un exprès porta & les lettres & mes excuſes, & m'annonça à cette dame pour le lendemain. Préſumant que j'avois principalement beſoin de repos, l'obligeant major me conduiſit ſur le champ à l'appartement qui m'étoit deſtiné dans la maiſon de M. Kaſloff. J'y trouvai toutes les commodités dont j'avois preſque perdu l'uſage depuis Ingiga : dans l'eſpace de trois cent cinquante lieues, je ne m'étois couché qu'une fois dans un lit à Yamsk.

1788, *Mai.* Le 5. A Okotsk.

A mon réveil, je reçus la viſite de M. Kokh & des principaux officiers & négocians de la ville. Parmi eux étoit M. Allegretti, chirurgien de l'expédition de M. Billings. Sa facilité à parler le françois me l'eût fait prendre pour un compatriote, ſi, en m'abordant, il ne m'eût prévenu

Le 6.

1788, Mai. Le 6. A Okotsk.

lui-même qu'il étoit Italien. Cette rencontre m'étoit d'autant plus précieuse, que mes douleurs de poitrine avoient recommencé. Je ne balançai pas à le consulter, & ma reconnoissance se plaît à publier que c'est à ses lumières, aux soins qu'il m'a prodigués pendant mon séjour, que je dois ma parfaite guérison.

M. Kokh m'emmena ensuite dîner chez lui, où nous fîmes plus ample connoissance *(i)*; ses attentions pour moi allèrent jusqu'à former mille projets d'amusemens qu'il s'empressa de me communiquer, dans l'espérance de me retenir quelque temps auprès de lui.

Si mon devoir ne m'eût pas interdit tout retard volontaire, je crois qu'il m'eût été difficile de résister à ses invitations

(i) Né en Allemagne, il parle le russe comme sa langue naturelle; il ne lui manque même que de la hardiesse pour s'énoncer également bien en françois. Retiré depuis long-temps dans cette place avec sa femme & trois enfans, il y vit en paix au milieu de sa petite famille, riche de l'estime publique, & heureux du bien qu'il peut faire.

1788. *Mai.* Le 6. A Okotsk.

preſſantes & au charme de ſa ſociété; mais fidèle à mes inſtructions, il falloit ſacrifier mon goût & mon repos à la célérité de ma marche. J'en fis juge mon hôte, qui cédant à mes raiſons, finit par me pardonner mon empreſſement à le quitter; il s'occupa même auſſitôt des moyens de ſeconder mon zèle.

Meſures priſes pour me procurer des rennes.

Depuis mon arrivée, la pluie n'avoit pas diſcontinué; des gens envoyés pour examiner les chemins, les jugeoient impraticables, ſur-tout avec des chiens. Suivant leur rapport, les progrès journaliers du dégel ne me laiſſoient d'eſpoir d'avancer qu'en me ſervant de rennes; pour m'en procurer, M. Kokh dépêcha un courrier à des Toungouſſes errans, partis d'Okotsk depuis peu de jours.

Viſite à madame Kaſloff à Boulguin.

Ces meſures priſes, nous allâmes M. le major & moi à Boulguin, maiſon de plaiſance de madame Kaſloff, qui me reçut comme l'ami & le compagnon des périls de ſon mari. Toute notre converſation roula ſur cet objet de ſa tendreſſe; d'abord

1788, *Mai.* Le 6. A Okotsk. elle exigea le récit de nos peines à l'instant de notre séparation. En vain m'appliquai-je à lui adoucir ce que cette description avoit de trop affligeant pour elle, sa sensibilité devina que je voulois l'épargner, & n'en fut que plus alarmée. J'étois peu propre à la tranquilliser, car je n'étois pas moi-même exempt d'inquiétude sur cet estimable commandant; mais aidé de M. Kokh, je soutins assez bien l'air de sécurité; j'eus recours aux conjectures, il rassembla de son côté les probabilités les plus consolantes, & nous parvîmmes à rendre le calme à cette tendre épouse en la flattant du prochain retour de M. Kasloff. Née à Okotsk, cette dame paroît avoir eu la meilleure éducation; elle parle le françois avec beaucoup de grâce. Dans le silence de sa retraite, elle mettoit son bonheur à élever sa fille âgée d'environ trois ans, & le vivant portrait de son père.

Le 7. Après avoir rendu toutes mes visites aux officiers de la garnison, je retournai, suivant ma promesse, dîner à Boulguin

où madame Kasloff me remit ses lettres pour ses parens à Moscou.

1788, *Mai.* Le 8. A Okotsk. Impossibilité d'avoir des rennes, & dispositions pour mon départ.

Le lendemain, notre exprès arriva, mais il n'avoit pu joindre les Toungousses qui s'étoient dispersés dans les terres; plus d'espérance par conséquent d'avoir des rennes: cependant il me sembloit essentiel de ne pas différer mon départ, les chemins devenant plus mauvais chaque jour; plus j'attendrai, me disois-je, moins je pourrai atteindre la croix de Yudoma avant la débâcle totale des rivières, & plus je risquerai d'être arrêté par les débordemens. Plein de ces réflexions, je revins à la charge auprès de M. le major; il eut beau m'exposer tous les désagrémens que j'aurois à essuyer, les obstacles que j'aurois à combattre, les dangers même dont je serois menacé, la saison étant trop avancée pour le traînage; je crus devoir persister dans ma demande. Vaincu par mes instances, il me promit enfin de donner les ordres nécessaires pour que rien ne m'empêchât de partir le surlendemain;

1788. *Mai.* Le 8. A Okotsk.

ſeulement il mit pour condition à ſa complaiſance, que je reviendrois ſur mes pas dès que je me verrois dans un péril imminent : j'étois ſi content d'avoir obtenu ma liberté, que je m'engageai à ce qu'il voulut. Le reſte du jour fut employé à me promener dans la ville, afin d'en prendre une idée ; pluſieurs perſonnes de notre ſociété m'accompagnèrent pour me guider dans mes remarques.

Le 9. Deſcription de la ville d'Okotsk.

Plus longue que large, la ville d'Okotsk s'étend de l'eſt à l'oueſt preſque ſur une même ligne ; du côté du ſud, elle voit la mer à cent pas de ſes habitations, une grève de cailloux remplit cet intervalle : du côté du nord, la rivière d'Okhota baigne ſes murs ; celle-ci prend ſon embouchure à l'eſt, c'eſt-à-dire, à la pointe de la langue de terre, ſur laquelle eſt bâtie la ville, & qui s'élargit enſuite dans la partie de l'oueſt. L'intérieur de cette capitale n'offre rien d'admirable ; la conſtruction de ſes maiſons eſt peu variée, ce ne ſont que des iſbas, dont quelques-uns

ſitués

1788, *Mai.* Le 9. A Okotsk.

ſitués à l'eſt, plus vaſtes & mieux diſtribués que les autres, ſont occupés par les officiers. M. Kokh demeure dans le quartier opposé; la porte de ſa cour ouvre ſur la grande rue, laquelle eſt partagée par une place carrée, où ſe trouve la maiſon du commandant & la chancellerie qui ne ſont qu'un ſeul & même bâtiment; vis-à-vis eſt le corps-de-garde, & à gauche l'égliſe paroiſſiale. Ces divers édifices n'ont pas grande apparence; ils étoient autrefois renfermés dans une enceinte paliſſadée, dont il reſte à peine quelques veſtiges. Une porte conſervée à l'oueſt du gouvernement, indique encore que c'étoit-là ce qu'on appeloit la fortereſſe; derrière, eſt une rue très-voiſine de la rivière, & peuplée de marchands, dont les boutiques ſymétriquement diſpoſées bordent chaque côté de la rue.

Le 10.

Le port n'eſt rien moins que ſpacieux; je n'oſerois même lui en donner le nom, ſi je n'y euſſe compté ſept à huit petits bâtimens ou galiotes, appartenant les uns

1788, *Mai.* Le 10. A Okotsk,

à la couronne, les autres à des négocians faiſant le commerce de fourrures d'Amérique. Ce port eſt à l'eſt, preſqu'à l'extrémité de la ville & à peu de diſtance de la rivière qui le forme dans ſes ſinuoſités. Sur l'invitation de M. Hall, lieutenant de vaiſſeau, j'allai voir dans le chantier deux petits navires qu'on étoit en train de conſtruire pour l'expédition de découvertes confiée à M. Billings. L'équipage, les ſoldats & les conſtructeurs avoient été envoyés ici à grands frais; tous travailloient avec la plus grande ardeur à cet armement *(k)* que je préſume devoir être très-coûteux à l'Impératrice.

Départ.

Fidèle à ſa parole, M. Kokh avoit pourvu à tous les apprêts de mon départ; le 10 au ſoir, mes ſix traîneaux étoient chargés & attelés; à l'inſtant je pris congé de ce brave major & des officiers, qui me renouvelèrent dans leurs adieux le déſir de me revoir.

(k) Je ne tarderai pas à revenir ſur cet objet.

Ma ſuite étoit augmentée de deux hommes qui devoient me ſervir de pilotes ſur la rivière Yudoma. Je marchai toute la nuit malgré le mauvais état des chemins, car bientôt je reconnus l'exactitude du rapport qui m'avoit été fait; je les trouvai remplis d'eau, & en quelques endroits, dans les bois principalement, nos chiens en avoient juſqu'au ventre. Le vent nous venoit toujours du ſud & le ciel étoit des plus chargés; tout annonçoit que le dégel n'étoit pas prêt à s'arrêter.

1788, *Mai.* Le 10. A Okotsk.

Cependant, après avoir traverſé la rivière Okhota, je gagnai ſans accident le village de Medvejé-golova, ou de *la tête d'ours*, à quarante-cinq verſtes d'Okotsk, & habité par des Ruſſes & des Yakoutes. J'y arrivai au point du jour, mais nos chiens étoient ſi las, que je me décidai à y paſſer la journée & même la nuit, ne pouvant eſpérer des relais en ce lieu.

Le 11.

Je comptois le lendemain me rendre à Moundoukan, à vingt verſtes du dernier

Le 12. Paſſage dangereux.

1788, Mai. Le 12.

village. A moitié chemin une partie de nos attelages refuſa ſervice; malgré notre répugnance, nous deſcendîmes une rivière qui ſembloit nous offrir une voie plus commode. A peine eûmes-nous fait quelques pas, qu'un craquement ſubit ſe fit entendre ſous nos traîneaux; une minute après je me ſentis enfoncer doucement, un glaçon me ſoutenoit; il briſa de nouveau, & les patins de mon traîneau furent dans le moment aux trois quarts ſubmergés. Vainement euſſé-je tenté d'en ſortir, le moindre ébranlement me plongeoit plus avant dans l'eau. Heureuſement ſa profondeur n'étoit que de quatre pieds; à force de travail mes gens parvinrent à m'en retirer, mais ceux qui me portèrent ſecours en eurent preſqu'auſſitôt beſoin eux-mêmes: il fallut nous prêter la main les uns aux autres pour regagner la terre; car ſourd aux repréſentations de mes conducteurs, je voulus pourſuivre ma route. Cependant la neige fondoit ſi rapidement, que nos chiens pataugeoient dans l'eau

sans avancer; ils tomboient les uns sur les autres excédés de fatigue.

1788, *Mai.* Le 12. Remontrances d'un de mes guides.

Dans le nombre de mes guides étoit un sergent que m'avoit donné M. Kokh pour ma plus grande sûreté; sa réputation d'intrépidité & d'expérience me le faisoit regarder comme ma boussole & ma sauvegarde. L'œil incessamment fixé sur lui, j'observois ses mouvemens, sa contenance, & jusque-là il m'avoit paru d'un calme inaltérable. Au milieu des murmures de mes autres compagnons, il n'étoit point sorti de sa bouche un seul mot, il n'avoit fait aucun geste qui marquât de l'émotion. Je devois naturellement prendre ce silence pour un désaveu des craintes qu'on tâchoit de m'inspirer, & sa tranquillité pour un encouragement à continuer ma marche. Jamais je ne fus si étonné que de voir mon homme s'arrêter tout à coup, protestant qu'il n'iroit pas plus loin. Je l'interroge, je le presse de s'expliquer : « C'est trop long-temps me taire, » répond-il; retenu par un sentiment

1788, *Mai.* Le 13.

» d'amour-propre, de rivalité de courage, » j'ai toujours différé de vous faire con- » noître mon opinion ſur le parti haſar- » deux que vous voulez ſuivre; mais plus » j'admire votre hardieſſe, plus il eſt de » mon devoir d'empêcher qu'elle ne vous » ſoit funeſte, & de vous éclairer ſur les » périls, ſur les contrariétés de tout genre » qui vont naître à chaque pas devant » vous. Déjà la plupart des rivières ſe » dégagent de leurs glaces; quand bien » même, ce dont je doute, vous vien- » driez à bout de les franchir, penſez- » vous qu'avant peu vous ne vous trou- » verez pas ſurpris & enfermé par les » débordemens? quelle ſera votre reſ- » ſource alors? de chercher un aſyle ſur » une montagne ou dans une forêt; ſe- » rez-vous encore aſſez heureux pour en » rencontrer. Ainſi que les habitans de » ces cantons *(l)*, en pareille circonſtance,

(l) Accoutumés à ces retards lorſqu'ils voyagent dans cette ſaiſon, ils courent ſe réfugier ſur les arbres les plus élevés, & s'y fabriquent en branchages

1788, *Mai.* Le 12.

» vous conſtruirez-vous une cabane ſur » la cîme des arbres pour y attendre pendant des quinze & vingt jours que les » eaux ſe ſoient écoulées? qui vous répondra qu'elles ne *s'élèveront* pas auparavant à la hauteur même de votre » retraite, qu'elles ne vous entraîneront » pas avec l'arbre qui vous portera? êtes-vous sûr enfin que l'abondance de vos » proviſions pourra vous préſerver durant » cet intervalle des inquiétudes de la diſette? Si ce rapide expoſé des malheurs » qui vous attendent, ne ſuffit point pour » vous intimider, ſi vous héſitez à me » croire, partez, vous êtes le maître, j'ai » rempli mon devoir envers vous, permettez que je vous quitte. »

Je reviens ſur mes pas.

Cette bruſque remontrance, la prédiction terrible qu'elle contenoit, ne laiſsèrent pas de faire impreſſion ſur mon eſprit. En y réfléchiſſant, je ſentis que je

des eſpèces de huttes qu'ils nomment *labazis;* mais ſouvent il arrive que ſi les torrens manquent de les atteindre, ils n'en périſſent pas moins faute de vivres.

1788. Mai. Le 12. n'avois rien à faire de mieux que de retourner ſur l'heure à Okotsk, d'où je n'étois éloigné que de cinquante-cinq verſtes.

Le 13. Revenu le même ſoir à Medvéjé-golova, j'y reſtai juſqu'au lendemain quatre heures après-midi; de-là, juſqu'à la rivière Okhota, je n'eſſuyai d'autre déſagrément que celui d'aller fort lentement; mais en revanche lorſqu'il fallut la traverſer, nouveaux riſques & nouvelles tranſes. J'avoue que je partageai celles de mes gens: je n'oſois ni meſurer la largeur de la rivière *(m)*, ni perdre de vue la trace de mon traîneau; la mobilité de la glace que le courant ſoulevoit de toutes parts, me faiſoit craindre qu'elle ne pût réſiſter au poids de tant de paſſagers; il me ſembloit à chaque inſtant que l'abîme s'ouvroit ſous quelqu'un de nous. Enfin, lorſque nous eûmes atteint le rivage, nous nous comptâmes les uns après les autres pour

(m) C'eſt à peu-près celle de la Seine à Paris.

nous convaincre qu'il ne nous manquoit personne, & le plaisir d'avoir échappé à ce dernier danger, nous donna des ailes pour faire le reste du chemin jusqu'à Okotsk, où nous arrivâmes le 14 à midi. — 1788, *Mai.* — Le 14. Séjour à Okotsk.

Un si prompt retour m'attira d'abord quelques plaisanteries de la part de M. Kokh & des autres officiers; chacun me rappela qu'il me l'avoit prédit, mais j'étois moins confus de la folie de ma tentative, que désespéré de son inutilité. Je calculois avec douleur que mon séjour en cette ville seroit peut-être d'un mois. Assiégé par les idées les plus tristes*(n)*, ce ne fut qu'en

(n) Tous les contre-temps que j'avois éprouvés depuis mon débarquement au port de Saint-Pierre & Saint-Paul, se retraçoient à la fois à mon esprit; par-tout je croyois reconnoître l'ascendant invincible de la fatalité qui s'opposoit au succès de ma mission, En vain avois-je mis tout en œuvre pour faire plus de diligence: en vain mon zèle porté jusqu'à la témérité, m'avoit-il en maintes occasions fait hasarder & ma vie & le dépôt dont j'étois chargé; que j'étois encore loin de Péterfbourg! Cependant il est reconnu que dans l'espace de six mois au plus,

1788, Mai. Le 14. A Okotsk.

prenant beaucoup ſur moi, que je ſus répondre aux démonſtrations de joie & d'amitié qui me furent prodiguées. Les bons traitemens que je reçus enſuite de tous côtés, firent une ſi agréable diverſion à mon chagrin, que je finis par n'avoir plus de mérite à la réſignation.

---

il eſt poſſible de faire ce trajet; qu'on s'embarque en effet à Bolcheretsk au commencement de juillet ſur la galiote du gouvernement ou ſur un navire marchand, on peut, ſi l'on n'a point de temps contraires, arriver à Okotsk au bout de trois ſemaines ou d'un mois, & même on m'a cité des gens qui ont fait ce voyage en douze à quinze jours. D'Okotsk à Yakoutsk, avec des chevaux, c'eſt l'affaire d'un mois; il en faut autant, ſoit qu'on veuille remonter la Léna, ſoit qu'on préfère de la côtoyer à cheval pour gagner Irkoutsk; ainſi dans les premiers jours d'octobre on doit y être : qu'on y attende, je ſuppoſe, pendant un mois & demi l'établiſſement du traînage; il eſt bien facile dans cette ſaiſon & par cette voie, de ſe rendre en ſix ſemaines à Saint-Péterſbourg. Le gouverneur général d'Irkoutsk y a été en vingt-huit jours.

Il n'eſt point d'expreſſions pour peindre mon impatience & mon déſeſpoir, quand d'après ce calcul je revenois ſur la longueur de mon voyage; huit mois écoulés, & n'être encore qu'à Okotsk!

Parmi les officiers de la garniſon, j'eus principalement de grandes obligations à M. Loftſoff, capitan iſpravnik; il ſe hâta d'envoyer dans tous les environs l'ordre de raſſembler ſur le champ les moins mauvais chevaux & de les tenir prêts à

1788, *Mai.* Le 14. A Okotsk. Ordre donné en ma faveur par M. Loftſoff.

A la vérité, je n'avois pas été le maître de choiſir la ſaiſon, & j'avois perdu trois mois à Bolcheretsk dans l'attente du traînage; obligé en outre de faire par terre le tour de la preſqu'île du Kamtſchatka, j'avois eu à lutter contre les tempêtes & contre mille traverſes plus fâcheuſes les unes que les autres. Tant de retardement avoient été ſans contredit auſſi inévitables qu'involontaires (c'eſt ce qu'atteſte l'écrit que m'a donné M. Kokh, & que le lecteur trouvera joint au certificat de M. Kaſloff, à la fin de cet ouvrage); mais ſi les obſtacles qu'on a rencontrés ſont une juſtification valable, les regrets n'en ſont pas moins inſéparables de leur ſouvenir. Toujours il eſt affligeant de ne pouvoir faire ſon devoir, ſur-tout lorſqu'il eſt prouvé que dans un autre temps, avec d'autres moyens, il eût été aiſé de le remplir; mais je crois le ſupplice doublement cruel, quand le terme de nos travaux & de nos vœux eſt notre patrie & le bonheur de revoir les objets les plus chers. Telles étoient les réflexions qui m'agitèrent à mon retour à Okotsk; elles empoiſonnèrent pendant pluſieurs jours les plaiſirs que tout le monde s'attachoit à m'y procurer.

1788, Mai. Le 14. A Okotsk.

marcher au premier signal *(o)*. Cette précaution me mettoit à portée de saisir le moment favorable dès qu'il se présenteroit, car je me flattois toujours de le voir naître plus tôt qu'on ne m'en donnoit l'espérance.

Attention de Mad.^e Kasloff.

Madame Kasloff informée de mon retour, eut l'honnêteté de m'envoyer chaque jour de sa campagne une abondante provision de lait, qu'elle savoit m'avoir été

(o) C'étoit en effet beaucoup exiger, si l'on considère la foiblesse extrême de ces pauvres animaux, qui ne vivent tout l'hiver que de rameaux de saules ou de bouleaux. Avec une telle nourriture, quel service en attendre! pour soutenir un si long jeûne, ils ont grand besoin du repos qu'on leur accorde pendant toute cette saison; & même à l'entrée du printemps, il est peu sûr de les faire travailler avant qu'ils n'aient repris des forces par une meilleure pâture. A peine le dégel a-t-il découvert les campagnes, qu'ils s'y dispersent à l'envi. Avec quelle avidité ils se jettent sur les premiers brins d'herbe que le printemps a fait naître! ils épient, pour ainsi dire, celle qui commence à poindre; mais quelque rapide que soit la végétation, on conçoit qu'il leur faut encore bien du temps pour recouvrer leur vigueur.

conseillé par M. Allégretti, comme le seul aliment qui pût remettre ma poitrine. Je fus d'autant plus touché de cette attention, qu'il m'étoit impossible de m'en procurer à Okotsk, même au poids de l'or.

1788, *Mai.* Le 14. A Okotsk.

Quelques jours après, j'appris une nouvelle qui répandit dans mon cœur une vraie satisfaction. Un exprès venant d'Ingiga, annonça l'arrivée de M. Kasloff en cette ville; mais il n'apportoit aucune lettre de ce commandant, & notre joie fit bientôt place aux inquiétudes. En quel état sera-t-il arrivé à Ingiga? pourquoi n'écrit-il pas? sa santé peut-être ne le lui a pas permis. Et nous voilà à questionner tour-à-tour le courrier qui avoit beau nous rassurer, personne ne vouloit le croire; cependant la vraisemblance de ses récits, leur constante uniformité, & plus encore notre propre confiance, si naturelle lorsqu'il est question de ce qu'on désire ardemment; nous persuadèrent à la fin que nos craintes étoient vaines; & malgré la triste expérience que j'avois

Avis de l'arrivée de M. Kasloff à Ingiga.

1788, *Mai.* Le 14. A Okotsk.

faite des difficultés de la route & de la défaveur de la saison, aveuglé par mon attachement pour l'objet de nos alarmes, quelquefois je me déguisois à moi-même les obstacles pour me livrer à l'espérance de le revoir avant mon départ.

Détails historiques sur le commerce d'Okotsk.

Okotsk étant le siége de l'administration & le principal entrepôt du commerce des Russes en ces contrées, je me trouvois véritablement à la source des connoissances sur ces matières. La société dans laquelle je vivois, m'offroit à cet égard tant de moyens d'instruction, qu'il m'eût été impossible de n'en pas profiter. Je m'appliquai d'abord à l'étude du commerce, à la recherche des causes qui ont préparé, affermi & multiplié les entreprises des colonies Russes dans ces parages. J'appelai à mon secours les personnes les plus éclairées, les négocians les plus habiles; & pour m'assurer de la fidélité de leurs rapports, souvent je les opposai les uns aux autres & aux assertions de Coxe. Qu'il me soit permis de transcrire ici les

1788, *Mai.* Le 14. A Okotsk,

notes que je pris à ce sujet pour mon utilité personnelle. S'il s'y rencontre quelques détails assez intéressans pour me faire pardonner la digression, je m'applaudirai de mon travail, & je croirai avoir atteint mon but.

Par la conquête de la Sibérie occidentale, les Russes s'étoient mis en possession des mines fécondes qu'elle recéloit en son sein, & dont ses habitans paroissoient faire peu de cas : à l'extraction du fer, les vainqueurs ajoutèrent celle de l'argent, de l'or & d'autres précieux métaux, éternel objet de la cupidité des hommes. La découverte de ces nouvelles sources de richesses, enflamma le courage des conquérans; il en résulta le désir d'étendre leur domination plus loin, & leurs regards avides se portèrent au-delà d'Irkoutsk, qui, de ce côté, pouvoit servir alors de limite à cet empire.

Aux premières incursions dans les pays voisins, on reconnut, non sans regrets, qu'il n'y avoit pas les mêmes

1788, *Mai.* Le 14. A Okotsk.

avantages à eſpérer : par-tout la nature s'y montroit en marâtre; la ſtérilité du ſol, égale à la rigueur du climat, la ſtupide inertie de ſes ſauvages habitans, pour la plupart chaſſeurs, paſteurs, ichthyophages, ne promettoient pas de grandes reſſources à l'induſtrie; tout ſembloit fait plutôt pour repouſſer les idées de ſpéculations. Cependant l'avarice ingénieuſe ſut encore y trouver des tréſors à s'approprier; à l'aſpect des vêtemens de ces peuples, elle penſa ſur le champ à les en dépouiller, calculant la poſſibilité d'y réuſſir par la ſéduction des échanges, & le profit immenſe que lui procureroit cette branche de commerce, ſi elle parvenoit à s'en emparer.

En s'avançant davantage dans l'eſt de l'Aſie, on remarqua que les fourrures devenoient plus belles; c'en fut aſſez pour perſuader à la Ruſſie qu'il convenoit à ſes intérêts & à ſa gloire, d'aſſujettir à ſes loix toutes les parties de cette vaſte contrée. Juſque-là elles avoient été le

théâtre

Le 14. A Okotsk.

théâtre des pirateries d'un ramas de Cosaques & de Tartares, auxquels s'étoient joints quelques Russes animés du même esprit de brigandage. Le succès de leurs tentatives se répandit de proche en proche; l'appât du gain appela un plus grand nombre d'émigrans, dont l'audace s'accrut en proportion de la résistance que leur opposoient les indigènes. En vain la nature avoit-elle placé ceux-ci dans des déserts arides, au milieu des forêts, où leur indépendance paroissoit hors d'atteinte; en vain les frimats, les montagnes & des mers glacées lui servoient de remparts; il n'en est point d'insurmontables pour l'ambition, la fureur des conquêtes & la soif des richesses. Le courage des naturels renouveloit chaque jour les combats, mais il ne put les sauver de l'oppression; les vainqueurs renaissoient, pour ainsi dire, à mesure qu'il en périssoit dans ces luttes sanglantes. De fréquens renforts, avoués par le gouvernement, venoient réparer ces pertes; ils

1788, *Mai.* Le 14, A. Okotsk.

empêchoient que les vaincus eussent le temps de revenir de la surprise & de la honte d'avoir cédé à une poignée d'étrangers dont les usurpations s'étendoient à chaque victoire. Déjà la force de leurs armes les avoit rendus maîtres de tout le territoire jusqu'à Okotsk; & dans le nord, ils avoient poussé leurs courses jusqu'à la rivière Anadir.

Pour assurer tant d'avantages, il falloit un système de domination & de commerce; aussitôt des forts furent construits, des villes s'élevèrent. Ces établissemens, tout misérables qu'ils étoient, ouvroient un asyle aux commerçans Russes & autres qui avoient appris la route de ces provinces; fatigués du trajet ou de leurs périlleuses expéditions, ils pouvoient s'y réfugier ou y puiser des secours contre les insultes des habitans primitifs, toujours prêts à secouer le joug & à user de représailles.

En effet, indépendamment des vexations de toute espèce exercées contr'eux,

1788, *Mai.* Le 14. A Okoutsk.

ſans doute à l'inſçu d'une cour dont ils venoient de ſe rendre tributaires, ſouvent encore avoient-ils à ſouffrir des trahiſons, des cruautés, & tous les excès auxquels peuvent ſe porter des conquérans féroces, entraînés par l'ivreſſe des ſuccès, par l'abus des richeſſes & du pouvoir, & par l'eſpérance de l'impunité. En ſe livrant à ces horreurs, les particuliers étoient enhardis par l'exemple des ſupérieurs, même des officiers prépoſés pour arrêter ces déſordres; ils devinrent enfin ſi grands, qu'ils provoquèrent la ſévérité du ſouverain. Le produit des douanes n'arrivoit plus à ſon tréſor avec la même abondance; les tributs ſe perdoient ou s'altéroient en paſſant par les mains chargées de les percevoir; de-là ces fréquens changemens des chefs, dont les vices ou l'ineptie étoient juſtement accuſés, & méritoient au moins un prompt rappel; de-là l'indiſcipline des troupes, l'inſubordination parmi les colons, les délations journalières, les meurtres & tous les crimes qu'enfante l'anarchie.

1788.
Mai.
Le 14.
A Okotsk.

Il en arriva de même au Kamtſchatka, après qu'un chef de Coſaques (p) eut réduit les peuples de cette péninſule à ſe préſenter d'eux-mêmes au joug de la Ruſſie. Combien il fut d'abord appeſanti ſur leurs têtes ! que de troubles ! que de déprédations ! que de révoltes ! Cette guerre inteſtine & cruelle ne ceſſa que lorſqu'on eut pourvu à une meilleure adminiſtration.

Un nouvel ordre de choſes s'établit ; les droits des indigènes furent plus reſpectés, les taxes moins arbitraires, les devoirs mieux remplis. Dégagé des entraves qui l'environnoient, le commerce commença à proſpérer, les ſpéculations s'agrandirent ; de riches négocians Ruſſes envoyèrent leurs facteurs à Okotsk, & cette ville devint la métropole des autres places de commerce qui ſe formèrent ſucceſſivement. L'avantage de ſa poſition au centre des provinces conquiſes, lui valut cette préférence, & fit oublier la

(p) *Voyez* Coxe, *chap. I.er*

petitesse de son port : mais la navigation se bornoit presque au cabotage ; les bâtimens n'étoient pour la plupart que des galiotes qui faisoient la traite au Kamtschatka. 1788, *Mai.* Le 14. A Okotsk.

Les cargaisons qu'elles rapportoient, c'est-à-dire, ces pelleteries précieuses tirées des mains des habitans par la voie des échanges ou de l'impôt, étoient ensuite envoyées dans l'intérieur de l'empire, où la vente s'en faisoit sous les yeux de la cour, & en grande partie pour son compte. Le caprice des acheteurs nationaux & étrangers, étoit le seul arbitre des enchères ; l'art des vendeurs consistoit à hausser le prix de leurs marchandises ; mais l'adresse des uns & l'émulation des autres ne produisoient de bénéfice réel qu'au gouvernement, par les droits énormes qui lui reviennent sur tout ce qui se vend, comme sur tout ce qui s'achette.

Cependant Okotsk fleurissoit ; le nombre des navires marchands qui sortoient de sa rade, ou qui y rentroient, augmentoit

1788, *Mai.* Le 14. À Okotsk.

de jour en jour : de plus grandes liaisons firent naître de plus grandes vues.

Des caravanes Russes, en s'éloignant de la Sibérie, étoient parvenues de désert en désert, de fleuve en fleuve, jusqu'aux frontières de la Chine. Après des démêlés très-vifs, après plusieurs traités enfreints & rompus, il fut enfin arrêté que les deux nations trafiqueroient ensemble sur la frontière. Ce privilége qu'aucun autre voisin de l'empire Chinois n'avoit encore obtenu, étoit fait pour donner au commerce Russe *(q)* une extension infinie.

Aussi les négocians n'eurent pas plutôt connu cette nouvelle porte pour le débit de leurs fourrures, qu'ils pensèrent aux

(q) Ce seroit peut-être ici où je devrois placer les renseignemens qui me furent donnés en même temps sur l'origine, les progrès & la nature des liaisons de ces deux empires ; mais comme les caravanes envoyées par les Russes à Kiatka, se rassemblent ordinairement à Irkoutsk, il me paroît convenable de remettre à rendre compte de ce comnerce à mon arrivée en cette dernière ville, où je pourrai acquérir des éclaircissemens encore plus exacts.

1788, *Mai.* Le 14. A Okotsk.

moyens de s'en procurer en plus grande quantité. Leurs bâtimens confiés à des pilotes choiſis ſur les vaiſſeaux de la couronne, ſe portèrent à l'eſt du Kamtſchatka. Ces navigateurs, plus hardis qu'éclairés, eurent un bonheur auquel ils n'euſſent jamais dû prétendre; non-ſeulement ils trouvèrent des îles inconnues, mais ils revinrent de leurs courſes avec des cargaiſons ſi conſidérables, des pelleteries ſi belles, que la cour de Péterſbourg crut devoir s'occuper plus particulièrement de ces découvertes.

Déterminée à les ſuivre, dans l'eſpoir de compter un jour ces îles au nombre de ſes poſſeſſions, elle remet l'exécution de ſes deſſeins à des officiers de marine plus expérimentés, tels que Behring, Tchirikoff, Levacheff & autres non moins célèbres. Les uns arment & s'embarquent à Okotsk, les autres partent du port d'Avatcha ou Saint-Pierre & Saint-Paul, à la pointe du Kamtſchatka; tous parcourent à l'envi le vaſte archipel

1788, *Mai.*

Le 14. A Okotsk.

qui s'ouvre devant eux, tous marchent de découvertes en découvertes. Les îles de Cuivre, de Behring, celles aux Renards, les Aleutiennes, sont reconnues tour à tour; & de nouveaux tributs enrichissent le trésor de la couronne. Après avoir erré long-temps sur ces mers, ces heureux Argonautes arrivent sur les côtes d'Amérique. Une presqu'île (celle d'Alaxa) se présente à leurs regards; descendus à terre, ils y apprennent qu'elle fait partie d'un grand continent; tout leur indique que ce doit être le nouveau monde, & pleins de joie, ils reprennent la route de leur patrie.

A peine eurent-ils rendu compte du succès de leur voyage, prouvé par les utiles observations qu'ils rapportoient, que les vues du commerce se tournèrent avec avidité vers une région où on lui assuroit des ressources inépuisables. Des comptoirs Russes s'établirent à Alaxa *(r)*,

(r) Je n'entre point dans les détails sur la manière dont ces établissemens se sont faits. Malheu-

& l'immenſité des bénéfices a toujours entretenu depuis, malgré l'éloignement, la plus active communication entre les facteurs & leurs commettans : voici comment la traite ſe fait à Okotsk, d'où nombre de vaiſſeaux s'expédient chaque année pour l'Amérique.

1788, *Mai.* Le 14. A Okotsk.

Dès qu'un négociant ſe propoſe de faire ce voyage en perſonne ou par quelqu'un de ſes agens, il demande l'agrément du commandant, & rarement lui eſt-il refuſé.

reuſement les Ruſſes ne s'y montrèrent ni plus intègres, ni plus humains qu'on ne les a vus dans leurs précédentes conquêtes; & je voudrois qu'il dépendît de moi de tirer pour jamais le rideau ſur les ſcènes d'horreurs qu'ils repétèrent à leur arrivée en ces climats; mais les injuſtices & infidélités des chefs, pilotes, négocians & matelots, ont donné lieu à tant de réclamations, à tant de procès, tant d'auteurs en ont parlé, qu'inutilement les paſſerois-je ſous ſilence. On ſait ſur-tout que pluſieurs équipages de navires employés à cette traite, ont été accuſés d'avoir pris plutôt qu'acheté les fourrures qu'à leur retour ils ſe faiſoient doublement payer. Non contens d'arracher aux malheureux indigènes ces fruits de leur courage & de leurs peines, tantôt ils les contraignoient de faire ſous leurs yeux & à

1788, *Mai.* Le 14. A Okotsk.

La cargaison du navire est divisée par actions, en achette qui veut: le nombre des actions ne s'élève qu'à la somme fixée pour les frais d'armement & pour l'acquisition des marchandises de traite, qui consistent en étoffes, ferrures, verroteries, mouchoirs, eau-de-vie, tabac & autres objets estimés des sauvages. Les officiers & matelots n'ont point d'appointemens, mais dans la cargaison il leur est assigné une part, qu'on nomme *paï.* Les courses

leur profit, la chasse aux loutres, aux castors, aux vaches marines, aux renards, &c. tantôt ils chassoient eux-mêmes par excès de défiance ou de rapacité. D'après une telle conduite, on est porté à les croire coupables d'excès encore plus révoltans. Comment en effet supposer qu'à une si grande distance, les instructions & les menaces du souverain aient pu toujours prévenir les crimes! l'expérience n'a que trop démontré, principalement dans l'étendue de l'empire Russe, que l'autorité s'affoiblit à mesure qu'elle s'éloigne de son centre. Combien il lui faut d'années de vigilance & de sévérité pour se faire mieux obéir & pour réprimer les abus! C'est à quoi travaille depuis long-temps l'administration actuelle, & il est à présumer que ses efforts n'ont pas été inutiles.

durent des trois, quatre & ſix ans, & toujours la cupidité conduit dans les endroits les moins viſités, ou tente d'en découvrir d'autres *(ſ)*.

1788, *Mai.* Le 14. A Okotsk.

A leur retour, les vaiſſeaux ſont ſoumis à une viſite rigoureuſe; d'après la facture du chargement, les armateurs payent au fiſc les droits qu'il s'eſt attribué ſur tous les effets qui peuvent compoſer la cargaiſon; elle eſt enſuite évaluée, & par une égale répartition, chaque actionnaire reçoit en nature ou autrement, le montant de ſa miſe (ſauf les avaries & les non valeurs), & ſa part au bénéfice, s'il en exiſte. On ſent que le haſard décide

(ſ) Tel étoit même le projet d'un négociant de ma connoiſſance, qui en attendoit les plus grands avantages. La carte du voyage de Cook à la main, il comptoit entrer dans la rivière qui porte le nom de ce célèbre navigateur, puis prolonger ſa courſe juſqu'aux environs de la baie de Nootka. S'il vient à bout d'exécuter ſon plan, il eſt poſſible qu'il ne ſoit pas tout-à-fait trompé dans ſes eſpérances; & peut-être un jour ſes compatriotes devront-ils à ſon intelligence & à ſon courage, la connoiſſance de nouvelles ſources de fortune.

1788, *Mai.* Le 14. A Okotsk.

à peu-près ſeul de la quotité du dividende ou du déficit; enfin, partie des marchandiſes eſt miſe en vente à Okotsk, & partie eſt tranſportée à Yakoutsk, & de-là à Irkoutsk, d'où elles vont à Kiakhta, tenter les acquéreurs Chinois.

Adminiſtration.

L'adminiſtration ne méritoit pas moins d'examen que le commerce. Pendant mon ſéjour au Kamtſchatka, dont tous les tribunaux relèvent de ceux d'Okotsk, ainſi que je l'ai déjà dit, j'avois été à même de recueillir ſur cette matière des notions *(t)* aſſez étendues. Il me reſtoit à obſerver de plus près la diſcipline de la garniſon & la police de la ville, qui m'ont également étonné.

Je croyois voir une milice effrénée, telle qu'elle fut autrefois, c'eſt-à-dire, une bande de Coſaques farouches, brigands par caractère, & ne connoiſſant d'autres loix que leur caprice ou leur intérêt. Il ne ſe paſſoit pas de jour qu'il

(t) *Voyez* la première partie, *pages 138* & *140*.

n'en désertât quelques-uns avec armes & bagages; souvent même les magasins étoient pillés par cette soldatesque insolente. En vain les agens de l'autorité s'armoient de rigueur pour arrêter & les désertions & ces brigandages; en vain tous les coupables qu'il étoit possible de saisir, subissoient le supplice des *battogues* ou baguettes, & les autres punitions en usage dans les troupes Russes; il se trouvoit de ces malheureux si endurcis aux coups ou si incorrigibles, qu'ils encouroient le lendemain de nouvelles peines, sans que jamais de plus rudes châtimens pussent les contenir ni en imposer aux autres. Aujourd'hui cependant cette garnison est soumise à une discipline encore plus sévère, & les exemples de l'insubordination sont plus rares. Sans contredit on doit des éloges aux réformateurs dont la patience & l'habileté ont déjà opéré ce bien.

1788, *Mai.* Le 14... A Okotsk.

La police a dû exiger de leur part les mêmes soins; il n'étoit pas aisé de l'établir au milieu d'une ville qui compte parmi

1788, *Mai.* A Okotsk.

ſes habitans un grand nombre d'exilés. La plupart ont mérité les flétriſſures ineffaçables que la main de la juſtice imprima ſur leurs têtes criminelles, & le reſte condamné aux galères, médite ſans ceſſe, en ſe traînant aux travaux du port, quelques moyens de briſer ſes fers impunément. Parfois il s'en échappe, & malheur aux lieux où ſe portent ces forçats! mais la vigilance continuelle du commandant ne leur laiſſe pas long-temps cette funeſte liberté; bientôt ils ſont repris, punis; des chaînes plus peſantes les environnent & répondent aux citoyens honnêtes qui vivent à côté de ces ſcélérats, de la ſûreté publique. La conduite de M. Kokh en ces occaſions m'a paru auſſi ſage que ferme; à l'eſprit de modération qui fait le fond de ſon caractère, il allie la plus inflexible ſévérité.

Les Lamoutes, les Toungouſſes & les Yakoutes ne laiſſent pas de donner auſſi du travail à l'adminiſtration, ſoit par les plaintes qu'ils font naître, ſoit par leurs

fréquentes inſurrections, ſur-tout lors de la percèption des impôts. Ce détail important eſt confié à M. Loftſoff, capitan-iſpravnick; par ſon activité & ſa prudence, il ſait pacifier les troubles, accommoder les différends, & faire exécuter ſans violence les décrets de ſa ſouveraine. J'ai été à portée de juger combien tous les gens du pays étoient ſatisfaits de ſa geſtion.

1788. *Mai.* Le 14. A Okotsk.

C'eſt dans cet état proſpère que j'ai trouvé ce département. Puiſſe le témoignage que je m'empreſſe de rendre en ſa faveur, être oppoſé aux premières relations, & mettre le lecteur en garde contre le préjugé déſavantageux qu'a pu lui laiſſer le tableau des vices de l'ancien gouvernement! On doit au moins cette juſtice au nouveau, que s'il règne encore quelques abus dans l'adminiſtration, il s'applique ſans relâche à les corriger à meſure qu'ils ſont reconnus.

Projet de tranſlation des habitans d'Okotsk.

Il couroit depuis peu le bruit (j'ignore ſur quel fondement) que la cour penſoit

1788, Mai. Le 14. A Okotsk.

à transférer les habitans d'Okotsk ou à Oudskoï, ou dans quelque autre endroit voisin. Si véritablement c'est-là son intention, j'imagine qu'elle aura senti la nécessité d'avoir sur ces côtes une ville plus considérable, & que la commodité du site, la grandeur & la sûreté du port détermineront son choix pour l'emplacement.

Détails sur l'expédition de M. Billings.

J'ai promis des détails sur la mission de M. Billings : j'ai dit que ses deux navires se construisoient dans les chantiers d'Okotsk, mais je serois fort embarrassé de dire aussi vers quels lieux ils feront voile. Il m'a été impossible de percer ce mystère ; tout ce que je sais, c'est que M. Billings, sur sa réputation & les preuves de talent qu'il a données dans un des voyages du capitaine Cook son compatriote, a été appelé en Russie avec le grade de capitaine de vaisseau, pour commander une expédition secrète, qu'on présume avoir pour but quelque découverte. Les pouvoirs qui lui ont été

accordés,

accordés, paroiſſent des plus étendus. Des matériaux, des ouvriers, des matelots, tout ce qui pouvoit lui être néceſſaire lui a été fourni par la cour.

1788, Mai. A Okotsk.

Pour plus de célérité, M. Billings avoit partagé ſon monde; une partie fut envoyée à Okostk ſous les ordres de M. Hall ſon lieutenant, pour la conſtruction des deux vaiſſeaux, tandis qu'avec le reſte il gagna la mer glaciale ſur de fortes chaloupes & d'autres embarcations qu'il avoit fait conſtruire à la hâte dans la rivière Kolumé.

Perſonne ne ſavoit encore l'objet de cette première courſe, chacun ſe perdoit en conjectures. Les plus raiſonnables s'accordoient à ſoupçonner que ce navigateur avoit tenté de faire le tour de cette partie de l'Aſie depuis la Kolumé, & de doubler le cap Svetoï, cherchant un paſſage pour revenir à Okotsk par la mer du Kamtſchatka; mais ſi tel a été ſon projet, il eſt vraiſemblable qu'il a rencontré dans l'exécution, des obſtacles

1788, *Mai.* A Okotsk.

insurmontables, puisqu'au bout de quelques mois d'une navigation pénible, il est rentré dans la rivière Kolumé, & venoit de se rendre à Yakoutsk.

Les travaux conduits par M. Hall à Okotsk, avoient été suspendus pendant une grande partie de l'hiver, mais ils furent repris pendant mon séjour, & suivis avec chaleur. Déjà le corps d'un vaisseau étoit achevé, & la quille de l'autre placée dans le chantier. Les cordiers, forgerons, charpentiers, voiliers, calfats *(u)*, avoient des ateliers séparés. La présence des officiers inspecteurs réveilloit sans cesse le zèle des ouvriers. Malgré l'extrême diligence que j'ai vu mettre de tous côtés dans cette construction, je

(u) Tous venus de Russie, ainsi que les maîtres d'équipages & les gabiers. Cependant pour compléter le nombre nécessaire de matelots, M. Hall étoit obligé de faire des recrues; & les ordres dont il étoit porteur, étoient si précis, qu'à sa première réquisition, le commandant lui fournissoit tous les secours d'hommes & de matériaux dont il avoit besoin.

doute que ces navires puissent être en état d'appareiller d'ici à deux ans.

1788, *Mai.* A Okotsk. Débâcle de la rivière Okhota.

Jamais la rivière Okhota ne s'étoit débarrassée de ses glaces plus tard que le 20 mai; cette année, au grand étonnement des habitans, la débâcle n'eut lieu que le 26 après midi. C'est un spectacle pour la ville, & j'y fus appelé comme à une partie de plaisir; mais dans l'idée que ce ne pouvoit être autre chose que ce que j'avois vu à Pétersbourg, je montrai aussi peu d'empressement que de curiosité. On redoubla d'instance, & je me laissai conduire au rivage; la foule y étoit déjà: je fus entouré sur le champ de gens qui s'extasioient en chœur à l'aspect des glaçons énormes que la rapidité du courant soulevoit de toutes parts. Ils s'entrechoquoient avec bruit, s'entassant les uns sur les autres. Un instant après, de longs gémissemens frappèrent mon oreille; je cherche d'où partent ces cris, & je vois une troupe d'hommes & de femmes, courir comme des désespérés sur la rive:

1788, *Mai.* A Okotsk.

je m'approche en tremblant, persuadé qu'il y a quelque malheureux enfant prêt à périr; je suis bientôt désabusé.

Une quinzaine de chiens étoient cause de ce trouble; leurs maîtres, par pitié ou par avarice, se lamentoient de concert sur le sort de ces pauvres animaux, dont la perte paroissoit certaine. Assis tranquillement sur les glaçons qui les emportoient, ils regardoient d'un air étonné, la foule rangée le long du rivage; ni les clameurs, ni les signes de tout ce monde, ne purent les faire sortir de leur immobilité. Deux seulement eurent l'instinct de chercher à se sauver; ils parvinrent, non sans peine, à l'autre bord: le reste disparut au bout de quelques minutes; une fois en pleine mer, il y aura infailliblement trouvé la mort.

Ce furent les seules victimes de la débâcle; mais ses effets ont été parfois si terribles, qu'on déménage chaque année toutes les maisons voisines *(x)* de la rivière.

(x) On a vu dans la description d'Okotsk, que

1788, *Mai.* A Okotsk.

Des débris épars sur le rivage, attestent qu'il y en a eu beaucoup de renversées par ce funeste événement. On m'a assuré qu'en plusieurs années, il avoit détruit près d'un quart de la ville.

Disette causée par la longueur de l'hiver.

On y attendoit avec impatience que cette rivière reprît son cours: il étoit temps que la pêche, devenue possible, fournît des ressources contre la disette qui commençoit à se faire sentir. Les provisions de poisson faites l'été précédent, avoient été peu abondantes, & se trouvoient presque épuisées. Celles de farine étoient pareillement fort avancées; ce qui en restoit, se vendoit à un prix si haut, que le peuple ne pouvoit en approcher. Dans cette extrémité, l'humanité de M. Kokh se signala. Il y avoit de la

ces bâtimens composent le quartier des marchands. Dans leur effroi, ils avoient démonté toutes leurs boutiques, pour les transporter dans la place du Gouvernement: c'est-là qu'ils résolurent de s'établir désormais; en conséquence, on se mit en devoir d'y reconstruire leurs baraques, dont le nombre fut considérablement augmenté.

1788, *Mai.* A Okotsk.

farine de ſeigle en réſerve dans les magaſins de la couronne, & il la donna à la claſſe indigente des habitans. Ces diſtributions leur procurèrent quelque ſoulagement, mais il ne fut pas de longue durée. M. Kokh, qui recevoit tous les jours pluſieurs perſonnes de la ville à ſa table, ſe vit réduit lui-même à faire uſage du peu de comeſtibles qu'il avoit gardés de l'année dernière. A la fin, nous ne mangions que du beuf ſéché au ſoleil. Pour avoir de la viande fraîche, M. le major envoya chaſſer aux rennes & aux argalis, mais on ne lui en rapporta qu'une ſeule fois.

La débâcle finie, il fit auſſitôt jeter la ſeine. J'étois là avec une grande partie de la ville, & ſelon moi, ce ſpectacle valoit bien l'autre : il n'eſt point de termes pour rendre le ſaiſiſſement, le plaiſir de cette multitude de témoins au premier coup de filet; il amena une quantité prodigieuſe de petits poiſſons, comme éperlans, harengs &c. à cette vue, la joie,

les cris redoublèrent; les plus affamés furent les premiers servis; on leur abandonna tout le produit de cet heureux début. Je ne pus retenir mes larmes en considérant l'avidité de ces malheureux; des familles entières se disputoient le poisson, & le dévorèrent tout cru sous nos yeux.

1788, Mai. A Okotsk.

A ces pêches, qui de jour en jour devinrent plus copieuses par la rentrée du saumon *(y)* & autres gros poissons dans ces rivières, succéda la chasse aux oiseaux aquatiques *(z)* qui revinrent bientôt en couvrir la surface; ce fut un nouveau moyen de subsistance pour les habitans.

Préparatifs pour mon départ.

Cependant la saison avançoit, & malgré des brouillards très-fréquens, nous vîmes, par intervalles, luire quelques beaux jours.

(y) La préparation du saumon se fait ici comme au Kamtschatka.

(z) Je crois avoir déjà rendu compte de la manière dont se fait cette chasse, très-facile dans le temps de la mue de ces oiseaux. Le bâton est la seule arme avec laquelle on les attaque.

1788 Juin. A Okotsk.

Ils nous sembloient d'autant plus précieux, que dans la nuit du 29 il tomba deux pouces de neige, & qu'il gela un degré au dessous de zéro. Les eaux s'écoulèrent peu à peu, mais on n'apercevoit aucun indice de végétation. Quelques brins d'herbe pourrie, triste fruit des derniers efforts de la nature, à la fin de l'automne passé, étoient la seule nourriture que la terre offrît aux chevaux, en attendant celle que leur promettoit le retour du printemps.

Déjà je brûlois de partir, & quoique je ne pusse me dissimuler le mauvais état dans lequel devoient être encore ces animaux, je pressai M. Kokh de faire promptement rassembler tous ceux qui avoient été arrêtés pour moi, étant décidé à me mettre en route le 6 juin au plus tard. Ses ordres furent ponctuellement exécutés; & grâces à ses soins, aux bontés de madame Kasloff, aux libéralités de plusieurs amis que je laissai dans cette ville, je me trouvai tout-à-coup

1788. *Juin.* A Okotsk.

d'amples proviſions de biſcuit & de pain. Sans le ſouvenir de la diſette que nous venions d'éprouver, je n'euſſe été que flatté de ces préſens : mais l'idée que j'allois me nourrir des ſacrifices de l'amitié, bleſſoit ma délicateſſe, & il m'en coûta cruellement pour me réſoudre à garder ce que je ne pus faire reprendre; car plus je fis de difficultés, plus j'eſſuyai de plaintes & d'inſtances auxquelles il fallut enfin céder.

La veille de mon départ fut conſacrée aux adieux. J'eus la ſatisfaction d'apprendre que M. Loftsoff penſoit à m'accompagner juſqu'à Moundoukann. Des affaires relatives à ſa conſtruction y appeloient auſſi M. Hall, qui ſe diſpoſa ſur l'heure à s'y rendre avec nous. Je ne m'attendois pas à un autre compagnon qui m'étoit doublement cher ; M. Allegretti m'annonça le ſoir qu'il s'étoit arrangé pour me conduire juſqu'à la croix d'Yudoma: quelles furent ma ſurpriſe & ma reconnoiſſance, lorſque je ſus que ſon attachement

1788, *Juin.*

pour moi étoit le ſeul motif de ſon voyage! De mes deux ſoldats, Golikoff ſeul me ſuivit; Nedarézoff reſta à Okotsk, mais j'emmenai ſon père qui me fut donné pour me ſervir de pilote ſur la rivière Yudoma. Nombre d'ouvriers, ainſi que j'en étois convenu avec M. Kokh, devoient partir auſſitôt après nous, pour venir réparer ſous mes yeux les bateaux qui ſeroient trop endommagés, afin de ne pas m'expoſer à de nouveaux dangers ou à de plus grands retards.

Le 6. Départ d'Okotsk.

Tous mes préparatifs étant achevés, je m'arrachai des bras de M. Kokh. Par honneur, pluſieurs des habitans me menèrent hors des portes de la ville, où nos chevaux nous avoient dévancés; là, nous nous ſéparâmes en faiſant encore des vœux les uns pour les autres, & j'aime à me perſuader que mes hôtes, en me quittant, emportèrent la certitude de n'avoir pas obligé un ingrat.

A l'aſpect du courſier que je devois monter, je reculai d'horreur & de com-

paſſion. Jamais je n'avois rencontré ſemblable haridelle ; des flancs décharnés & caves, une croupe étroite & pointue où l'on comptoit tous les os, le cou alongé, la tête entre les jambes, des jarrets mal aſſurés, voilà le portrait fidèle de ma monture : qu'on juge de l'encolure des autres chevaux, le mien paſſoit pour un des moins mauvais. La ſelle me parut ſe rapprocher des nôtres. Celles des porteurs de nos bagages étoient plus petites, en bois & à jour; ſur le ſommet de ce bât s'élevoient deux bâtons en croix, auxquels on avoit ſuſpendu & attaché les charges *(a)*, en obſervant d'en rendre le poids égal de chaque côté, car la moindre

1788, *Juin.* Le 6.

(a) C'étoient des ſacs de cuir & des porte-manteaux ; ils ont cela de commode, que les côtés du cheval n'en peuvent être bleſſés. Leur poids eſt ordinairement de cinq pouds ou deux cents livres, & jamais il n'excède ſix pouds ou deux cent quarante livres, On nomme ces charges *viouki*, & leurs porteurs *viouſchni-loſchadei.* Lorſque les effets ſont moins lourds ou d'un plus petit volume, on les place ſur le dos de l'animal, & on les y attache avec une corde de crin qui paſſe ſous le ventre.

1788, *Juin.* Le 6. Saline à trois lieues d'Okotsk.

disproportion eût bientôt fait perdre l'équilibre aux pauvres bêtes.

Ce fut dans ce piteux équipage que notre caravane se mit en marche. Pour se consoler de sa lenteur, chacun s'égaya aux dépens de sa monture. A douze verstes d'Okotsk, on me montra sur le bord de la mer une saline assez considérable; les hommes qui y travaillent sont tous des malfaiteurs ou gens repris de justice. Au-delà de cette maison nous laissâmes la mer sur notre gauche, pour côtoyer pendant quelque temps l'Okhota,

Note sur l'Okhota, & détails sur ma route.

Si la débâcle de cette rivière cause tant d'alarmes dans la ville, ses débordemens ne sont pas moins fatals aux environs; sort-elle de son lit, non-seulement elle inonde les terres qui l'avoisinent, mais devenue torrent, elle s'enfle davantage à mesure qu'elle s'étend. On prétend qu'on a vu ses eaux s'élever à deux pieds au-dessus de la cîme des plus grands arbres. On peut supposer d'après cela, quels sont ses ravages; ce qu'il y a de

certain, c'eſt que j'ai trouvé dans les forêts des ravins d'une profondeur effrayante, qu'on m'a dit être ſon ouvrage.

1788, *Juin.* Le 6.

Près d'arriver à Medvéjé-golova, mon cheval s'abattit ſous moi ſans qu'il fût poſſible de le faire relever; heureuſement j'avois à temps quitté la ſelle, & je ne fus pas entraîné dans ſa chute. La bête reſta ſur la place *(b)*, où ſans doute elle

(b) La perte de ces animaux ne paroît pas affecter vivement les Yakoutes; il ne leur vient pas même en idée de chercher à leur porter du ſecours. Dès qu'ils refuſent ſervice ou qu'ils tombent de foibleſſe & de fatigue, on les abandonne à leur malheureux ſort; auſſi les chemins ſont-ils ſemés de leurs cadavres, la pâture des ours, qui ne lâchent priſe que lorſqu'il n'en reſte plus que les os. De dix pas en dix pas, nous rencontrions de ces ſquelettes de chevaux, & juſqu'à la croix d'Yudoma, je crois en avoir vu plus de deux mille. Mes conducteurs m'apprirent que la plupart avoient péri l'année précédente dans le tranſport d'Yakoutsk à Okotsk, de divers matériaux deſtinés à l'expédition de M. Billings; les débordemens les avoient ſurpris, & à peine les conducteurs avoient-ils pu ſe ſauver. Une partie des charges étoit encore ſous des eſpèces d'angars & de ces labazis dont j'ai parlé, où les voyageurs dépoſent leurs effets juſqu'à ce que

1788, Juin. Le 7.

expira quelques heures après. Il nous restoit encore onze chevaux; je fus remonté dans l'instant, & gagnai le village sans autre accident.

Le lendemain à neuf heures du matin, nous en sortîmes pour traverser à gué la rivière Okhota, dont nous cessâmes de suivre le cours. Je remarquai çà & là sur mon chemin, des yourtes Yakoutes à une assez grande distance les unes des autres; rarement on en voit plusieurs réunies.

Le penchant de ces familles à s'isoler de la sorte, ne tiendroit-il pas à un motif d'intérêt de première considération pour ce peuple? Les chevaux étant son unique richesse, si les propriétaires (il en est qui en possèdent mille & plus) pensoient à rapprocher leurs habitations, comment pourvoir à la nourriture de leurs nombreux haras? les pâturages des environs

l'écoulement des eaux leur permette de les venir retirer. On m'ajouta que chaque année les Yakoutes perdoient ainsi quatre à cinq mille chevaux, dans la traite des objets de commerce dont ils se chargent.

seroient bientôt épuisés. Pour y suppléer, il faudroit donc envoyer les troupeaux au loin, & que d'inconvéniens pourroient en résulter, soit par la négligence, soit par les infidélités des gardiens. 1788, Juin. Le 7.

Arrivés à Moundoukann, nos chevaux étoient si fatigués, que nous y passâmes la nuit & toute la journée du 8. J'ai dit plus haut (c), que ce village est à vingt verstes de Medvéjé-golova; il donne son nom à la rivière sur laquelle il est situé. Le 8.

Au point du jour, je me séparai de M.rs Hall & Loftsoff qui devoient rester en ce lieu. D'abord je gravis une haute montagne nommée *Ourak*, dont le sommet étoit encore couvert de neige; nos chevaux en eurent jusqu'au ventre, & souffrirent beaucoup dans ce passage. Le 9.

Au pied de cette montagne coule la rivière qui porte le même nom. Aussi large que profonde, elle n'est pas moins rapide; sur le bord est une yourte qu'on

(c) Voyez mon premier départ d'Okotsk, *page* 195.

1788, Juin. Le 9.

me dit être habitée par des gens qui font métier de bateliers, mais en ce moment ils étoient tous dehors, peut-être à la chasse; leur demeure ouverte annonçoit qu'ils n'étoient absens que depuis peu de jours.

Ennuyés de les appeler & de les attendre, nous mîmes à l'eau le bateau le moins délabré de ceux qui se trouvoient attachés sur le rivage, A force de chercher, nous découvrîmes des avirons; on déchargea & débâta les chevaux, les bagages furent portés dans le bateau qui nous conduisit tour-à-tour à l'autre bord. Restoient nos coursiers, & je tremblois qu'ils ne pussent y parvenir à la nage. La sécurité de mes Yakoutes à cet égard me parut inconcevable; à coups de gaule ils les forcèrent de descendre à l'eau: le bateau alloit en avant pour les diriger, tandis qu'un des conducteurs resté à terre les accabloit de pierres, & les effrayoit par ses cris pour les empêcher d'y revenir. Au bout d'une demi-heure ils nous rejoignirent

rejoignirent ſains & ſaufs; dans l'inſtant ils furent ſellés, rechargés *(d)*, & nous reprîmes notre marche. 1788, *Juin.* Le 9.

La foibleſſe de nos chevaux nous contraignit de faire halte à vingt-cinq verſtes de Moundoukann, dans l'endroit qui leur offroit le plus de pâture, & où les traces d'ours étoient plus rares.

Après un jeûne de ſix mois, c'eſt-à-dire, après l'hiver, on conçoit combien leur voracité eſt redoutable. Sortis de leurs tanières, ils ſe répandent dans les campagnes; & à défaut de poiſſon, qui n'abonde pas encore dans les rivières, ils ſe jettent avec furie ſur tous les animaux qui ſe préſentent, & principalement ſur les chevaux. Nous étions obligés de ſonger pour nous-mêmes aux moyens de les écarter: voici le tableau de nos pré-

(d) Les Yakoutes ont une telle habitude de cet exercice, qu'ils défieroient le palefrenier le plus expéditif. Ils attachent les chevaux de tranſport trois par trois à la queue les uns des autres, & une ſeule courroie ſert à les mener tous.

1788, Juin. Le 9. Haltes des Yakoutes.

cautions, d'après lequel le lecteur pourra se faire une idée de nos haltes.

L'emplacement choisi, les chevaux étoient débarrassés de leurs charges, & on les laissoit paître en liberté; à l'entour de notre petit camp, nous allumions des feux d'espaces en espaces, puis avant d'entrer dans ma tente, je tirois plusieurs coups de fusil. On m'avoit assuré que le bruit & l'odeur de la poudre faisoient fuir les ours. A la pointe du jour, on rassembloit nos chevaux; s'il s'en étoit éloigné quelques-uns, les cris de mes Yakoutes les ramenoient aussitôt: ils ont en cela le même talent que les Koriaques pour leurs rennes.

Le 10.

Surpris de voir continuellement des crins de chevaux suspendus à des branches d'arbres, j'en demandai la raison, & je sus que c'étoient des offrandes faites par les gens du pays aux dieux des bois & des chemins. Mes guides avoient leurs endroits favoris, où ils alloient pieusement déposer de semblables dons. Cette super-

stition a du moins ce point d'utilité, que les tributs qu'elle paye, peuvent servir d'indication des routes. 1788, *Juin.*

Dans la journée précédente, nous avions traversé à gué plusieurs bras de la rivière Ourak, qui se ramifie à l'infini; aucun ne nous avoit arrêtés. Le 11, vers les cinq heures après midi, nous rencontrâmes de nouveau cette rivière; sa largeur n'étoit pas très-considérable, & sans la pluie *(e)* que nous eûmes jusqu'au soir, & qui l'avoit extrêmement grossie, nous n'eussions pas balancé à la franchir comme la veille. Le chef de mes conducteurs me représenta qu'il y voyoit du danger; mais on m'avoit prévenu qu'au moindre obstacle, si j'avois la foiblesse de céder à leurs conseils, ils étoient gens à me presser de faire halte en plein midi, bien plus pour se reposer Le 11.

(e) Je fus témoin ce jour-là, d'une chose qui mérite d'être rapportée: mes Yakoutes arrachèrent avec adresse de longs morceaux d'écorce de pins, & furent s'en faire des espèces de parapluie, sous lesquels ils passèrent la nuit.

1788, Juin. Le 11.

eux-mêmes, que pour soulager leurs chevaux. Je résolus donc de les contraindre à sonder au moins le passage; l'épreuve me convainquit de la justesse de l'observation. Celui à qui j'ordonnai d'entrer dans la rivière, fut forcé de revenir promptement à terre; son cheval avoit perdu pied à quelques pas du bord: il fallut camper dans les environs, où heureusement nos chevaux trouvèrent à brouter.

Je ne faisois toujours qu'un seul repas le soir pour perdre moins de temps, ne mangeant dans le jour que du biscuit de seigle; mais j'avois recommandé à tout mon monde de m'avertir dès qu'on apercevroit quelques pièces de gibier *(f)*, de sorte que pendant long-temps nous ne vécûmes que de ma chasse. La nécessité est un grand maître; & l'habitude me tint lieu d'habileté.

(f) Indépendamment des oiseaux aquatiques, nous trouvions assez souvent sur nos pas des coqs de bruyère, des perdrix blanches, des gélinottes, & nous faisions également main-basse sur les œufs, quand nous pouvions les découvrir.

1788. *Juin.* Le 11.

S'il m'arrivoit de tuer des petits-gris, c'étoit le profit de mes Yakoutes, à la réserve de la peau qu'ils me rendoient. Golikoff m'avoit dégoûté de cette viande, que, sur sa parole, je jugeois très-mauvaise. Un jour pourtant, tenté par la blancheur de ces petits animaux bouillis, je voulus en manger; ils ont un goût de sapin, mais moins désagréable qu'on ne me l'avoit dit. Dans un moment de disette je m'en fusse fort bien accommodé, & je pardonne aux Yakoutes d'en faire leurs délices.

Nourriture ordinaire des Yakoutes.

Leur principal mets, qu'ils nomment *bourdouk*, m'a infiniment plus répugné; c'est une bouillie épaisse de farine de seigle *(g)* & d'eau, dans laquelle, après l'avoir tirée du feu, ils versent de l'huile de poisson: la quantité qu'ils en mangent m'a fait frémir. En général on prétend qu'il n'y a point de plus gros mangeurs; parfois, pour se régaler, m'ajouta-t-on,

(g) Au défaut de farine de seigle, ils enlèvent l'écorce la plus tendre du pin, la font sécher & la pulvérisent.

1788. Juin. Le 11. ils font rôtir un cheval qui disparoît en peu d'heures entre un petit nombre de convives. Ce que renferme le sac de l'animal, n'est point un morceau dédaigné parmi eux. Qui croiroit que des hommes de cette voracité sont en d'autres temps d'une frugalité qui nous paroîtroit insupportable, & qu'il leur arrive même fréquemment de rester plusieurs jours sans manger?

Le 12. Je fus réveillé de bonne heure par mes guides, qui vinrent m'annoncer que la rivière avoit beaucoup baissé dans la nuit. Pendant qu'on chargeoit nos bagages, je vis arriver à nous quelques cavaliers, qui avoient été retenus de même sur la rive opposée; pour gagner la nôtre, ils n'avoient couru aucun risque, & nous rassurèrent complettement.

Rencontre d'une caravane de négocians.

C'étoient des négocians ruinés qui alloient tenter fortune, en qualité de commissionnaires d'un riche commerçant, dont la spéculation avoit obtenu l'agrément de la cour & tous les secours qui

lui étoient nécessaires. Elle avoit pour but le commerce des pelleteries, principalement des martres zibelines prises chez les Koriaques & chez les Tchouktchis. Ces facteurs devoient se répandre depuis l'embouchure de la rivière Pengina, jusque bien avant dans les terres. Le terme du voyage étoit fixé à quatre ou cinq ans; ils se proposoient non-seulement d'acquérir des fourrures de tous côtés, mais encore de chasser eux-mêmes les animaux qui les portent: ne craignant d'entraves que de la part des naturels du pays, ils s'étoient pourvus de munitions & d'armes, pour être en état de repousser leurs insultes.

1788, *Juin.* Le 12.

En nous quittant, ils jetèrent un regard de pitié sur nos tristes montures, tandis que d'un œil d'envie nous observions la force & l'embonpoint des leurs. Sortis des environs d'Yakoutsk, où l'on recueille des fourrages pour l'hiver, ces chevaux présentoient un parfait contraste avec les nôtres, que la comparaison me fit trouver encore plus mauvais.

1788, *Juin.* Le 12.

Quand nous eûmes passé la rivière, je demandai à mes guides si je pouvois espérer que ce fût pour la dernière fois. « Non, » me dirent-ils, avant la fin du jour, » nous en traverserons trois autres. » Sur la description qu'ils m'en firent, je conjecturai que ce devoient être de nouvelles ramifications de l'Ourak. Quoi qu'il en soit, mes craintes se renouvelèrent à chaque passage; l'idée qu'un cheval pouvoit chanceler & tomber avec ma caisse, me faisoit frissonner.

Service signalé que me rend Golikoff.

A la sortie d'un bois épais, je me vis au bord d'un véritable torrent; cette nouvelle rivière en avoit la rapidité, & sa largeur n'étoit guère moins de deux cents pas; elle se jette dans l'Ourak à peu de distance. Cependant nous la jugeons guéable, & dans cette confiance, je presse mon cheval d'y descendre: au beau milieu, je sens ses jambes trembler; je l'encourage, il tient bon, avance & l'eau ne m'atteint plus qu'au genou. Enhardi moi-même, je me remets en selle, car la vue du

courant me cauſoit des étourdiſſemens continuels, & mon corps ſe portoit tout d'un côté. Enfin ; je touchois preſqu'au rivage, dont l'élévation exigeoit de nouveaux efforts ; il falloit, pour y parvenir, grimper ſur un quai de glaçons qui le bordoit encore ; la pente étoit extrêmement rapide, mais j'euſſe en vain cherché une autre iſſue. Je prends donc mon parti, & je dirige l'animal vers cette grève périlleuſe. Déjà ſes pieds de devant ſont poſés, il ſe cramponne de ſon mieux pour placer ceux de derrière ; au même inſtant il gliſſe, tombe à la renverſe ; nous nous trouvons ſéparés l'un de l'autre & tous deux à la nage. L'endroit étoit profond, la peſanteur de mes habits gênoit mes moindres mouvemens. Entraîné par la violence du courant, ainſi que mon cheval qui nageoit aſſez près de moi, je perdois inſenſiblement mes forces ; j'allois être emporté vers la jonction des deux rivières, quand tout-à-coup j'entends qu'on me crie : Tâchez d'attraper votre

1788,
Juin.
Le 12.

1788, Juin. Le 12.

cheval, ou c'eſt fait de vous. Cette voix, l'approche du danger me raniment; je m'élance avec force, j'étends la main & ſaiſis la bride. Le ciel ſans doute veilloit à ma conſervation, car en même temps mon cheval prit pied & s'arrêta; un moment plus tard nous étions perdus: je me hiſſai le long de la bride juſqu'au cou de l'animal que j'embraſſai fortement; je reſtai ſuſpendu ainſi entre la vie & la mort, n'oſant remuer & appelant à grands cris à mon ſecours. Mon fidèle Golikoff avoit en vain voulu ſuivre ma trace; la vigueur de ſon cheval n'avoit pas répondu à ſon zèle. Dans ſon impatience, c'étoit lui qui m'avoit donné le ſalutaire & terrible avis de m'accrocher à la bride; dès qu'il en aperçut l'heureux effet, il redoubla d'efforts pour gagner le rivage: y ſauter, accourir à mon cheval, le tirer hors de l'eau & me rendre à la vie, ce fut pour lui l'affaire de cinq minutes.

Mon premier ſoin, après avoir ſauté au cou de mon libérateur, fut de porter

la main à ma ceinture, d'en arracher mon porte-feuille. Malgré la toile cirée, qui l'enveloppoit, l'eau l'avoit pénétré, & je tremblois pour deux paquets essentiels que m'avoit recommandés particulièrement M. le comte de la Pérouze: je vis avec joie qu'ils n'étoient pas très-mouillés.

1788, *Juin.* Le 12.

Ma caisse étoit restée à l'autre bord, mais mon inquiétude à son égard fut bientôt dissipée par l'arrivée de M. Allegretti & de mes autres compagnons, qui la remirent entre mes mains. Ils étoient encore pâles & consternés de mon accident, & regardoient comme un miracle que j'eusse pu me sauver. J'avois vu la mort de trop près pour n'être pas de leur avis.

Nous remontâmes ensuite à cheval, mais j'avoue qu'à l'approche d'une rivière, mon sang se glaçoit dans mes veines; j'envoyois toujours en avant un de mes guides, & je n'étois rassuré que lorsqu'il m'avoit fait signe de l'autre bord.

1788, Juin. Le 12. Routes dans les bois.

Pendant cette journée, ainsi que dans les précédentes depuis mon départ d'Okotsk, nous voyageâmes constamment à travers des forêts, ou nous suivîmes le cours des rivières. Dans les bois, les arbres *(h)* qui bordent les routes sont petits, mais si fourrés, si hérissés de broussailles, que mes Yakoutes étoient obligés de nous frayer un passage à coups de hache *(i)*, ce qui ralentissoit encore notre marche, bien que nous n'allassions jamais qu'au pas.

Arrivée à Ouratskoï-plodbisché. Habitans de ce hameau.

J'arrivai d'assez bonne heure à Ouratskoï-plodbisché; c'étoit la première habitation que j'eusse rencontrée depuis la yourte déserte des bateliers sur le bord de l'Ourak, & je m'y reposai le reste du

(h) Ce sont pour la plupart ou des saules ou des aunes; mais en s'enfonçant daus ces forêts, on y remarque des sapins & des bouleaux d'une belle hauteur.

(i) Ils se servent à cet effet d'une lame large & longue, enchâssée au bout d'un bâton de trois pieds. Cette arme leur tient lieu de lance & de hache.

jour. Cette rivière coule aussi au pied de ce hameau ; le nombre de ses habitans se borne à quatre soldats qui occupent chacun un isbas. Ils sont chargés de la garde d'un magasin où l'on dépose les effets appartenant à la couronne, venant d'Okotsk ou d'Yakoutsk. Dans l'occasion, ils descendent les marchandises jusqu'à l'embouchure de l'Ourak ; mais celle-ci est tellement embarrassée, tantôt par des bas-fonds & tantôt par des cataractes, les embarcations sont si frêles, que la navigation n'y est pas moins dangereuse que pénible.

1788, *Juin.* Le 12.

Le 15. Source de l'Ourak.

Dans la matinée je traversai en bateau cette rivière, qui prend sa source non loin d'un lac immense, auprès duquel nous fîmes halte le même soir. Situé sur une hauteur, il peut avoir six à sept verstes de tour ; on le dit très-poissonneux.

Usage des Yakoutes lorsqu'ils abandonnent un cheval en route.

Je ne saurois taire une scène qui se passa ce jour-là entre mes Yakoutes, pour un cheval qu'il fallut abandonner en chemin. Ils s'étoient arrêtés & te-

1788, Juin. Le 14. noient conſeil autour de l'animal. Impatient de voir finir cette diſcuſſion, j'allois leur en témoigner mon mécontentement; mais ils me prévinrent, en implorant mon indulgence pour le retard qu'ils

Le 15. m'occaſionnoient. Comptables des chevaux dont la conduite leur eſt confiée, ils ſont dans l'uſage, lorſqu'ils en perdent par accident ou par excès de fatigue, de leur couper la queue & les oreilles, qu'ils rapportent aux maîtres pour leur décharge, ſans quoi ils ſont contraints d'en payer la valeur. En ce moment, il étoit queſtion de ſavoir s'ils achevroient de tuer l'animal moribond; cela demandoit quelque temps, & je n'étois pas d'humeur à leur en ſacrifier; auſſi répondis-je bruſquement qu'il y avoit un moyen plus ſimple, plus court & moins cruel. Je leur promis un certificat qui atteſteroit la perte, & ſuppléeroit aux preuves accoutumées, en m'accuſant de ne les avoir pas laiſſé prendre. Ils acquieſcèrent ſans héſiter à ma propoſition, & l'on me dit

que je devois leur savoir gré d'une telle déférence.

1788, Juin.

Le 16. Accident arrivé à mon soldat Golikoff.

Dans l'espérance d'aller plus vîte, je chargeai le vieux Nédarézoff de veiller à nos bagages, & je partis devant avec M. Allegretti, Golikoff & un Yakoute. Une mare se présenta, sa profondeur pouvoit être d'un pied : nous y entrâmes M. Allegretti & moi; Golikoff nous suivit, tenant ma caisse sur sa selle. A peine eut-il fait dix pas, que son cheval fléchit du devant, & le jeta de côté; mais plus occupé de son dépôt que de sa propre conservation, il roula sur la caisse qu'il n'eut garde de lâcher. Je descendis aussitôt pour lui aider à se relever: il étoit tombé dans la bourbe sans se faire aucun mal. Sa plus grande peine étoit que ma caisse fût mouillée; il ne s'en consola que lorsqu'il vit que l'intérieur ne l'étoit point.

Nos chevaux étoit si fatigués, que nous fûmes forcés de mettre pied à terre, & de les tirer par la bride, tandis que notre Yakoute les fouettoit vigoureusement par-

1788, *Juin.* Le 16.

derrière. Nous marchâmes ainſi tout le jour, nous arrêtant de demi-heure en demi-heure dans les endroits où l'herbe nouvelle commençoit à ſe montrer *(k)*, pour reſtaurer un peu nos pauvres montures.

Arrivée à la croix d'Yudoma.

Vers les trois heures après midi, nous parvînmes à Yudomskoï-kreſt, ou la croix d'Yudoma *(l)*. Sur une hauteur, d'où l'on brave les débordemens de cette rivière, qui promène au loin ſon onde impétueuſe, s'élèvent pluſieurs magaſins gardés par quatre ſoldats, qui s'y réfugient lorſque les eaux ont gagné leurs demeures

(k) J'ai déjà parlé de la promptitude de la végétation. De jour en jour ſes progrès devenoient plus ſenſibles; les arbres dépouillés ſi long-temps recouvroient peu-à-peu leur parure, & bientôt la campagne ne fut plus qu'une vaſte prairie émaillée de fleurs champêtres. Quel ſpectacle pour un homme dont l'œil depuis ſix mois n'avoit contemplé que des fleuves glacés, des montagnes & des plaines couvertes de neige! il me ſembla renaître avec la nature & ſortir de deſſous ſes ruines.

(l) Il y a en effet une grande croix plantée au bord du rivage.

plus

1788, *Juin.* Le 16.

plus voiſines du rivage; ils ſont auſſi le métier de mariniers, & ſont au ſervice des voyageurs.

Difficultés que j'éprouve pour m'embarquer.

A la vue de l'ordre dont j'étois porteur, ils ſe mirent entièrement à ma diſpoſition. Malheureuſement tous leurs bateaux étoient dans le plus mauvais état poſſible; point d'ouvriers ni de matériaux pour les raccommoder : ceux qui devoient m'être envoyés d'Okotsk, n'étoient pas près de nous joindre, & j'avois hâte de m'embarquer *(m)* pour deſcendre les rivières Yudoma, Maya & Aldann. Parmi ces ſoldats, un ſeul avoit fait ce voyage; il en étoit revenu depuis neuf ans & avoit totalement oublié la route : on me conſeilla de n'avoir recours à lui qu'au refus de tous les autres.

Le ſeul Nédarézoff fut donc ma reſſource; on me l'avoit donné pour me

(m) L'eau baiſſoit à vue d'œil chaque jour : un plus long retard m'eût expoſé à tous les dangers des bas-fonds; & le moyen alors d'éviter la redoutable cataracte!

1788, Juin. Le 16.

ſervir de pilote, mais quel pilote! douze ans s'étoient écoulés depuis qu'il avoit remonté une fois la rivière, & l'unique choſe dont il ſe ſouvînt, c'eſt qu'il avoit été trois ans à faire le trajet d'Yakoutsk à Okotsk. Il conduiſoit alors un convoi conſidérable de bois de conſtruction, d'ancres, cordages & autres effets pour un armement.

Réparations faites à un bateau pour mon départ.

Des quatre bateaux qui étoient ſur la grève, je choiſis le moins mauvais & le plus étroit *(n)*, dans la proportion de douze pieds de long ſur moitié de large. En l'examinant, je reconnus qu'il falloit l'étouper, le brayer & mettre un bordage de plus de l'avant, pour oppoſer plus de réſiſtance au bouillonnement des vagues. Avec deux planches & des clous arrachés d'un vieux bateau, un des ſoldats qui entendoit un peu le métier de charpentier, vint à bout de faire & d'aſſujettir

(n) Ces bateaux ſont plats & ſe terminent en pointes aux deux extrémités.

ce bordage, mais tout nous manquoit pour les autres réparations; la nuit nous surprit, cherchant de tous côtés dans les magasins de quoi suppléer au chanvre & au brai. Nos perquisitions furent vaines, & jusqu'au lendemain matin je ne cessai de me creuser la tête pour imaginer quelque expédient.

1788. *Juin.* Le 16.

Au point du jour, en allant visiter mes ouvriers, je marchai sur une vieille & grosse corde jetée sur le rivage. Enchanté de ma trouvaille, je la portai à mes soldats; dans la minute elle fut coupée, détorse, j'eus de la filasse, & nous voilà à calfater les trois bordages les plus essentiels. Le difficile étoit de contenir & de garantir l'étoupe; mes constructeurs me proposèrent de fermer ces fentes avec des lattes. Quand il fut question de les placer, autre embarras, ils n'avoient ni crochets de fer, ni clous; mais la nécessité donne de l'industrie. De chaque côté de ces coutures nous fîmes des trous avec un vilebrequin, notre seul outil; des

1788, Juin.

Le 17. lanières très-minces que je trouvai dans mes bagages, furent passées dans ces trous, bouchés ensuite avec de petites chevilles, & nous aidèrent à serrer ces lattes pour rendre notre embarcation impénétrable à l'eau. A trois heures après midi, nos travaux étoient achevés, le gouvernail en place, les rames ajustées; j'ordonnai à mes gens de se tenir prêts pour le lendemain.

Le 18. M. Allegretti me quitte pour retourner à Okotsk.

A l'instant de partir, nous vîmes paroître une caravane de négocians d'Yakoutsk; ils alloient à Okotsk, & je pressai M. Allegretti de profiter de leur compagnie. Notre séparation se fit à neuf heures. Les services, les témoignages d'attachement que j'avois reçus de cet estimable chirurgien, se retracèrent tous à mon esprit & à mon cœur dans nos adieux.

Passage de la cataracte.

Pour rameurs j'avois pris deux soldats, & parmi eux celui qui avoit anciennement fait ce voyage; Nédarézoff étoit au gouvernail; Golikoff & moi devions le

remplacer lorsqu'il seroit fatigué. La rapidité du courant nous emporta avec une telle violence, que nous pûmes nous dispenser de ramer. Au train dont nous allions, mes deux soldats ne doutoient pas qu'avant la fin du jour nous n'arrivassions à la fameuse cataracte, à quatre-vingts verstes & plus du lieu de notre départ. Leur conversation ne roula que sur les risques qui nous y attendoient. Bien que je fusse prévenu de leur inexpérience, à force d'entendre ces discours dictés par la peur, je finis par en éprouver moi-même; je crus devoir user de prudence, afin de n'avoir rien à me reprocher. Je me faisois souvent mettre à terre & je marchois en avant le long du rivage, pour reconnoître jusqu'où nous pourrions naviguer sans crainte. Vers le soir, il s'éleva un vent d'ouest-nord-ouest qui nous donna de la pluie. Plutôt que de nous exposer par un si mauvais temps, je décidai de faire halte, & fis dresser ma tente sur mon bateau.

1788, Juin.

1788, Juin. Le 19.

Après quatre heures de navigation interrompue par de fréquentes descentes, toujours pour observer l'approche de la cataracte, nous en eûmes enfin connoissance. Accompagné de mes deux pilotes, j'allai aussitôt examiner l'endroit. Non loin de là, j'aperçus une petite île pierreuse, qu'on ne découvre que lorsque les eaux commencent à baisser. Mes soldats me conseillèrent d'entrer dans le canal que nous devions trouver sur la droite; quoique la pente en fût très-rapide, ils assuroient qu'elle étoit insensible en comparaison de celle de la cataracte; restoit à savoir si l'eau seroit assez haute. Cet avis attira toute mon attention, & le résultat de mes remarques m'ayant convaincu de son utilité, je revins au bateau, déterminé à en profiter. J'encourageai mes gens de mon mieux, puis m'emparai du gouvernail. Nédarézoff resta près de moi; Golikoff se mit en devoir d'aider un des rameurs, car nous n'avions que deux avirons. Nous avançâmes ainsi, les rames

levées, jusqu'à la rencontre des deux courans, dont l'un mène au canal, & l'autre va se perdre dans la cataracte. L'impétuosité de celui-ci nous eût entraînés dans le gouffre, sans la précision & les efforts de mes rameurs. Aussi prompts que le signal, leurs bras nerveux appuient la rame, & luttent contre les vagues; elles s'enflent, s'irritent; les secousses violentes qu'elles donnent au bateau, mes encouragemens continuels, & plus que tout cela, la crainte de périr, redoublent l'ardeur de mes soldats; enfin nous sortons du courant perfide & nous entrons dans le canal. Combien son onde nous parut calme après cet effrayant passage! Pour laisser reposer mon monde, je m'abandonnai à la douceur de la pente : le gouvernail suffisoit pour diriger l'embarcation.

1788, *Juin.* Le 19.

Dès que nous fûmes au pied de la cataracte, la curiosité me fit tourner la tête. A son aspect affreux, je frémis & remerciai le ciel de m'avoir offert une

1788, Juin. Le 19.

autre route. Sur dix bateaux obligés de ſuivre celle-ci, neuf y doivent faire naufrage; j'en fais juge le lecteur.

Que deviendra cette frêle nacelle, qui, affrontant le danger, ſe laiſſe emporter par le torrent? Dans ſa chute précipitée, je la vois le jouet des lames d'eau qui ſe ſuccèdent & qui tombent avec bruit de vingt pieds de haut ſur trois énormes rochers qu'elles couvrent d'écume. Comment, ſans un miracle, n'être pas ſubmergé? comment ne ſe point fracaſſer contre ces écueils menaçans au travers deſquels il faut paſſer? Cependant, lorſque le manque d'eau rend le canal impraticable, voilà le ſeul chemin à prendre. Mes conducteurs me dirent qu'avant de s'y haſarder on déchargeoit toujours les bateaux, c'eſt à quoi ſe bornent les précautions & le ſavoir des pilotes. Ces cataractes ſe nomment *Porog.*

Il nous reſtoit à franchir un endroit qui inquiétoit mes gens; c'eſt ce qu'ils appellent *Podporojenei*, le deſſous ou

remous de la cataracte, qui en est éloigné d'une verste. Ils n'avoient pas fini d'en parler, que nous y étions déjà : j'eus à peine le temps de leur expliquer la manœuvre que je jugeois nécessaire. Il étoit question de choisir le côté le plus profond; la noirceur de l'eau me parut l'indiquer, & j'y donnai. Le bouillonnement, le volume des vagues, nous faisoient rouler & tanguer plus qu'en pleine mer : mais tout-à-coup notre bateau fut jeté contre un rocher à fleur d'eau que personne de nous n'avoit aperçu. De la force du choc nous fûmes renversés : mes compagnons se crurent perdus & n'osèrent se relever; j'avois beau leur crier de ramer, ils n'en tenoient compte. Je rattrapai le gouvernail, & voyant que rien n'étoit brisé, je les rassurai & j'obtins qu'ils reprissent leur place. Nous dûmes notre salut à la mousse dont cette roche étoit couverte; elle garantit le bateau, qui toucha de côté & glissa dessus, sans être aucunement endommagé.

1788, Juin. Le 19.

1788, Juin. Le 19.

Pour éviter cet accident, il faut paſſer préciſément dans le milieu de la rivière, & ne point s'embarraſſer des lames qui s'y élèvent & ſemblent ſe briſer contre des roches. Le paſſage eſt d'environ cent cinquante toiſes. Au bas de ce Podporojenei tombe une autre rivière; la limpidité de ſes eaux & leur cours paiſible à côté de l'agitation & du trouble de la Yudoma, forment un contraſte ſi marqué, que pendant long-temps l'œil les diſtingue l'une & l'autre.

Bras de la Yudoma, appelé *bras du diable*.

Sur la rive gauche de cette dernière, on en trouve encore un bras qui n'eſt guère moins redouté; auſſi lui a-t-on donné le nom de *Tſchortofskoï-protok*, ou bras du diable. Il rentre dans le lit de la Yudoma, à trente verſtes de l'embouchure de celle-ci dans la Maya. On le reconnoît à la quantité d'arbres morts & de rochers qui obſtruent ſon entrée; un courant très-rapide vous y entraîne pour n'en jamais ſortir, ſi vous n'avez la prévoyance de vous porter toujours ſur la droite.

Je pensai tuer un ours qui se promenoit sur le rivage ; je lui tirai un coup de fusil chargé à chevrotines ; malgré sa blessure, il s'enfuit dans les bois & je le perdis de vue. Un instant après, faute d'avoir rechargé, je manquai un renne superbe, qui partit à quinze pas de nous. Je vis aussi plusieurs argalis, des cygnes, des oies, un renard, mais je n'en pus atteindre aucun.

1788, *Juin.* Le 20.

Ce jour-là, pour la première fois depuis mon départ d'Yudomskoï-krest, j'aperçus une forêt de pins. En revanche je n'avois pu compter tous les bois de sapins qui s'étoient offerts à mes regards à droite & à gauche. C'est ce dernier arbre *(o)* qui fournit les mâts & autres bois de construction à tous les chantiers qui sont sur cette côte.

Une indisposition se déclara chez moi par un accès de fièvre, mais je n'y fis pas grande attention ; seulement je restai

(o) Son nom dans le pays est *listvenischnoié-dérevo.*

1788, *Juin.* Le 21.

couché dans mon bateau, & mon régime se borna à boire de l'eau froide. Je ne m'arrêtois plus la nuit, notre navigation étant devenue très-facile.

Rapidité & direction de la Yudoma.

Quoiqu'on me l'ait assuré, j'ai peine à croire que l'Ourak soit plus rapide que la Yudoma. Nous faisions sur celle-ci dix, douze & souvent quinze verstes par heure. Sa direction la plus constante m'a paru ouest ; à son embouchure elle forme un grand nombre d'îlots.

Le 22. Entrée dans la Maya.

J'entrai dans la Maya à deux heures du matin, faisant route assez directement au nord & parfois un peu à l'est. Les bords de cette rivière sont moins escarpés, moins tristes que ceux de la précédente ; par intervalles pourtant on y découvre des montagnes & même des rochers : la différence d'un courant à l'autre nous fut bien plus sensible, nous ne faisions que quatre verstes par heure.

Rencontre de neuf bateaux.

Vers le milieu du jour, nous rencontrâmes neuf bateaux, chargés de diverses munitions pour l'expédition de M. Billings;

ils remontoient, traînés par des hommes, les rivières que nous deſcendions. Je ne pus les aborder; mais je ſûs que l'officier qui les conduiſoit à Okotsk, étoit M. Behring, fils du navigateur à qui la Ruſſie doit des découvertes ſi intéreſſantes ſur la côte nord-oueſt de l'Amérique. Il s'attendoit, me dit-on, à mettre environ un mois & demi pour faire le trajet qui venoit de me coûter quatre jours.

1788, *Juin.* Le 22.

Les couſins nous devinrent d'une incommodité inſupportable; nous ne parvînmes à les écarter qu'avec de la fumée de bois pourri; nous avions le ſoin d'entretenir le feu jour & nuit.

Le 23.

Dans l'après midi, je quittai la rivière Maya pour tomber dans une autre plus large & plus rapide, appelée *Aldann (p)*: mais je ne fis que la traverſer pour gagner une habitation ſituée ſur l'autre rivage, en face de l'embouchure de la Maya *(q)*.

Embouchure de la Maya dans l'Aldann.

(p) Elle ſe jete dans la Léna, à quelque diſtance & au nord d'Yakoutsk.

(q) Cet endroit ſe nomme *Ouſt-maya priſtann*, ou havre de l'embouchure de la Maya.

1788, *Juin.* Le 23. Hasard qui me procure des chevaux.

Là, je trouvai des soldats-matelots de l'expédition de M. Billings, qui me proposèrent de profiter de plusieurs chevaux de transport arrivés depuis peu, & qui s'en retournant, pouvoient me conduire jusqu'à *Amgui.* Suivant mon itinéraire, je devois me rendre en bateau à *Belskaia-Pérépravа,* où passe la route ordinaire d'Okotsk à Yakoutsk; mais en allant par Amgui, j'abrégeois considérablement. Cette certitude & l'heureux hasard qui me procuroit de bons chevaux, me firent renoncer à mon projet.

Je payai mes conducteurs *(r)*, qui avoient ordre de laisser leur bateau à Belskaia-Pérépravа, c'est-à-dire, à cent cinquante verstes plus loin, & qui en conséquence continuèrent de descendre l'Aldann. Ils ne furent pas à une verste, que je regrettai de les avoir congédiés. Les Yakoutes à qui appartenoient ces chevaux, & qui craignoient de les trop

(r) Dans mes cinq jours de navigation, j'avois fait près de sept cents verstes.

1788. *Juin.* Le 23.

fatiguer, avoient appris avec chagrin que je penſois à m'en ſervir; n'oſant pas le témoigner ouvertement, ils voulurent ſe ſauver : on courut ſur leurs traces, & à force de promeſſes, on les ramena. Pour s'en aſſurer, il fallut les renfermer tous dans un iſba, d'où on ne les laiſſa ſortir le lendemain matin, que ſous la condition de me mener à Amgui; en attendant, on avoit eu la précaution de choiſir les dix meilleurs chevaux pour mon uſage.

Départ d'Ouſt-maya-priſtann.

Après une bonne nuit, qui acheva de me remettre de ma légère indiſpoſition, je montai gaiement à cheval, ſuivi de ces Yakoutes que Golikoff avoit harangués & rendus plus dociles. Je fus étonné de leur belle humeur, ils chantèrent tout le long de la route.

Chanſons Yakoutes.

Leur muſique n'eſt nullement agréable; elle conſiſte en un tremblement continuel & monotone, qu'ils produiſent de la gorge. Ils ſont au ſurplus grands improviſateurs. Les paroles ne leur coûtent

1788, Juin. Le 24.

ni travail ni effort de génie; ils puisent des sujets dans tout ce qu'ils voyent ou pensent : qu'un oiseau s'envole à leur côté, voilà de quoi chanter pendant une heure. Ce n'est pas que leur imagination accumule les idées; la chanson se bornera à répéter jusqu'à extinction, *qu'un oiseau vient de s'envoler.*

Détails sur ma route jusqu'à Amgui.

Pendant l'espace de cent verstes, nous marchâmes au travers d'un marais mouvant, où nos chevaux enfonçoient au point que nous étions contraints de descendre pour les aider à s'en retirer; le reste du chemin fut moins mauvais. Au milieu d'un grand bois, je vis sur le bord d'un lac, deux pêcheurs occupés à faire leurs provisions pour l'hiver; ils n'avoient pour toute demeure qu'un toit d'écorce d'arbres : à la fin de la belle saison, ils vont chercher auprès de leurs parens une retraite plus sûre & plus chaude.

Le 25.

Nous eûmes de la pluie en abondance, mais sur-tout depuis quatre heures après-midi, jusqu'à huit du soir que je fis halte.

Pour

Pour s'en garantir, mes Yakoutes mirent sur leurs épaules une peau d'ours en guise de collet. Avec une queue de cheval enchâssée dans un gros manche de fouet, ils se préservent des moucherons. Nous en étions tellement assaillis, que je ne tardai pas à recourir à leur chasse-mouche. 1788. *Juin.* Le 25.

Cette journée ne me fournit rien de remarquable. J'arrivai le soir au bord de la rivière Amga, à deux cents verstes du havre de l'embouchure de la Maya. Sa profondeur ôtoit l'envie de la passer à gué, cependant les bateaux étoient tous sur la rive opposée; inutilement nous appelions pour qu'on vînt nous prendre. Un de mes conducteurs, impatienté de ne voir personne paroître, se débarrassa de ses vêtemens, & à la nage alla nous chercher un bateau. Le passage de notre caravane dura une heure; nous remontâmes aussitôt à cheval pour gagner l'habitation d'un prince Yakoute, nommé *Girkoff.* Chemin faisant, je trouvai plus Le 26.

1788, Juin. Le 26.

ſieurs yourtes, mais toutes à la diſtance au moins d'une verſte les unes des autres. A quelques pas de celle du Knéſetsk ou autrement du prince, mon ſoldat Golikoff alla en avant pour le diſpoſer à me bien recevoir.

Accueil que me fait à Amgui un prince Yakoute.

Il me fit en effet beaucoup d'accueil; non-ſeulement il m'offrit ſa yourte, du lait & du beurre excellent, mais encore il me promit que ſes meilleurs chevaux *(ſ)* ſeroient le lendemain à mes ordres. Sachant que j'avois beſoin de repos, il m'indiqua la caſe qu'il m'avoit deſtinée, & pendant qu'on la préparoit, il eut la complaiſance de me montrer en détail ſon habitation, une des plus belles en ce genre.

La grandeur de ces maiſons varie ſui-

(ſ) Indépendamment de ſes divers beſtiaux, ce prince avoit un haras de deux mille chevaux en très-bon état; il en avoit perdu un grand nombre dans les tranſports ordonnés pour l'expédition de M. Billings. A la manière dont il me parla de ſa ſoumiſſion aux volontés de ſa ſouveraine, je jugeai que les ſacrifices ne lui coûtoient rien pour prouver ſon zèle.

1788, *Juin.* Le 26.

Description d'une yourte Yakoute.

vant que le propriétaire eſt plus ou moins riche, que ſa famille eſt plus ou moins nombreuſe. Des poutres poſées debout les unes à côté des autres, & recouvertes de terre graſſe, en forment les murs, qui ne s'élèvent point perpendiculairement comme les nôtres. Plus rapprochés vers le haut, ils ſupportent un toit dont l'inclinaiſon eſt peu rapide; dans quelques yourtes, il eſt ſoutenu par des poteaux. Une ſeule porte donne accès dans l'intérieur qui ſe partage en deux, ainſi que je l'ai déjà dit. Le côté le plus propre eſt habité par les humains, qui s'y retirent ſous des compartimens diſtribués à égales diſtances auprès des murs; ce ſont des cahutes que je ne puis mieux comparer qu'aux petites loges des vaiſſeaux Hollandois; chaque couple ici a la ſienne. De l'autre côté de la yourte demeurent les bêtes, les vaches, les veaux, c'eſt tout ſimplement une étable. Au centre du bâtiment eſt placée la cheminée, de forme circulaire & conſtruite en bois; on la

1788, Juin. le 26.

met à l'abri des accidens avec un enduit épais de terre glaiseuse : pour allumer le feu, le bois est posé perpendiculairement dans la cheminée. A chaque angle saillant, on applique un long bâton, d'où sort horizontalement un autre auquel on suspend la chaudière, & voilà la crémaillère imaginée. Il est facile de la multiplier, si l'on a plus d'un vase à faire chauffer.

Boisson appelée *koumouiss*.

Dans un coin de la yourte est à demeure un baquet de cuir ; chaque jour on y verse du lait de jument qu'on agite avec un bâton pareil à celui qui sert à battre le beurre. Tous ceux qui entrent, les femmes sur-tout, ne manquent jamais, avant de vaquer à d'autres travaux, de battre ce lait pendant quelques minutes ; de-là provient cette boisson aigrelette & cependant agréable, qu'on nomme *koumouiss*. Veut-on la faire davantage fermenter, elle devient un breuvage des plus capiteux.

Mon hôte parloit le russe passable-

1788, Juin. Le 26.

ment *(t)*; j'en profitai pour tirer de lui quelques renseignemens sur les usages, les mœurs & la religion de ses compatriotes. Je vais les joindre aux notes qui m'avoient déjà été fournies sur ces matières.

Usages, religion & mœurs des Yakoutes.

Au commencement de l'été, ils quittent leurs habitations d'hiver, & s'en vont avec leurs familles & un petit nombre de chevaux, faire la récolte de fourrages pour la saison des frimats. C'est toujours à une distance considérable de leur yourte, dans les cantons les plus fertiles, qu'ils courent chercher ces provisions. Durant cet éloignement de leur demeure, ils y laissent leurs chevaux à la garde de leurs valets, & les pâturages des environs suffisent à la nourriture de tous leurs troupeaux.

J'ai bien regretté de n'avoir pas été témoin de leur fête du mois de mai, en réjouissance du retour du printemps. Ils

(u) J'ai rencontré beaucoup de ces chefs, à qui cette langue étoit aussi familière que la leur.

1788, Juin. Le 26.

se rassemblent alors en rase campagne; y portent force koumouiss fermenté, rôtissent bœufs & chevaux, mangent & boivent jusqu'à satiété, chantent, dansent & finissent par des sortiléges. Leurs chamans président à ces fêtes, & y débitent leurs extravagantes prédictions.

Ces sorciers sont ici plus libres & plus révérés qu'au Kamtschatka. Interprètes des dieux, ils accordent leur médiation au stupide Yakoute qui l'implore en tremblant, mais sur-tout qui la paye. J'ai vu de ces dupes donner leur cheval le plus beau pour conduire un chaman dans son village. Rien de si affreux que les séances magiques de ces imposteurs : je ne les connoissois encore que par tradition, & voulus y assister. Je fus frappé de la fidélité du récit qu'on m'en avoit fait: comme je l'ai rapporté avec une égale exactitude, je ne puis qu'y renvoyer le lecteur *(u)*. Je me contenterai de lui

(t) Voyez *première Partie, page 181.*

faire le portrait du chaman qui représenta devant moi. 1788. *Juin.* Le 26.

Vêtu d'un habit garni de sonnettes & de lames de fer, dont le bruit étourdissoit, il battoit en outre sur son *bauben* ou tambour, d'une force à inspirer de la terreur; puis courant comme un fou, la bouche ouverte, il remuoit la tête en tout sens. Ses cheveux épars lui couvroient le visage; de dessous sa longue crinière noire *(x)* sortoient de véritables rugissemens, auxquels succédèrent des pleurs & de grands éclats de rire, préludes ordinaires des révélations.

Dans l'idolâtrie des Yakoutes, on retrouve toutes les rêveries, toutes les pratiques superstitieuses des anciens Kamtschadales, des Koriaques, Tchouktchis & autres peuples de ces contrées. Ils ont cependant des principes plus étendus, &

(x) Au milieu des Yakoutes, qui portent tous les cheveux courts, il est aisé de reconnoître les chamans qui les laissent croître, & les nouent habituellement derrière la tête.

1788, *Juin.* Le 26.

au travers des fictions absurdes dont ils se repaissent, on démêle des idées assez ingénieuses sur l'Être suprême, sur les miracles, sur les peines & les récompenses futures.

Je fus principalement étonné de la vivacité & de la bizarrerie de leur esprit; ils se plaisent à raconter des fables puisées dans leur ridicule mythologie, & qu'ils vous débitent avec toute l'assurance de la crédulité. A les comparer avec les nôtres, on est tenté de ne plus tant admirer nos auteurs anciens & modernes, lorsqu'on voit ce genre cultivé par de semblables rivaux. Voici deux de ces fables que Golikoff me traduisit phrase pour phrase.

Dans un grand lac, il s'éleva un jour une rixe violente entre les différentes espèces de poissons. Il étoit question d'établir un tribunal de juges suprêmes, qui devoient gouverner toute la gent poissonnière. Les harengs, les menus poissons prétendoient avoir autant de droit que les saumons d'y être admis. De propos en propos les têtes s'échauffèrent; on en vint jusqu'à se réunir en force contre ces gros poissons qui piquoient &

incommodoient les plus foibles. De-là des guerres intestines & sanglantes, qui finirent par la destruction d'un des deux partis. Les vaincus échappés à la mort, s'enfuirent dans de petits canaux, & laissèrent les gros poissons qui eurent l'avantage, seuls maîtres du lac. Voilà la loi du plus fort. 1788, Juin. Le 26.

L'autre fable ressemble plus à nos contes de bonne femme, la terreur des enfans & l'amusement des veillées dans nos villages. Je ne serois pas éloigné de croire que ce fût l'ouvrage de quelque chaman.

Un Yakoute avoit manqué de respect ou fait tort à son chaman. Le diable, pour venger celui-ci, se transforma en vache, & s'étant mêlé dans le troupeau du coupable, tandis qu'il paissoit le long d'un bois, fut en dérober les plus belles genisses. Le soir, quand le berger revint, son maître irrité le chassa impitoyablement, l'accusant d'être cause de la perte, par son défaut de soin. Aussitôt le diable se présente en habit de berger; on l'agrée, & le lendemain il mène les vaches aux champs. Un, deux jours se passent, le Yakoute ne voit point reparoître son troupeau. Dans son inquiétude, il part avec sa femme, cherche de tous côtés, le découvre enfin, mais dans quel désordre! A son approche, les vaches se mettent à courir & à

1788, Juin. Le 26.

danser au son de la flûte du perfide berger (y). Le maître tempête, crie. « Halte-là, lui dit le » diable, il te sied bien de me reprocher de » t'avoir volé, toi qui abusas de la confiance du » plus respectable des chamans : que ceci te serve » de leçon ; apprends à rendre à chacun ce qui » lui appartient. » A ces mots, le troupeau & le berger disparurent, & le pauvre Yakoute perdit tout son bien.

Depuis lors, le lieu de cette scène passa pour le séjour des esprits infernaux. Les incrédules eurent beau dire que, selon toute apparence, le diable ravisseur n'étoit autre que le chaman lui-même; la simplicité des bons Yakoutes se révolta contre ce soupçon, qu'ils traitent d'horrible blasphême.

On m'avoit montré plusieurs fois dans les bois, des restes d'anciens tombeaux Yakoutes; c'étoient des cercueils grossièrement faits & suspendus sur des branches

(y) Cet instrument que je désigne ici sous le nom de flûte, est un os percé & travaillé à peu-près comme nos flûtes à l'oignon; les sons que les Yakoutes en tirent ne sont pas moins aigres.

d'arbre. Je ne sais pourquoi ils ont renoncé à l'usage d'exposer ainsi leurs morts en plein air & loin de leurs habitations; à présent ils les enterrent à l'instar des chrétiens. 1788, *Juin.* Le 26.

Ces funérailles se font avec une sorte de pompe plus ou moins magnifique, suivant le rang & la richesse du défunt. Si c'est un prince, on le revêt de ses plus riches habits & de ses plus belles armes. Le cadavre mis dans le cercueil est porté par la famille jusqu'au pied de la tombe; de longs gémissemens annoncent le lugubre cortége. Le cheval favori du prince & le meilleur du haras, tous deux richement harnachés & conduits par un valet ou quelque proche parent, marchent à côté du convoi. Arrivés au lieu de la sépulture, ils sont attachés à deux poteaux *(z)* plantés auprès de la fosse. Pendant qu'on inhume leur maître, on les égorge sur son corps,

(z) Ces pieux dépouillés de leur écorce, sont ou peints de diverses couleurs, ou ornés de sculptures baroques.

1788, Juin. Le 26.

& cette libation sanglante est l'hommage rendu à son attachement pour ces animaux, qui sont censés le suivre dans l'autre monde, où l'on espère qu'il pourra en jouir encore. Cependant on les écorche, la peau & la tête qui y reste unie, sont fichés horizontalement sur des branches d'arbres à peu de distance du tombeau, & voilà le mausolée; ensuite un bûcher s'allume, & la dernière preuve d'amitié pour le défunt, consiste à faire rôtir & à manger sur la place ses deux chevaux chéris. Ce régal achevé, chacun se retire. Le même cérémonial s'observe pour une femme: au lieu d'un cheval, on immole la vache qu'elle préfère.

Les Yakoutes sont robustes & généralement grands; l'ensemble de leurs traits a quelque analogie avec la figure des Tartares; on dit même que les deux idiomes se rapportent beaucoup. Tout ce que je puis affirmer, c'est que les Yakoutes ont la parole extrêmement brève, & qu'ils ne lient point leurs mots.

1788, *Juin.* Le 26.

Leur habillement est simple & à peu-près le même pour l'été & pour l'hiver; la seule différence, c'est que dans cette dernière saison, il est en pelleteries. Par-dessus la chemise, ils portent pour l'ordinaire une grande veste croisée & à manches; leur culotte ne va qu'à moitié des cuisses, mais de longues bottes appelées *sarri* leur remontent au-delà du genou. Dans les chaleurs, ils ne gardent de tout cela que leur culotte.

Ils ont la prétention de monter à cheval mieux qu'aucune autre nation du monde. Leur vanité à cet égard est telle qu'ils évitent par dédain de donner à tous voyageurs des chevaux (a) trop fringans.

La polygamie chez ce peuple, entre dans les principes politiques. Obligés de faire de fréquens voyages, ils ont des femmes dans tous les endroits où ils s'arrêtent, & jamais ils ne les rassemblent;

(a) En parlant de leurs selles, j'aurois dû ajouter que les étriers en sont très-courts.

1788, *Juin.*

malgré cela, ils ſont jaloux à l'excès & les ennemis jurés de quiconque oſe violer les droits de l'hoſpitalité.

Le 27. Départ d'Amgui.

Grâce aux ſoins de mon prince Girkoff, je trouvai à mon réveil neuf excellens chevaux tout ſellés *(b)*. Il voulut que je montaſſe ſon cheval de prédilection, qui alloit parfaitement l'amble; comblé de ſes honnêtetés, je le quittai de bonne heure, avec l'eſpoir conſolant de rencontrer plus fréquemment des habitations où je pourrois prendre des relais & parfois du repos.

Image d'une prétendue divinité malfaiſante.

A quelques pas de celle-ci, qu'on nomme *Amguinskoi-ſtanovié*, ou halte d'Amgui, je vis ſur le chemin des ſimulacres en bois d'un oiſeau de la groſſeur d'un canard ou d'un cormoran; c'eſt la figure emblématique d'une divinité malfaiſante, l'épouvante du canton. On fait à ſon ſujet les contes les plus fous;

(b) Trois chevaux ſe payent ici ſur le même pied qu'un ſeul en Sibérie.

on prétend, par exemple, que cet esprit diabolique a souvent égaré des voyageurs & dévoré leurs chevaux.

1788, Juin. Le 27.

Je mis pied à terre le soir chez un autre prince Yakoute *(c)*, établi depuis peu dans son habitation d'été, qui me parut aussi propre qu'agréable : voici la description de ces *ourassis;* c'est le nom de ces demeures pittoresques.

Habitations d'été des Yakoutes.

Comme les yourtes des Koriaques nomades, elles sont rondes, spacieuses & construites avec des perches en moindre quantité, mais posées de la même manière, & soutenues tout autour par de légères traverses cintrées ; le tout est couvert d'écorce de bouleau *(d)*, appliquée du haut en bas par bandes larges de dix-huit pouces. Les bordures de ces bandes sont faites de petites lisières de

(c) Il faudroit me répéter sans cesse, si je voulois rendre compte de tous les bons traitemens que je reçus de chacun de ces princes Yakoutes.

(d) C'est dans le printemps qu'on dépouille cet arbre de son écorce.

1788, Juin. Le 27.

cette écorce découpée en festons; on tapisse l'intérieur dans le même goût. Le caprice du propriétaire en ordonne les dessins, où il règne communément une bigarrure qui n'est point désagréable. Ces ornemens enjolivent encore les cases & les lits des chefs de famille. Les domestiques couchent par terre sur des peaux ou sur des nattes; le feu s'allume au milieu de la maison.

Le 28. Je parvins à la rivière Sola que je côtoyai pendant long-temps. La chaleur ne m'incommodoit pas moins que les moucherons, & j'étois si altéré, qu'à chaque yourte je m'arrêtois pour demander du koumouiss.

Le 29. Arrivée à Yarmangui. Dans la matinée, après avoir fait deux cents verstes depuis Amgui, j'atteignis l'endroit appelé *Yarmangui*, au bord de la Léna. En traversant cette rivière, j'étois à Yakoutsk; mais une ordonnance du commandant enjoignoit à tout voyageur d'attendre en ce lieu la permission de passer dans la ville. Quelque déplaisante que

que fût pour moi cette espèce de quarantaine, je m'y résignois, lorsqu'un bas-officier m'invita à me rendre à deux cents pas plus loin, où je trouverois M. le capitan ispravnick & un lieutenant de M. Billings; ils venoient d'être informés de mon arrivée, & me reçurent avec les plus grandes démonstrations d'estime & de joie. A peine leur eus-je fait entendre à quel point le retard dont j'étois menacé, me contrarioit, qu'ils s'empressèrent de donner des ordres pour qu'on me conduisît à l'autre bord, m'ajoutant qu'ils étoient sûrs de l'approbation de M. le commandant, à qui j'avois été annoncé & recommandé depuis long-temps.

1788, *Juin.* Le 29.

Passage & largeur de la Léna devant Yakoutsk.

A midi, j'entrai dans le bateau qu'on m'avoit préparé, & fus quatre heures à traverser la Léna dans la diagonale. Autant qu'il est possible à l'œil de juger d'une telle étendue, cette rivière doit avoir au moins deux lieues de large.

Séjour à Yakoutsk.

Descendu à terre, je fus interrogé par un officier de police & mené par lui,

1788, *Juin.* A Yakoutsk.

ſuivant l'uſage, au logement qu'il jugea à propos de m'aſſigner. Auſſitôt je me fis indiquer la demeure du commandant, M. Marklofski, à qui je courus faire viſite : il m'accueillit avec toute la politeſſe imaginable, ne me parla que françois, langue qui paroiſſoit lui être très-familière. Après m'avoir complimenté ſur la rapidité de ma marche *(e)* & ſur mon heureuſe arrivée, il m'engagea à reſter quelques jours à Yakoutsk, pour me remettre de mes fatigues.

Rencontre de M. Billings.

Mais de toutes ſes offres obligeantes, rien ne me flatta plus que celle de me faire ſouper le même ſoir avec M. Billings. Je déſirois ardemment de le connoître, & j'attendis avec impatience le moment de l'entrevue. Notre commune profeſſion de voyageur fut d'abord entre nous un ſigne de rapprochement ; on eût dit que

(e) J'étois le premier voyageur parti cette année d'Okotsk, qu'on eût encore vu à Yakoutsk. La diſtance entre ces deux villes eſt d'environ quinze cents verſtes.

notre liaiſon étoit ancienne, cependant nous nous tînmes l'un & l'autre ſur la plus grande réſerve, écartant de la converſation tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport à l'objet de nos miſſions reſpectives. J'admirai en cela la délicateſſe & la prudence de M. Billings : pendant mon ſéjour, je dînai une fois chez lui; matin & ſoir nous nous réuniſſions chez M. Marklofski *(f)*, & jamais dans nos entretiens il ne lui échappa une queſtion indiſcrète.

Il regrettoit beaucoup de n'avoir pas dans ſa courſe rencontré les frégates de notre expédition; il eût mis ſon bonheur & ſa gloire à remplir les intentions généreuſes de ſa ſouveraine, en fourniſſant à M. le comte de la Pérouze tous les ſecours qui euſſent été en ſon pouvoir; c'étoit une dette dont il vouloit & ne pouvoit, diſoit-il, s'acquitter qu'envers moi. Effectivement, il n'eſt

(f) Ce commandant devoit reſter en place juſqu'à l'arrivée de M. Kaſloff.

1788, *Juillet.* A Yakoutsk.

ſorte de bons offices qu'il n'ait cherché à me rendre.

Le cheval m'ayant extrêmement fatigué, on me conſeilla de remonter la Léna juſqu'à Irkoutsk; ce parti me convenoit d'autant plus, qu'il me promettoit du repos, & que le retard qu'il devoit m'occaſionner, ne pouvoit être que de quatre ou cinq jours. Dès que je fus décidé, M. Billings m'aida de ſes avis & de ſes ſoins pour le choix & l'acquiſition d'un bateau; de ma tente il me fit faire deux voiles, me céda un de ſes ſoldats affidés pour pilote, & me procura enfin tout ce qu'il crut pouvoir m'être utile dans mon trajet.

Deſcription de la ville & du port d'Yakoutsk.

Les cinq jours que je paſſai à Yakoutsk, furent conſacrés aux préparatifs de mon départ: je n'en eus pas moins le temps de remarquer que cette ville étoit la plus agréable & la plus peuplée que j'euſſe encore vue, dans l'immenſe étendue de pays que je venois de parcourir.

Elle eſt bâtie ſur la côte occidentale

de la Léna; les maiſons ſont en bois, mais grandes & commodes; celle du commandant eſt en face du port. La plupart des égliſes ſont en pierre. Un bras de la rivière *(g)* qui s'avance en décrivant un coude jusqu'au pied des murs de la ville, forme ce qu'on appelle le *port*, dont le fond ſe trouve à ſec lorſque les eaux ſont baſſes. Les bâtimens que le commerce y amène, ne ſont autres que des barques; la majeure partie ſert au tranſport des denrées envoyées par le gouvernement, comme ſels & farines. Les négocians, pour la traite de leurs marchandiſes, louent ou achettent de ces bateaux qu'on tire des environs de la ſource de la Léna où on les conſtruit. 1788, *Juillet.* A Yakoutsk.

Les Yakoutes ne viennent dans la ville que pour leurs affaires; en général elle n'eſt guère peuplée que de Ruſſes. Dans les manières, dans les coſtumes, on Habitans.

(g) Cette rivière traverſe la Sibérie dans preſque toute ſa largeur, du nord-eſt au ſud-oueſt, pour ſe jeter enſuite dans la mer glaciale.

1788, Juillet. Le 5.

aperçoit les effets de la civilisation ; le ton de la société, la gaîté qui y règne, tout concourt avec les intérêts du commerce, à entretenir parmi les habitans cette communication active, la source des richesses & des agrémens de la vie *(k)*.

Départ d'Yakoutsk & navigation sur la Léna.

Après avoir renouvelé mes provisions, je partis d'Yakoutsk à une heure du matin. Déjà le crépuscule annonçoit le lever de l'aurore (on sait qu'en été dans les hautes latitudes, pendant plus d'une semaine, l'intervalle entre la nuit & le jour, est à peine sensible), de sorte qu'on distinguoit parfaitement les bancs de sable qui bordent le rivage jusqu'à la première poste. Ne pouvant pas toujours les éviter, mes conducteurs, ou autrement, les hommes qui tiroient mon embarcation, nous prioient à chaque instant de nous mettre à l'eau comme eux, pour les aider à la faire passer sur ces bas-fonds. Souvent aussi, malgré l'énorme largeur de la

(k) Je ne parle point de l'administration, elle est organisée sur le même plan que celle d'Okotsk.

1788, *Juillet.* Du 5 au 14.

rivière, nous nous déterminions à gagner, à la rame, l'autre côté, dans l'eſpoir d'y obtenir un paſſage plus facile; mais alors la violence du courant nous repouſſoit en arrière à la diſtance d'une demi-verſte plus ou moins. De gros glaçons ſe montroient encore ſur les bords; on m'aſſura qu'il en reſtoit ainſi toute l'année.

Je ne rendrai pas compte de ma navigation jour par jour. Les obſervations qu'elle m'a fournies ſont trop peu intéreſſantes pour ne pas épargner au lecteur la fatigante uniformité des détails quotidiens.

Poſtes ou ſtations; quels gens ſont ce ſervice.

Les poſtes ſe comptent par ſtations; celles-ci ſont de trente, quarante, cinquante, ſoixante, ſoixante-dix & même de quatre-vingts verſtes *(i)*. Qu'on juge d'après cela de la peine des malheureux qui ſont condamnés à faire le ſervice de la poſte, c'eſt-à-dire, à traîner les bateaux

(i) Les frais de poſte n'en ſont pas pour cela plus conſidérables; un homme ſe paye comme un cheval.

1788, *Juillet.* Du 5 au 14. Navigation ſur la Léna.

d'une ſtation à l'autre. Dans l'eſpace de près de douze cents verſtes, cette terrible corvée fait la punition des exilés & des malfaiteurs. Ils partagent ce travail avec des chevaux; mais lorſque le bateau s'engrave ou que le tirage devient embarraſſé, l'homme ſuccède à la bête, & ce ſont les pas les plus difficiles qu'il lui faut franchir. Le ſeul ſoulagement que cet affreux métier vaille à ces forçats, ſe réduit à quelques meſures de farine que le gouvernement leur accorde. Les princes Yakoutes des environs ſont tenus auſſi de pourvoir à leur entretien, & en cas de beſoin, de leur prêter des hommes & des chevaux.

Pluſieurs de ces miſérables ſont mariés; ils ſe retirent avec leurs familles dans des iſbas à moitié ruinés, & épars çà & là le long de la rive droite. La pluie me contraignit un jour de chercher un refuge dans une de ces habitations; je choiſis la plus apparente: en y entrant, je penſai être renverſé par l'odeur infecte qu'on y reſpiroit, & je ne ſais point d'expreſſions

1788, *Juillet.* Du 5 au 14. Navigation ſur la Léna.

pour peindre le tableau hideux de la misère qui frappa mes regards. Loin d'avoir trouvé un abri dans cette maiſon, au bout d'un quart-d'heure je me vis inondé; l'eau tomboit par torrens de tous les coins du toit, & je préférai de remonter dans mon bateau.

La pêche & la chaſſe rempliſſent les momens de loiſir de ces bannis, qui ont conſervé toute la perverſité de leurs inclinations; ils ne ſont gouvernés que par l'intérêt ou la crainte. A l'approche d'un bateau, toujours ils eſſayent de ſe ſouſtraire par la fuite au ſervice pénible auquel l'autorité les a aſſujettis. Plus d'une fois ils m'ont joué ce tour; j'arrivois à une ſtation; des cinq ou ſix hommes qui doivent conſtamment ſe tenir prêts aux ordres des voyageurs, il n'y en avoit pas un; tous s'étoient ſauvés dans les bois, & mes conducteurs de la ſtation précédente *(k)*,

(k) Ils avoient ſoin, en partant de leur ſtation, d'attacher à mon bateau une petite pirogue, dans laquelle ils s'en retournoient chez eux, en ſe laiſſant aller au courant de la rivière.

1788, Juillet. Du 5 au 14. Navigation sur la Léna.

étoient obligés de faire encore celle-ci. Je dédommageois ces malheureux d'autant plus volontiers, qu'en les congédiant je leur voyois quelquefois les pieds tout en sang.

Ils m'attrapèrent un jour plus singulièrement, c'étoit le matin : un bateau de poste descendant la rivière, passa près du nôtre ; Golikoff veilloit à son tour ; mes rusés coquins lui demandèrent la permission de changer avec leurs camarades ; ils surent si bien lui persuader que c'étoit pour notre avantage, qu'il y consentit. Empressé de me conter notre bonheur, il m'éveilla, mais ce fut pour me montrer nos fripons se sauvant à grands pas, au lieu de joindre le bateau qui filoit derrière nous. A cette vue, l'on conçoit la confusion de Golikoff; il ne savoit comment s'excuser à mes yeux ; car il fallut nous résoudre à traîner nous-mêmes notre bateau jusqu'à la station suivante ; heureusement nous n'en étions pas très-éloignés. Les gens qui avoient amené le bateau de poste

1788, *Juillet.* Du 5 au 14. Navigation sur la Léna.

y étoient encore; mes deux soldats les eurent bien vîte décidés à nous conduire. Je crois même que je dus leur bonne volonté aux sommations brutales de Golikoff; notre aventure l'avoit mis de si mauvaise humeur, qu'il n'y eut plus moyen de l'engager à user de modération. « Vous ne savez pas, me disoit-il, » comme on mène cette canaille; on n'en » vient à bout qu'avec le bâton: je n'au» rois qu'à vous imiter, à chaque poste » nous nous verrions insultés, ou dans le » même embarras que nous venons d'é» prouver. »

Du 14 au 29. Ville d'Olekma.

Nous arrivâmes cependant à Olekma sans autre désagrément *(l)*. Cette ville, la première depuis Yakoutsk, en est à sept ou huit cents verstes, bien que les postes n'en comptent que six cents. Située à l'embouchure de la rivière qui porte son nom, elle est petite, assez mal bâtie, & n'offre rien de remarquable. Je n'y restai que deux heures.

(l) On la nomme aussi *Olekminsk*.

1788. Juillet. Du 14 au 29. Rencontre d'un Toungouſſe.

A quelques verſtes de-là une petite pirogue s'approcha de mon bateau; un ſeul homme la dirigeoit, il m'offrit de l'écorce de bouleau qu'il venoit d'arracher dans les bois voiſins; mes ſoldats ſur le champ me preſsèrent d'en acheter pour couvrir notre embarcation. Mon marchand étoit Toungouſſe, il faiſoit partie d'une famille établie ſur la rive gauche *(m)*. Je n'avois garde de manquer une ſi belle occaſion de connoître plus particulièrement ce peuple; je fis donc amarrer mon bateau ſur la rive droite, & paſſai avec le ſeul Golikoff dans le canot du Toungouſſe, auſſi flatté que moi de la viſite que j'allois faire à ſes parens.

Pirogues Toungouſſes.

Je fus d'abord frappé de la forme & de la légèreté de leurs pirogues; extrêmement arrondies, elles préſentent peu de ſurface, ce qui les rend ſujettes à chavirer.

(m) Il m'apprit que les bords de la Léna de ce côté, étoient habités par différentes hordes de ſes compatriotes. J'obſerverai que les Toungouſſes & les Lamoutes peuvent être regardés comme la même nation.

1788, *Juillet.* Du 14 au 29. Navigation ſur la Léna.

Le corps eſt en lattes diſpoſées en treillage, les bordages ſont d'écorce de bouleau, couſus & brayés, & les deux bouts ſe rétréciſſent & finiſſent en pointes; on tient la rame par le milieu pour ſe ſervir alternativement des deux pelles qui la terminent.

Accueil que me fait une horde Toungouſſe.

La joie de ces Toungouſſes, en me voyant, fut des plus démonſtratives: entouré, fêté, careſſé, je ne ſus comment répondre à tous leurs témoignages d'amitié. Un jeune renne fut tué & apporté à mes pieds; en me faiſant ce préſent, ces bonnes gens regrettoient que leur pauvreté les privât des moyens & du plaiſir de m'être plus utiles. Je n'étois guère en fonds moi-même pour faire des largeſſes, & ma reconnoiſſance ſe borna à leur laiſſer quelques-unes de mes hardes.

Habitations, phyſionomies, religion, richeſſes & uſages des Toungouſſes.

Errans comme les Koriaques nomades, ils ont à peu-près la même manière de vivre. Leurs yourtes ſont moins vaſtes & couvertes d'écorce de bouleau; c'eſt-là leur unique différence. Chaque famille a

1788, Juillet. Du 14 au 29. Navigation sur la Léna.

la sienne ; la principale décoration de l'intérieur est une petite idole en bois, ayant une tête monstrueuse & figure humaine ; ils la vêtissent de leurs habits, auxquels ils ajoutent pour ornemens, grand nombre d'anneaux, de sonnettes & d'autres morceaux de métal. Voilà leur saint Nicolas, nom qu'ils lui donnent par allusion au patron favori des Russes.

A mon passage à Yamsk, j'ai décrit l'habillement de ces Toungousses ; il me reste à parler de leurs traits, de leurs mœurs & de leur façon de voyager.

Moins grands que les Yakoutes, ils ont les yeux tirés, le nez aplati & la face large des Kamtschadales. Ils ne sont pas moins hospitaliers ; le fond de leur caractère paroît être la douceur & la franchise. En matière de religion, ils ont la stupide crédulité des Koriaques, admettant pour dogmes toutes les absurdités de l'idolâtrie. Les chamans obtiennent également leur confiance & leurs hommages ; partout ces fourbes dominent par la terreur.

1788, Juillet. Du 14 au 29. Navigation ſur la Léna.

Après la chaſſe & la pêche *(n)* qui, dans la ſaiſon, obligent ces familles à un peu plus de ſtabilité, rien ne les occupe auſſi eſſentiellement que leurs rennes; ces animaux ſont toute leur richeſſe, & payent avec uſure les ſoins qu'ils reçoivent. Non-ſeulement ils fourniſſent à la ſubſiſtance & au vêtement de ce peuple *(o)*, mais encore dociles ſous la main qui les guide, ils ſe laiſſent monter par leurs maîtres, hommes & femmes, & les tranſportent d'un pas rapide dans tous les endroits où leur fantaiſie les appelle *(p)*. Au lieu d'atteler les rennes à un traîneau, comme les Tchouktchis & les Koriaques, on les

(n) La pêche la plus abondante dans cette rivière, eſt celle de l'eſturgeon ou *ſterled*. Des œufs de ce poiſſon, l'induſtrie Toungouſſe fait, comme nous, du caviar.

(o) Par un principe oppoſé à celui des Koriaques, ces Toungouſſes ne manquent jamais de traire les femelles de leurs rennes; ce lait qu'ils m'ont fait goûter eſt fort épais.

(p) Leurs voyages s'étendent juſqu'aux frontières de la Tartarie & de la Chine.

1788, *Juillet.* Du 14 au 29. Navigation sur la Léna.

dresse à courir sous l'homme, & à obéir aux mouvemens d'une bride enlacée dans leur bois. La selle est enjolivée & de la grandeur des nôtres, mais sans étriers; une sangle très-foible la retient, & le cavalier qui chancèle, n'a pour appui qu'un long bâton avec lequel il frappe sa monture; on sent que cet exercice demande beaucoup d'habitude. Le bagage est enfermé dans des petits paniers couverts de peaux de rennes, & attachés à la selle; ils pendent de chaque côté sur le flanc de l'animal. Pendant le séjour, ces fardeaux sont rangés méthodiquement autour des yourtes.

Village de Pélodoui; paysans chargés de la poste.

Ma navigation devint enfin moins désagréable, dès que j'eus gagné Pélodoui, gros village dont les habitans sont Russes, descendans des premiers cultivateurs de la Sibérie, appelés *Starogili.* Là je fus délivré de ces dangereux exilés; je n'eus plus pour conducteurs que de bons paysans, qui me montrèrent autant de zèle que de complaisance. Les habitations n'étoient

n'étoient pas si loin les unes des autres, & promettoient du moins quelques ressources. Dans chacun de ces villages il y a six hommes chargés du service de la poste : nul privilége ne les dédommage de leurs peines; comme tous les paysans Russes, ils sont soumis à la glèbe, payent les mêmes droits à la couronne, & lui doivent des recrues. Le produit de leurs récoltes ne suffisant pas pour les nourrir toute l'année, ils sont forcés d'acheter du grain & d'en faire des amas. Jamais le seigle ne s'y est vendu si cher que celle-ci ; le *poud* ou le poids de trente-trois à trente-quatre livres de France, valoit soixante-dix à quatre-vingts kopecs.

1788, Juillet. Du 14 au 29. Navigation sur la Léna.

Vitim est le village voisin du précédent; comme il ressemble à tous ceux de Russie, je crois pouvoir me dispenser d'en faire la description; les églises y sont moins communes que les *cabacs* ou cabarets.

Notes sur la Léna.

Les oiseaux se plaisent infiniment dans les environs & sur les bords de la Léna. Des nuées de moucherons qui la couvrent,

1788, *Juillet,* Du 14 au 29. Navigation ſur la Léna.

donnent la raiſon de leur affluence; pour chaſſer ces inſectes, nous avions le ſoin de faire des proviſions de fiente de cheval qui brûloit ſans ceſſe dans notre bateau; mais une autre incommodité inévitable ſur cette rivière, c'eſt la vermine qu'elle engendre; plus on ſe baigne, & plus elle multiplie.

Ville de Kirinsk.

A quatre cents verſtes de Péledoui, je paſſai devant Kirinsk ou Kiringui, petite ville, au pied de laquelle coule la Léna, & plus loin la Kiringa. Au milieu de ces maiſons, dont aucune n'a d'apparence, on diſtingue l'égliſe qui eſt en pierres.

Le 29.

Le rivage s'élargiſſant & devenant plus ſablonneux, nous étions ſouvent traînés par des chevaux *(q)*. Les cordes ſe caſſoient, mais je ne m'en inquiétois plus; le plaiſir d'avancer m'inſpiroit une aveugle

(q) A meſure qu'on approche d'Irkoutsk, la rivière ſe rétrécit. Je remarquai que les campagnes étoient mieux cultivées, le blé ſur-tout y étoit ſuperbe.

ſécurité, dont je ne tardai pas à être puni. Dans la nuit du 29, mon bateau toucha ſur un rocher que l'ombre nous avoit maſqué. La corde ſe rompit de la violence du choc, & notre embarcation en une minute fut remplie d'eau; nous n'eûmes que le temps d'en ſortir pour l'amener ſur la rive, où nous ne parvînmes qu'en réuniſſant nos efforts. Auſſitôt je montai ſur un des chevaux & mis ma caiſſe devant moi. Nous n'étions qu'à quatre verſtes d'un village; il me fut facile d'avoir promptement du ſecours. On vint chercher mon bateau qu'on raccommoda dans la journée, & le lendemain matin je repris ma route.

1788, *Juillet.* Le 29. Navigation ſur la Léna.

En quittant le village d'Uſtiug, je reconnus une ſaline conſidérable qu'on m'avoit annoncée, & au-delà trois *zavodes* ou fonderies de cuivre.

Août. Le 1.er

Mon bateau s'étoit briſé une ſeconde fois, & je l'avois encore fait réparer à la hâte; mais ce jour-là mon gouvernail qui racloit continuellement ſur le fond,

Le 4. J'abandonne mon bateau.

1788, Août. Le 4.

ayant été emporté, ainſi qu'une eſpèce de quille qu'on avoit adaptée en deſſous du bateau, je n'héſitai plus à l'abandonner. Ce fut le profit de mon fidèle Golikoff.

Le 5. Je prends des chevaux, puis un kibitk.

Je pris des chevaux à Toutoura, à trois cent ſoixante-dix verſtes d'Irkoutsk, & après avoir traverſé la bourgade de Verkhalensk, j'atteignis, à deux heures après-midi, celle de Katſchouga, où ordinairement les voyageurs débarquent pour éviter le coude de la Léna, qui d'ailleurs ceſſe bientôt d'être navigable. Ils trouvent en ce village des *kibitks (r)*, ou voitures Ruſſes ſur quatre roues, qui ſont menées par des exilés, & de temps à autre par des Bratskis.

Notes ſur les Bratskis.

Entre Katſchouga & Irkoutsk eſt un *ſtep* ou canton inculte, dont les ſeuls habitans ſont ces Bratskis, peuplade de paſteurs, qu'on croiroit ſortis des Tar-

(r) Ces kibitks ont la forme d'un long berceau d'enfant, & ne ſont nullement ſuſpendus; bien qu'on puiſſe s'y tenir couché, on n'en ſent pas moins tous les cahots.

tares, tant ils ont de reſſemblance avec eux. Leur figure a quelque choſe de farouche & de ſauvage; ils ſont extrêmement voleurs; ſous mes yeux on en arrêta un qui venoit de dérober des beſtiaux. Leurs troupeaux ſont nombreux & composés de bœufs, vaches, chevaux, & principalement de moutons. La rapidité de ma courſe m'empêcha d'entrer dans leurs habitations, & de prendre ſur leurs mœurs des notes plus étendues.

1788, *Août.* Le 5.

Nous franchîmes pluſieurs montagnes par des chemins horribles, & qui firent jeter les hauts cris à mon pauvre Golikoff, briſé par le cahotage continuel de notre infernale voiture dont il eſſayoit pour la première fois. Enfin, après avoir laiſſé ſur notre droite le monaſtère de Voznéſſenskoï, d'où l'on commence à découvrir Irkoutsk, nous arrivâmes au petit bras de rivière qui ſerpente ſous les murs de cette ville, & qu'on traverſe ſans deſcendre de voiture. Là, je fus arrêté par une ſentinelle qui vouloit, ſuivant ſa

Le 6. Arrivée à Irkoutsk.

1788. Août. Le 6. A Irkoutsk.

consigne, aller avertir M. le commandant; mais s'étant contenté de mon nom & de ma qualité, que je lui donnai par écrit, ce soldat me permit de le précéder. Il étoit environ onze heures du soir lorsque j'entrai dans cette capitale, ayant fait depuis Yakoutsk deux mille cinq cent quatre-vingt-quatorze verstes.

Je mis pied à terre à la police, pour y demander un logement. Le *kvarter-mester* ou maître de quartier me mena dans une maison, dont le chef, loin d'obéir à l'ordre qui lui enjoignoit de me recevoir, ne daigna pas même se lever pour nous déclarer son refus. Je vis l'heure où l'officier de police irrité d'une résistance si incivile, alloit venger son autorité compromise; cependant je réussis à le calmer, & le pressai de me choisir un autre gîte. Dans l'intervalle, le *gorodnitsch* ou commandant de la place, M. le major Dolgopoloff, avoit été instruit de mon arrivée & de la petite mortification que je venois d'essuyer; il

se rendit sur le champ dans l'endroit où j'étois à peine installé, me fit excuses sur excuses de ce qu'on m'avoit indécemment promené pour me loger aussi mal, & malgré tout ce que je pus lui dire en faveur de ma demeure, il me força de la quitter & de le suivre. Je ne perdis pas au change : rien de plus propre & de plus élégant que l'appartement où il me conduisit; c'étoit une enfilade de plusieurs pièces, toutes parfaitement meublées & décorées de peintures à fresque; mais ce qui me toucha davantage, ce fut le zèle attentif avec lequel on m'y servit & me prévint sur tout.

1788, *Août.* Le 6. A Irkoutsk.

Le lendemain, M. Dolgopoloff vint me prendre pour me présenter au gouverneur, M. le général major Arsénieff; je lui remis les dépêches de M. Kasloff, en l'absence du gouverneur général M. Jacobi, alors à Pétersbourg. Je fus singulièrement flatté de la manière dont me reçut M. Arsénieff; après m'avoir comblé de politesses, il exigea que je

Le 7. Visite au Gouverneur

1788, *Août.* A Irkoutsk.

n'eusse point d'autre table que la sienne, & me fit faire connoissance avec sa famille *(s)*, dont l'union, l'esprit & la gaieté font de sa maison un séjour vraiment délicieux, & donnent le ton à la société que tant d'agrémens y attirent.

Récompense obtenue pour Golikoff.

Je profitai des dispositions & des offres obligeantes de M. le gouverneur, pour lui recommander avec instance mon soldat Golikoff. Les services sans nombre que m'avoit rendus ce brave homme, sa fidélité, son dévouement à toute épreuve, plaidoient encore mieux que moi en sa faveur, & M. Arsénieff conçut le désir de conserver auprès de lui un si bon sujet; mais l'ambition du pauvre Golikoff *(t)*

(s) Presque tous ses enfans parlent françois; un de ses fils l'écrit avec pureté, & partage avec son frère mille qualités aimables : une de leurs sœurs est mariée au vice-gouverneur.

(t) Pendant mon séjour à Okotsk, M. Kokh avoit bien voulu, à ma réquisition, lui donner le grade de caporal. Cette faveur imprévue fit sur son ame une impression si vive, qu'au retour de la parade, je crus qu'il deviendroit fou de joie & de reconnoissance.

se bornoit à être incorporé dans la garnison d'Yakoutsk, où il étoit appelé par sa tendresse pour son père demeurant en cette ville, & par son attachement pour M. Kasloff, sous les ordres de qui il faisoit son bonheur de servir. De tels sentimens ajoutèrent à l'intérêt que mes récits avoient inspiré, & mon protégé obtint sur l'heure la grâce que je sollicitois pour lui.

1788, *Août.* A Irkoutsk.

J'allai faire visite ensuite à M. Poskatschinn, ami intime de M. Kasloff, dont la recommandation me valut toutes sortes d'honnêtetés. J'y trouvai un prêtre catholique, envoyé en Sibérie pour procurer les secours de son ministère aux chrétiens de l'église Romaine. Il fait sa résidence ordinaire à Irkoutsk.

Description de la ville d'irkoutsk.

Cette ville, capitale du gouvernement d'Irkoutsk & de Kolivanie, est située sur le bord de l'Angara & près de l'embouchure de l'Irkout qui lui donne son nom. On voit dans sa vaste enceinte plusieurs édifices en pierres, & des églises en briques;

1788, *Août.* A Irkoutsk.

ſes maiſons en bois ſont grandes & commodément diſtribuées, ſa population nombreuſe & ſa ſociété brillante ; la multitude d'officiers & de magiſtrats qui la compoſent, y ont introduit les modes & les uſages de Péterſbourg. Il n'eſt point de perſonnes en place qui n'ayent un équipage ; le rang & les qualités règlent le nombre de chevaux attelés à ces voitures pareilles aux nôtres.

J'ai déjà dit que tous les tribunaux des provinces voiſines, reſſortiſſent à ceux de cette ville ; elle eſt auſſi le ſiége d'un archevêque, prélat vénérable, qui exerce les fonctions patriarchales dans toute l'étendue de cette portion de l'empire Ruſſe.

Commerce de la Ruſſie avec la Chine.

Mais c'eſt au commerce principalement que cette capitale doit ſa ſplendeur. Par ſa poſition, elle eſt l'entrepôt de celui de la Ruſſie avec la Chine. On ſait que la communication s'entretient par terre ; tantôt active, tantôt languiſſante, ſouvent interrompue, elle a ſouffert tant de variations, qu'il convient, je penſe, de

remonter à l'origine de ces liaisons, pour se former une idée de leur consistance actuelle, & de l'accroissement dont elles seroient susceptibles. 1788, *Août.* A Irkoutsk.

Les relations primitives datent du milieu du dernier siècle, vers l'époque de l'invasion des Tartares Mantchoux, qui, après avoir ravagé pendant long-temps les provinces septentrionales de l'empire Chinois, finirent par le subjuguer entièrement. Ce fut à un gouverneur de Tobolsk que la Russie fut redevable des premières notions sur les moyens d'ouvrir ce commerce; elles furent le fruit d'une tentative faite à Pékin par quelques personnes de confiance qu'il y avoit envoyées. Loin d'être découragés par le peu de succès de ces émissaires, des négocians Russes & Sibériens s'associèrent pour profiter, s'il étoit possible, de leurs découvertes. L'année 1670 vit partir leur caravane, qui revint avec de nouvelles lumières & des preuves non équivoques de bénéfices. Dès-lors les compagnies se multiplièrent,

les courſes devinrent plus fréquentes, ſes établiſſemens s'agrandirent.

Tant de progrès alarmèrent les Chinois, qui réſolurent d'y mettre des bornes. Des forts s'élevèrent pour arrêter un voiſin, qui s'avançant chaque jour davantage par le fleuve Amour, la mer orientale & la Selinga, s'approchoit inſenſiblement des frontières de la Chine. Ces meſures défenſives furent la ſource de démêlés très-vifs entre les deux empires touchant leurs limites; il y eut quelques hoſtilités, enfin une rupture ouverte. Pluſieurs années ſe paſsèrent en ſiéges de places, démolies & rétablies tour-à-tour, juſqu'à ce qu'enfin en 1689, les deux cours, par la médiation des PP. Gerbillon & Pereira Jéſuites, autoriſés de l'empereur de la Chine, ſignèrent à Nertſchinsk, un traité de paix & d'alliance perpétuelle *(u)*, qui

(u) Ce traité qui avoit été compoſé en latin par ces religieux négociateurs, fut ratifié reſpectivement par les deux ſouverains, ſur la traduction en langue Ruſſe & Mantchou. Voilà le premier exemple, depuis la fondation de l'empire Chinois, d'un traité

dut être gravé ſur deux pierres ou poteaux plantés aux confins de chaque empire.

Il aſſuroit la liberté du commerce, par réciprocité, à tous ſujets des deux puiſſances, pourvus de paſſeports de leurs cours : cependant la Chine avoit ſu ſe faire payer de ſa condeſcendance, par les abandons qu'elle avoit exigés de la Ruſſie, qui perdit à ce marché, non-ſeulement une partie importante de ſes poſſeſſions, mais encore la navigation ſur le fleuve Amour juſqu'à la mer orientale.

En dédommagement ou dans l'eſpoir de tirer plus d'avantages de ce commerce, le Tzar *(x)* Pierre-le-grand, chargea en 1692 Iſbrand Ives, Hollandois à ſon ſervice, de demander à la cour de Pékin,

---

de paix fait par cette nation, & de l'entrée de ſa capitale permiſe à des étrangers. A cette époque, on comptoit à Pékin pluſieurs familles Sibériennes transfuges ou priſonnières, & que les bontés de l'empereur Kam-hi déterminèrent à s'y fixer & même à s'y naturaliſer.

(x) C'eſt ainſi que les Ruſſes écrivent & prononcent le mot Czar.

1788, *Août.* A Irkoutsk.

pour les caravanes, la jouissance du privilége que le dernier traité accordoit aux particuliers. Le résultat de l'ambassade répondit aux désirs de la cour de Pétersbourg; les caravanes furent admises, & comme elle se réservoit le droit exclusif de les envoyer, elle recueilloit la masse entière des profits *(y)*. Ces voyages duroient trois ans; les marchands Russes composant la caravane, étoient renfermés dans un caravenserail, où se faisoient les échanges, & pendant leur séjour à Pékin, l'empereur les défrayoit.

Ce calme ne se maintint pas longtemps entre les deux puissances. De nouveaux troubles suscités par l'inconduite, l'ivrognerie & les procédés insultans de quelques Russes, au milieu même de la capitale Chinoise, pensèrent encore

(y) Les particuliers ne tardèrent pas à se dégager des entraves tyranniques du monopole impérial; ils parvinrent à entretenir des relations secrètes en Chine par la voie des Tartares Mongols, qui leur vendirent cher leur entremise.

anéantir leur commerce. L'ambaſſade d'Iſmaïloff le ſoutint : grâce à l'habileté de ce négociateur, capitaine des gardes du Tzar, les déſordres furent réprimés, les plaintes aſſoupies ; à la méſintelligence ſuccédèrent la confiance & la ſécurité. Pour conſerver de ſi heureuſes diſpoſitions, Laurent Lange reſta à Pékin avec le titre d'agent des caravanes.

1788, *Août,* A Irkoutsk.

Au départ de ce réſident, les affaires allèrent toujours en déclinant, & les excès des Ruſſes s'accrurent. Ils réveillèrent l'orgueil & la défiance, naturels du Chinois. Le refus de lui livrer pluſieurs hordes Mongoles qui s'étoient rendus tributaires du Tzar, acheva d'irriter l'empereur ; il bannit tous les Ruſſes de ſes états : plus de communication de ce moment entre les deux nations.

En 1727, le comte Ragouzinskoi, ambaſſadeur Ruſſe auprès du ſucceſſeur du vindicatif Kam-hi, vint à bout de renouer les liaiſons de commerce par un nouveau traité qui preſcrivoit irrévoca-

1788, *Août.* A Irkoutsk.

blement les bornes de chaque empire*(z)*, & assujettissoit les négocians à un règlement invariable, fait pour écarter à jamais les sources de division.

Il fut permis à la cour de Russie d'envoyer tous les trois ans une caravane à Pékin ; le nombre des marchands fut fixé à deux cents. A leur arrivée sur les frontières de la Chine, ils devoient en informer l'empereur, pour qu'un officier Chinois vînt les escorter jusqu'à la métropole, où ils seroient défrayés pendant le temps de leur traite. On convint encore que les marchandises des particuliers ne passeroient pas la frontière, qu'ils ne jouiroient plus du privilége de commercer dans tous les territoires Chinois & Mongols. En conséquence, on leur assigna deux places sur les confins de la Sibérie, l'une appelée *Kiakhta*, du nom d'un ruisseau qui arrose ses environs ; l'autre *Zu-*

(z) Voyez dans Coxe, tous les détails sur la fixation de ces limites.

tukhaïre (z), située sur la rive gauche de l'Argoün, & ils furent tenus de déposer leurs effets de traite dans les magasins de ces deux villes.

Malgré la ratification solennelle de toutes les clauses de ce pacte, l'exécution éprouva sans doute des contrariétés; le levain du ressentiment fermenta, ou la mauvaise foi renouvela les chicanes : quoi qu'il en soit, dans l'espace de vingt-sept ans, on ne compte que six caravanes parties de Russie. Après l'envoi de la dernière, ce commerce retomba dans la langueur qui suit le discrédit.

Je supprime le détail des griefs que les Chinois reprochèrent aux Russes. Plusieurs historiens connus ont rendu compte des plaintes qu'occasionnèrent les émigrations successives des Tartares Kalmouks, & d'une multitude de Toungousses, tous accueillis par la cour de Péterſbourg; on a vu son adroite politique

(z) C'est, je crois, le même endroit que les Russes nomment *Naïmatschinn.*

1788, *Août.* A Irkoutsk.

tour-à-tour modérée & menaçante, éluder toujours de satisfaire la Chine.

Ces contestations continuèrent jusqu'à l'avènement de l'impératrice régnante. A peine Catherine II eut-elle pris les rênes du gouvernement, qu'elle renonça, en faveur de ses sujets, au monopole des fourrures & au droit exclusif d'envoyer des caravanes à Pékin. Cet acte de justice & de bienfaisance, vraiment digne du génie & du cœur de cette souveraine, ne suffit pas néanmoins pour rendre au commerce son antique vigueur. L'inimitié entre les deux empires fut encore aigrie par l'inconstance de ces mêmes Toungousses, qui, ennuyés ou mécontens de leur nouvel établissement, se dérobèrent tout-à-coup à la domination Russe, & retournèrent dans leur patrie, se remettre sous la puissance Chinoise.

Depuis, on a su que les deux nations écartant toute animosité, s'étoient rapprochées sincèrement, & que la communication entre les négocians devenoit

1788, Août. A Irkoutsk.

chaque jour plus vive & plus intéressante. Autant les comptoirs Russes se sont multipliés à Kïakhta, qui s'est peuplée, agrandie & fortifiée, autant les Chinois ont afflué dans leur bourg de Zurukhaire ou Naïmatschinn; des commissaires de part & d'autre présidèrent aux échanges, & la langue Mongole fut adoptée pour les conventions, qui se firent par interprètes.

Il s'en faut que les Russes ayent l'avantage dans ce trafic; les Chinois, qui ne commercent qu'en société, sont infiniment plus vigilans sur leurs intérêts, plus circonspects dans leurs marchés; aussi savent-ils toujours se rendre maîtres du prix des marchandises des Russes, & amener adroitement ceux-ci à acheter les leurs suivant l'estimation première dont ils ne se départent jamais. Le thé, par exemple, leur procure un profit immense *(a)*; ils le vendent si cher,

(a) A Okotsk, lors de mon passage, la livre de thé valoit seize roubles, encore étoit-il très-rare; il venoit, m'a-t-on dit, de Péterbourg, qui le tiroit à présent de l'Angleterre ou de la Hollande.

1788, *Août.*

A Irkoutsk.

que les acquéreurs ſont forcés enſuite de le donner à perte. Pour s'en dédommager, ils tâchent de renchérir leurs pelleteries, dont les Chinois ſont extrêmement amateurs; mais leur fineſſe les met en garde contre cette ſupercherie.

Il ſeroit trop long de faire ici l'énumération de tous les objets qui entrent dans ces échanges. J'invite le lecteur curieux à recourir à l'ouvrage de Coxe ou de Pallas, qui ſe ſont l'un & l'autre fort étendus ſur cette matière. Par le relevé qu'ils ont fait des exportations & importations à Kïakhta, en l'année 1777, ils évaluent le total de ce commerce à quatre millions de roubles; mais depuis ce temps, pluſieurs relations dignes de foi atteſtent qu'il a conſidérablement baiſſé; aujourd'hui même on peut dire qu'il eſt réduit à rien (*b*).

(*b*) A mon arrivée en Sibérie, on m'aſſura à diverſes repriſes, que les commerçans Ruſſes ſe repentoient des ſpéculations auxquelles ils s'étoient livrés ſur la foi du dernier accommodement; & la

Les préparatifs de mon départ se

1788, Août. A Irkoutsk.

preuve qu'ils le regardoient comme nul, c'est que plusieurs d'entr'eux qui m'ouvrirent leurs magasins, pour me montrer la quantité prodigieuse de pelleteries qu'ils y avoient enfouies, s'accordoient à dire qu'ils attendoient avec impatience, qu'un nouveau traité les mît à même de se défaire de leurs marchandises.

S'il m'étoit permis d'avancer mon sentiment, j'oserois affirmer qu'il me paroît de l'intérêt le plus cher de la Russie & même de la Chine, de faire promptement ce nouvel accord ; mais pour qu'il fût cimenté d'une manière plus durable & plus utile au commerce respectif des deux puissances, peut-être avant tout faudroit-il que, de concert, elles allégeassent le fardeau des taxes, qu'elles levassent toutes les entraves qui intimident & arrêtent le négociant. Peut-être conviendroit-il encore que la Russie, profitant des avantages physiques & naturels que sa position lui donne, se déterminât à faire partir d'Okotsk ou du Kamtschatka, ou de tel autre port qu'elle jugeroit à propos, des bâtimens qui pussent aller échanger directement à Macao ou à Canton, s'il y avoit moyen, les marchandises qu'à grands frais on transportoit par terre à Kiakhta. Je doute qu'alors les dépenses à faire, pour leur exportation & pour l'importation de celles de la Chine, fussent aussi onéreuses. La communication entre Okotsk & la Sibérie n'est pas très-difficile, & incontestablement cette province devien-

X iij

1788, Août. A Irkoutsk. Préparatifs pour mon départ.

bornèrent à acheter un kibitk *(c)*. Je n'avois plus l'embarras de faire des provisions, j'étois assuré de trouver à chaque poste de quoi fournir à ma subsistance. M. le gouverneur me donna un *porado-jenei* ou passeport jusqu'à Péterbourg. Il fut arrêté que je serois escorté par un soldat de la garnison, dont le courage & la fidélité étoient reconnus, & qu'un des courriers du cabinet de M. le gouverneur général, qui l'avoit expressément recom-

---

droit plus florissante du moment que cette route feroit plus fréquentée. Ces réflexions me ramènent naturellement à ce que j'ai dit dans la Ire partie de cet ouvrage *(note d, pages 9, 10 & 11)*, du projet d'un négociant Anglois établi à Macao. Pourquoi les Russes ne tenteroient-ils point la même voie? n'ont-ils pas bien plus de ressources que les Anglois, pour s'emparer exclusivement du commerce des fourrures en Chine? Une fois ce chemin ouvert, il feroit facile d'étendre ces liaisons à de nouveaux objets. Je ne parle pas de l'inappréciable avantage que retireroit encore la Russie de cette navigation commerçante, celui de former de bons & nombreux équipages.

(c) Voulant achever mon voyage le plus lestement possible, je laissai la majeure partie de mes

mandé, m'accompagneroit pour m'aider dans ma route de ſes ſervices & de ſon expérience.

1788, *Août.* A Irkoutsk.

Le 10. Départ & dernier trait de l'attachement de Golikoff.

Je pris congé de M. Arſénieff; ſon fils & M. Dolgopoloff voulurent abſolument me conduire juſqu'à la première poſte, malgré toutes mes inſtances pour les en empêcher. Nous montions en voiture, lorſque mon bon Golikoff vint tout en larmes me conjurer de ſouffrir qu'il me ſuivît auſſi loin que ces deux Meſſieurs;

effets à M. Medvédoff négociant, qui eut la complaiſance de ſe charger de leur tranſport à Péterſbourg.

Pour terminer cette affaire, il m'invita à ſouper chez lui. Pendant que nous étions à table, la ville éprouva un tremblement de terre aſſez violent, il dura deux minutes : nous nous en aperçûmes au choc de nos verres, à l'ébranlement de notre table & de nos ſiéges; toutes les cloches de la ville ſonnèrent, & pluſieurs guérites furent renverſées. Dans le premier effroi, on forma mille conjectures ſur la cauſe de cette ſecouſſe; & comme j'avois obſervé que le mouvement ou l'ondulation avoit été du ſud au nord, on crut en découvrir le principe dans le voiſinage du lac *Baikal.* Je laiſſe la queſtion à réſoudre aux phyſiciens.

1788, Août. Le 10. A Irkoutsk.

c'étoit, me dit-il, la plus douce récompense que je pusse lui accorder. Ce dernier trait d'attachement me pénétra, & je sentis qu'en cédant à sa prière, je n'étois pas moins heureux que lui.

Après avoir passé en bac la rivière Angara *(d)*, nous arrivâmes en peu de temps au lieu de notre séparation. Tandis que je renouvelois mes remercîmens & mes adieux à M. le commandant & à M. Arsénieff le fils, Golikoff caché derrière ma voiture tâchoit de dérober ses pleurs, & me recommandoit aux soins du soldat qui lui succédoit. Son désespoir éclata, quand mes chevaux furent prêts; il accourut embrasser mes genoux, s'écriant qu'il ne me quitteroit jamais; j'eus beau

(d) Cette rivière en prenant le nom de *Tounkoutska*, remonte au Yéniséi (près la ville Yéniséisk), & elle se jette, à quelque distance d'Irkoutsk, dans le lac immense que les Russes appellent la *mer Baikal*. On dit celle-ci environnée de hautes montagnes; l'eau en est douce, & la navigation peu sûre par la fréquence des gros temps. Je regrette de n'avoir pu l'aller voir.

lui répéter qu'il ne dépendoit pas de moi de l'emmener, qu'il le savôit bien; mes raisonnemens, mes caresses, rien ne put lui faire lâcher prise, il fallut l'arracher de mes pieds, puis de la voiture qu'il avoit saisie en me perdant. Jamais, je crois, ma sensibilité n'essuya de plus rude assaut; je partis le cœur navré. Le regret de n'avoir pu suivre l'impulsion de ma reconnoissance *(e)*, en exauçant le vœu de ce brave homme, me tourmente encore aujourd'hui, & je n'ai que l'espoir qu'il pourra en être informé, car je n'ose me flatter de le revoir un jour.

1788, Août. Le 10.

Détails sur ma route.

Je suis forcé à présent de renoncer à l'ordre journalier de mes notes. Ma marche a été si rapide jusqu'à Péterſbourg, c'est-à-dire, depuis le 10 août jusqu'au 22 septembre, qu'il m'a été impossible

(e) Je ne pense pas avoir besoin de justifier la vivacité de mes expressions, en peignant mes sentimens pour ce soldat; je n'ai rien à dire à quiconque m'en blâmeroit, étant instruit des services qu'il m'a rendus.

1788. *Août.* de les écrire avec ma première exactitude ; par la même raison on me pardonnera aussi la briéveté de mes observations. Le pays que je parcours a d'ailleurs été décrit tant de fois par des plumes fidèles & savantes ; ces voyageurs ont répandu tant de charme & d'intérêt dans leurs récits, qu'on ne pourroit que m'accuser de présomption ou de plagiat, si j'essayois de m'étendre davantage sur une matière qu'ils ont approfondie, tandis qu'à peine ai-je eu le temps de l'effleurer. Plusieurs de ces ouvrages sont récens, & la curiosité du lecteur y trouvera abondamment de quoi se satisfaire *(f)*. Je me bornerai donc à ne parler que de ce qui m'est personnel.

D'abord je traversai un petit canton habité par des Bratskis. Ne seroit-ce point-

(f) Parmi ces auteurs je citerai Gmelin, Neveu, Lepekinn, Ritschkoff, Falk & Georgi, l'abbé Chappe, Pallas. Ce dernier sur-tout a dans ses descriptions, le triple mérite de l'exactitude, de l'énergie & des plus vastes connoissances.

là le peuple que nous autres François nommons *Burates !* Au-delà d'Oudinsk, je parvins à Kranſnoyark, où je m'arrêtai vingt-quatre heures pour faire remettre des eſſieux à ma voiture. Cette dernière ville reçoit ſon nom du rivage rouge & eſcarpé du Yéniſéi qui coule au pied de ſes murailles.

1788, *Août.*

Déſert de Baraba ou Barabinskoi-ſtep.

J'entrai enſuite dans le déſert appelé *Barabinskoi-ſtep.* Le ſervice de la poſte y eſt fait par des exilés de toute eſpèce, dont les établiſſemens ſont à la diſtance de vingt-cinq & parfois de cinquante verſtes les uns des autres. Ces malheureux ont la même manière de vivre que ceux qui depuis Yakoutsk me menèrent juſqu'à Péledoui; ils ne ſont ni plus ſerviables, ni moins farouches; leur pareſſe paroît plus révoltante encore.

Accoutumé à la fertilité, à la richeſſe des campagnes des environs d'Irkoutsk, cultivées par ces laborieux Starogili, l'œil ne ſauroit ſans peine ſe reporter enſuite ſur ces plaines incultes; on a envie d'im-

1788, Août.

puter ce fâcheux contraste à l'inertie de leurs pervers habitans, bien que l'on reconnoiſſe que leur ſol eſt ingrat. On diroit que, d'accord avec la vindicte publique qui les pourſuit, la nature ſe montre marâtre à leur égard; la terre où la main de la juſtice les a repouſſés, ſemble les porter à regret; ſon ſein deſſéché ſe refuſe à leur culture.

Aventure en ce déſert.

Mon courrier qui avoit le grade de ſergent, ne traitoit pas ces miſérables avec plus de ménagement qu'il ne convenoit. Pour ſe faire obéir, il diſtribuoit ſouvent des coups de bâton, & mes remontrances ne pouvoient le corriger de ces vivacités qu'il lui plaiſoit de nommer ſon péché d'habitude. Un jour il manqua de l'expier d'une terrible façon. Arrivés à une poſte, nous ne trouvâmes point de chevaux; l'homme chargé ce jour-là du ſervice, avoit eu la coupable hardieſſe de s'abſenter pour chercher du foin. Deux heures s'écoulent, perſonne ne paroît, & mon courrier ſe décide à

aller à la découverte avec mon ſoldat, résolus de ſe ſaiſir des premiers chevaux qu'ils verroient. Au bout d'une demi-heure ils revinrent très-échauffés, m'amenant un ſeul cheval ; pour s'en rendre maîtres, ils avoient été obligés de ſe battre. Pendant qu'ils me racontoient comme la choſe s'étoit paſſée, celui qu'ils accuſoient d'avoir été l'agreſſeur, accourut ſe plaindre à moi, de ce qu'on lui avoit arraché la moitié de la barbe. Dans le même inſtant je fus entouré de plus de cinquante perſonnes, ſorties je ne ſais d'où, car en entrant dans ce village, nous n'avions pu découvrir que le ſtaroſte. Ce fut à qui accableroit mon courrier d'injures; je parlai long-temps ſans pouvoir me faire entendre. Celui-ci au lieu de m'aider à calmer les eſprits, aperçoit notre poſtillon qui revenoit des champs; il court à lui, & ſon bras lui fait payer cher le retard qu'il nous avoit occaſionné. L'homme à barbe arrachée veut ſe mettre en devoir de venger ſon camarade, mais

1788.

1788. par ordre du courrier ſergent, mon ſoldat ſait l'en empêcher, & je ſuis réduit à l'arracher de ſes mains. A force de cris, de prières, je ſuſpendis enfin l'ardeur des combattans. J'eus bien à m'applaudir de ma modération; les témoins étoient furieux du traitement fait à leur voiſin; infailliblement ils nous auroient maſſacrés, ſi je n'euſſe ordonné ſur le champ à mes deux imprudens de retourner à ma voiture, & de preſſer notre conducteur d'atteler ſes chevaux. On voulut les pourſuivre, mais je vins à bout d'arrêter la foule; ils en furent quittes pour des invectives. Dès que j'eus appaiſé les mécontens, je me hâtai de gagner mon kibitk, & ne me crus ſauvé que lorſque je me vis hors de leur portée.

Arrivée à Tomsk.

Je tremblois que cet événement ne circulât; cependant juſqu'à Tomsk, ville où ſe termine ce déſert, je n'aperçus pas la moindre apparence de mouvement; mes gens empreſſés de porter leurs plaintes au capitan iſpravnik, m'appelèrent

en témoignage à mon grand regret. Cet officier me fit preſſentir les ſuites dangereuſes de cette affaire pour le maintien de l'ordre & de la ſubordination, ſi ces exilés de Baraba n'étoient pas ſévèrement punis ; il ſe diſpoſa en conſéquence à ſe rendre lui-même ſur les lieux pour faire un exemple.

Quel étoit le commandant.

Ma viſite au commandant de Tomsk, me conſola bientôt de cette déſagréable aventure. Je trouvai en lui un François nommé M. de *Villeneuve* : ſon grade eſt celui de colonel ; il me reçut en compatriote, c'eſt en dire aſſez pour faire concevoir notre joie mutuelle en nous abordant. Il me ſembla avoir déjà un pied en France.

Note ſur la ville de Tomsk.

Tomsk eſt aſſez joli ; une partie de la ville eſt ſur une hauteur où domine la maiſon du commandant, l'autre deſcend juſqu'à la rivière Tom. Je n'y reſtai que le temps de faire raccommoder mes roues.

Je rencontrai pluſieurs bandes d'exilés

1788. Rencontre d'exilés envoyés à Nertſchinsk.

ou de galériens *(g)*, & l'on m'avertit de me tenir ſur mes gardes. Comme il s'en échappe fréquemment, les payſans ſont obligés de les rechercher autant par devoir que pour leur propre sûreté. Rien de ſi facile en effet pour ces bannis que de s'évader dans la route; ils ſont bien conduits par des gardes, mais jamais on ne les enchaîne. J'en ai vu dans les bois juſqu'à quatre-vingts pour la même deſtination; ils étoient ſéparés par compagnies de quatre, cinq, ſix hommes & femmes, qui ſe ſuivoient à la diſtance quelquefois de deux ou trois verſtes. Ces galériens ſont enſuite diſtribués dans les différentes mines de Sibérie; ceux-ci alloient à Nertſchinsk.

Paſſage de l'Ob ou l'Obi.

Je traverſai les principales rivières de cette province, telles que l'Oka, le Yéniſéi, le Tom, l'Obi que les Ruſſes appellent l'*Ob*. Sur cette dernière je courus un grand danger dans un petit bac,

(g) Il y avoit dans le nombre quelques perſonnes de diſtinction.

en

en si mauvais état, qu'au milieu de la rivière il se remplit d'eau. Nous nous fussions difficilement sauvés sans la précaution que j'avois eue d'attacher à ce bac un plus petit bateau, & sans ceux qui nous furent amenés promptement par les habitans de l'autre bord. 1788.

Arrivée à Tobolsk, & description de la ville.

Avant d'arriver à Tobolsk, je passai deux fois l'Irtisch, la dernière près de l'embouchure du Tobol. Cette capitale, située entre ces deux fleuves, doit avoir été une des plus belles villes de Sibérie, mais elle venoit d'être la proie d'un incendie qui en avoit réduit en cendres la plus grande partie. Précédemment elle étoit divisée en deux, la ville basse & la ville haute : l'une bâtie sur la plate-forme d'une montagne, présentoit plusieurs beaux édifices en pierre ; l'autre n'avoit que des maisons de bois, qui furent les premières dévorées par les flammes. De proche en proche elles avoient gagné la partie supérieure de la ville & les bâtimens en pierre, où elles ne laissèrent que les murs.

1788.

Je ne m'attendois pas à ce triſte ſpectacle; ſon impreſſion ſur moi fut auſſi vive que profonde; jamais je n'oublierai l'air conſterné des malheureux habitans qui, depuis le plus petit juſqu'au plus grand, travailloient avec ardeur, mais dans un morne ſilence, à réparer leurs pertes. Déjà les traces des ravages du feu commençoient à diſparoître, & l'on voyoit ſortir de terre les premières aſſiſes de quelques maiſons & des boutiques, toutes reconſtruites en pierre: il eſt probable que le reſte de la ville ſera rebâti auſſi ſolidement.

Catherinebourg; mine d'or dans ſes environs.

En la quittant, je repaſſai l'Irtiſch une troiſième fois pour me rendre à Catherinebourg ou Yékaterinbourg, où je ſéjournai vingt-quatre heures, afin de donner le temps de faire de nouvelles réparations à ma voiture; je l'employai à viſiter une mine d'or dans les environs, & le lieu où l'on bat la monnoie de cuivre.

Note ſur les Tartares.

Je renverrai le lecteur aux auteurs que j'ai cités, pour avoir la deſcription des

peuplades Tcheremisses, Tschouvaschis, Votiaguis & Tartares. Je dirai seulement de ces derniers, que la propreté de l'intérieur de leurs habitations m'a étonné, sans doute parce que je m'étois un peu trop familiarisé avec le défaut contraire parmi les Kamtschadales, Koriaques, &c. Ces Tartares sont sédentaires, agriculteurs & riches en blés & en bestiaux; ils professent la religion Mahométane. 1788.

La coiffure des Tcheremisses m'a paru singulière; c'est un morceau de bois sculpté, de huit à dix pouces de long & de quatre à cinq de large, qu'on pose presque à la racine des cheveux, de manière que la partie supérieure de cette espèce de toque penche un peu sur le front. On l'attache, puis on l'environne d'un mouchoir blanc, peint ou brodé; les couleurs les plus tranchantes, les dessins les plus chargés sont choisis de préférence, & une large frange ou une dentelle d'or ou d'argent, selon le luxe ou l'aisance des individus, bordent ce Coiffure des Tcheremisses.

1788. mouchoir qui eſt très-grand & retombe par derrière. Quant à l'habillement, je ne puis mieux le comparer qu'à nos robes de chambre.

Rencontre de Bohémiens. Une caravane de Bohémiens que je rencontrai, me dit, en me demandant de l'argent, qu'ils alloient peupler & défricher un petit canton ſur le bord du Volga près de Saratoff.

Ville de Caſan. La néceſſité de faire viſer mon paſſeport par le gouverneur de Caſan, & la difficulté d'y avoir des chevaux, étant arrivé fort tard, me retint juſqu'au jour dans cette ville. Le Volga qui baigne ſes murs, rend ſa poſition agréable; ſes maiſons pour la plupart ſont en bois, & les égliſes en pierre : on me dit qu'elle étoit le ſiége d'un archevêque.

Accident. Au-delà du Volga *(h)*, rivière renommée pour ſa navigation, & qui ſe jette

(h) On prétend que ſes bords ſont infeſtés par les voleurs, qui pourroient bien n'être que les bateliers. J'en ai vu beaucoup ſur ma route; jamais aucun ne m'a inſulté.

dans la mer Caspienne, je passai devant les villes de Kouzmodémiansk & Makarieff. Cette dernière, réputée pour ses fabriques de toile, n'est à proprement parler qu'un bourg. J'en étois peu éloigné, & venois d'échapper au danger d'un pont tremblant & mal assujetti, lorsque mon impatience pensa me coûter la vie. Mon postillon, animé par mes incitations réitérées, me menoit grand train *(i)*: tout-à-coup j'entends battre contre la caisse de mon kibitk; je mets la tête dehors & reçois un coup qui me rejette dans ma voiture. Un cri du courrier qui étoit à mon côté, m'avertit que j'étois blessé. En effet, le sang ruisseloit sur mon front; on arrête, je descends, c'étoit le cercle de ma roue qui s'étoit cassé, & dont le taillant m'avoit frappé d'autant 1788.

(i) C'est un éloge qu'on doit aux postillons de Russie; nulle part on n'est aussi bien mené; la raison en est qu'ils sont presque toujours gris. Dans les villages, après la moisson, il faut les arracher des kabacs.

1788. plus fort que nous allions plus vîte. En y touchant, ma blessure me sembloit large & profonde ; je crus même sentir que mon crâne étoit endommagé ; en un mot, je me regardai comme mort.

C'est ici que je puis dire avec vérité, que l'expression me manque pour peindre l'excès de mon désespoir. Après avoir surmonté tant d'obstacles, tant de périls ; à la porte de Pétersbourg, où je brûlois d'arriver pour serrer dans mes bras le meilleur des pères, que je n'avois pas vu depuis quatre ans ; à la veille de rentrer dans ma patrie, de m'acquitter de ma mission par la remise de mes importantes dépêches, & me croire frappé d'un coup mortel ! Anéanti par cette réflexion, je sentis mes genoux fléchir, ma tête se perdre ; heureusement les secours de mes compagnons me rappelèrent à moi-même ; je m'armai de courage, me fis bander fortement la tête, la roue fut rajustée tant bien que mal, & nous gagnâmes promptement la poste avant Nijenei-novogorod.

Je laiſſai mon kibitk en ce village à la garde de mon ſoldat, à qui j'ordonnai de le faire raccommoder, & de me le ramener à la ville prochaine. Pendant qu'on atteloit pour moi une voiture de poſte, & qu'on y chargeoit ma caiſſe, j'entrai dans un kabac où l'on verſa ſur ma plaie de l'eau-de-vie la plus forte; puis une bonne compreſſe me mit en état de faire les vingt-cinq à trente verſtes qui me reſtoient juſqu'à Nijenei-novogorod. 1788.

Le chirurgien-major chez qui je m'arrêtai étoit abſent; on me mena, pour l'attendre, dans un véritable taudis. Le déſir de reſter inconnu, l'incertitude de mon danger me perſuadèrent que je ne devois point me faire annoncer au gouverneur. Dans l'après-midi je retournai inutilement chez ce chirurgien. Ennuyé de ſouffrir, ſans ſavoir à quoi m'en tenir ſur ma bleſſure, je demandai s'il n'y avoit pas quelqu'un qui pût me ſecourir; on m'indiqua un *podléker* ou ſecond chirurgien, qu'on m'amena enfin après bien des difficultés

1788. de ſa part. Son abord ne me prévint pas en faveur de ſes talens & de ſa ſobriété; il avoit toute la bruſquerie & la démarche chancelante d'un homme ivre: cependant la néceſſité de faire ſonder ma plaie l'emporta ſur ma répugnance à me livrer à de telles mains; mais le malheureux avoit oublié ſes inſtrumens. Qui croiroit qu'une épingle fut la ſonde qu'il emprunta? l'examen fait, il me dit en balbutiant, que mon crâne étoit à découvert, mais nullement fracturé, & qu'avec de l'eau-de-vie & de l'eau, je pourrois continuer ma route; il m'invita enſuite à me faire ſaigner. L'idée d'abandonner mon bras à cet ivrogne me fit frémir. Après l'avoir remercié, payé & congédié, je remontai dans mon kibitk, heureux d'être débarraſſé de l'opération & de l'opérateur.

Nijenei-novogorod. Nijenei-novogorod eſt, comme tout le monde ſait, ſur le Volga, & reſſemble à toutes les villes Ruſſes; on s'y vantoit, à mon paſſage, d'y poſſéder une troupe de comédiens nationaux.

1788.

Arrivée à Moscou.

En sortant de Vladimer, j'atteignis Moscou; M. de Bosse notre vice-consul s'empressa d'appeler les chirurgiens les plus habiles pour visiter ma blessure; tous me rassurèrent, quoique mes douleurs de tête fussent assez aiguës. Je me trouvai d'autant plus soulagé d'être délivré de mes craintes, que j'appris en même temps une nouvelle bien faite pour les accroître. M. de Bosse me dit que mon père n'étoit pas à Pétersbourg. Ainsi, en supposant que j'eusse été plus dangereusement atteint, que cette ville eût été le terme de mon voyage & de ma carrière, je n'aurois pas même eu la consolation de finir ma vie dans les bras de celui à qui je la dois.

Ma voiture étant totalement délabrée, je l'abandonnai à Moscou, d'où je partis sur des voitures de rechange; elles étoient si petites & si incommodes, qu'elles ne nous mettoient pas seulement à l'abri de la pluie. Je passai par Tver, Vouischneivolotschok, Novogorod & Sophia près

1788, Septembre. Le 22. Arrivée à Péterſbourg.

de Tſarskocelo *(k)*, & j'entrai à Péterſbourg le 22 ſeptembre dans la nuit, ayant fait ſix mille verſtes en quarante jours, ſur leſquels il y en eut huit perdus en ſéjours forcés.

Le 23.

Conformément à l'inſtruction de M. le comte de la Perouſe, je remis mes paquets entre les mains de M. le comte de Ségur, miniſtre plénipotentiaire du Roi auprès de l'Impératrice. J'avois eu l'avantage de le voir à ſon arrivée en Ruſſie, & je compterai au nombre des heureux événemens de ma vie de l'avoir retrouvé à Péterſbourg, pour me conſoler de l'abſence de mon père. Non-ſeulement ce miniſtre me fit l'accueil le plus gracieux, mais il s'occupa de ma ſanté avec l'intérêt de l'affection. Il m'offrit un de ſes courriers pour m'accompagner & me ſoigner dans le reſte de ma route. Cependant, comme les ſecours de ſon chirurgien avoient achevé ma guériſon, je

(k) Ces villes ſont connues ; je les ai traverſées ſi rapidement, qu'à peine ai-je pu les voir.

remerciai M. le comte de Ségur de son offre obligeante, ne voulant pas le priver d'un homme qui pouvoit lui être nécessaire. 1788, Septembre. Le 23.

Chargé de ses dépêches, je partis le 26 entre onze heures & minuit. Je fus retenu deux jours à Riga par de nouvelles réparations à faire à ma voiture. A Memel, il me fallut perdre huit heures pour engager les bateliers à passer par un gros temps, le bras de mer appelé *Courick-haff*. Je couchai à Berlin, M. le comte d'Esterno, ministre plénipotentiare du Roi en cette cour, ayant désiré de me confier aussi ses paquets; je fus bien dédommagé de ce foible retard, par les choses flatteuses qu'il me valut de la part de ce ministre.

Enfin, je revis ma patrie, & le 17 octobre à trois heures après midi j'arrivai à Versailles. Je descendis à la porte de M. le comte de la Luzerne, ministre & secrétaire d'état de la marine. Je n'avois pas le bonheur d'en être connu; *Octobre.* Le 17. Arrivée à Versailles.

1788, Octobre. mais sa réception pleine de bonté prépara soudain mon cœur à la reconnoissance que je lui dois à tant de titres. Sa faveur la plus précieuse à mes yeux, fut de me procurer l'honneur d'être présenté le même jour à Sa Majesté, qui daigna m'interroger sur diverses circonstances relatives à mon voyage, me témoigner le désir d'en connoître les détails, & m'en donner le lendemain la récompense, en me nommant consul à Cronstadt; récompense d'autant plus chère, qu'elle rappela l'éloge du zèle de toute ma famille dans les emplois civils & politiques qui lui ont été confiés.



COPIE du certificat de M. Kaſloff Ougrenin, colonel & commandant d'Okotsk & du Kamtſchatka.

JE certifie que M. de Leſſeps, vice-conſul de France à Cronſtadt, a été obligé de ſéjourner dans différens endroits par les raiſons ſuivantes :

1.° Arrivé à Bolcheretsk le $\frac{7}{18}$ octobre 1787, il y a attendu l'établiſſement du traînage, ſans lequel il eſt impoſſible d'entreprendre le voyage du Kamtſchatka à Okotsk par terre. Le traînage a eu lieu, ainſi que la gelée des rivières, à la fin de novembre.

2.° Il ſeroit parti ſi j'en avois vu la poſſibilité, mais des tempêtes continuelles & violentes qui ont régné depuis le commencement de novembre juſqu'à la fin de décembre, l'en ont empêché. Il s'eſt rarement paſſé deux jours à Bolcheretsk que nous n'en ayons reſſenti de ſi fortes, qu'à peine la vue pouvoit s'étendre à ſix ou huit pas. Les Kamtſchadales même ne peuvent pas voyager pendant qu'elles durent, & ſont obligés de s'arrêter quelquefois en plein champ.

J'ai cru de mon devoir de prévenir M. de Leſſeps, du riſque qu'il y avoit de s'expoſer

avant la fin de cette suite de mauvais temps, à entreprendre un voyage dangereux & pénible par lui-même, & à perdre peut-être les paquets dont il est chargé pour la cour de France; je l'ai assuré d'ailleurs, qu'étant moi-même obligé de retourner à Okotsk le plus promptement possible, je me chargerois de lui, & que nous ne souffririons que les retards les plus indispensables,

3.° Pendant cet intervalle, M. de Lesseps a été attaqué d'une dyssenterie très-violente; sa maladie a duré neuf semaines & l'a considérablement affoibli.

4.° La famine qui a régné parmi les chiens dans toute la côte de l'ouest du Kamtschatka, nous a contraints de faire beaucoup de détours & de suivre pendant long-temps celle de l'est.

5.° Nous fûmes forcés de séjourner dans un village ou ostrog appelé *Poustaretsk*, & distant de six cents verstes de la ville d'Ingiga. Nous y arrivâmes le 26 février. J'employai tous les moyens possibles pour en partir promptement, mais les chiens, les provisions & tous les secours que j'attendois ayant manqué, je me décidai à laisser partir M. de Lesseps le $\frac{7}{18}$ mars sur de petits traîneaux du pays : son équipage très-peu considérable, une baleine

échouée au bord de la mer, & dont j'ai fait couper des morceaux pour nourrir ſes chiens, m'en ont donné la poſſibilité; & pour qu'il ne ſouffre aucun empêchement à l'oſtrog de Kaminoï, où vivent des Koriaques, ſur leſquels nous ne pouvons pas trop nous fier, j'ai engagé M. le capitaine Smaleff à l'y accompagner. Je l'ai recommandé dans tous les endroits par où il doit paſſer, & lui ai donné autant de facilité qu'il a été en mon pouvoir pour voyager sûrement & promptement; mais en même temps je n'ai pu m'empêcher de le prévenir qu'il devoit s'attendre à beaucoup de peines & de fatigues juſqu'à ſon arrivée à Okotsk. Je l'ai aſſuré encore qu'il falloit attendre à la fin de cette ſaiſon pour pouvoir ſe mettre en route d'Okotsk à Yakoutsk, les chemins entre ces deux villes étant abſolument impraticables, ou du moins exceſſivement dangereux pendant l'hiver, à cauſe des neiges qui y ſont très-conſidérables.

En foi de quoi j'ai ſigné le préſent, ſcellé du ſceau impérial de mon département, & contreſigné par M. Smaleff, capitaine-inſpecteur du Kamtſchatka.

Fait à l'oſtrog de Pouſtaretsk le $\frac{12}{23}$. mars mil ſept cent quatre-vingt-huit.

Dicté, approuvé l'écriture ci-dessus, & traduit à M. Smaleff. *Signé* Grégoire Kassoff Ougrenin, colonel & commandant d'Okotsk & du Kamtschatka.

Ici est écrit en Russe. Vassili Smaleff, capitan ispravnik.

Autre certificat du commandant d'Okotsk.

M. de Lesseps est arrivé à Okotsk le 25 avril (5 mai) 1788, incommodé & fort fatigué de sa route. Son intention cependant étoit de repartir sur le champ, & de profiter du reste du traînage pour se rendre jusqu'à la croix de Yudoma, d'où au débâclement de la rivière Yudoma, il auroit pu la descendre par eau. Je fis tous mes efforts pour lui en fournir les moyens; les chiens & tout ce dont il avoit besoin pour la route étoient prêts, mais le mauvais temps nous retint: il étoit arrivé par un dégel violent qui ne discontinua pas, & qui en peu de jours rendit les chemins impraticables. J'espérois, malgré cela, que les gelées se feroient encore sentir pendant quelques nuits, & qu'il en pourroit profiter pour voyager, ce qui est fort ordinaire dans cette saison. Elles n'eurent pas lieu, & il fut impossible que M. de Lesseps partît. Il entreprit même de se mettre en route, &

comme

comme je m'y étois attendu, il fut obligé de retourner ſur ſes pas, ayant trouvé les chemins & les rivières effroyables & couvertes d'eau. Nous cherchâmes alors un autre expédient, mais il falloit attendre que les rivières fuſſent dégelées, & que la neige découvrît quelque endroit des campagnes, pour offrir un peu de nourriture aux chevaux. C'étoit la ſeule voie qu'il pourroit prendre en partant vers le 25 de juin, & en s'expoſant à perdre une partie de ſes chevaux. Il ne conſentit, ſous aucun prétexte, à ſéjourner autant de temps, & je me décidai à envoyer chercher & choiſir les meilleurs chevaux, ou, pour mieux dire, les moins mauvais, & à le laiſſer partir au premier moment favorable, lorſque les premières eaux ſeroient paſſées. Je fus étonné de la promptitude de ſa marche depuis l'oſtrog de Pouſtaretsk, où il quitta M. Kaſloff qui n'eſt pas encore arrivé, ſoit que les chemins ou la ſaiſon l'arrêtent, ou que les moyens lui manquent. Le parti que M. de Leſſeps a pris de le quitter, a été le plus ſage & le meilleur. Il eût encore beaucoup abrégé, ſi les tempêtes ne l'euſſent pas contrarié dans ſa route pendant dix jours de ſuite.

J'ai ſigné & délivré, à la réquiſition de M.

de Lesseps, le présent certificat, pour servir de preuve sur la nécessité de son séjour dans cette ville, & l'impossibilité de voyager avec plus de diligence dans ce pays, sur-tout dans cette saison.

Fait à Okotsk, le vingt-six mai (5 juin) mil sept cent quatre-vingt-huit. *Signé en place de commandant*, JOHAN KOKH, assesseur.

FIN de la seconde Partie.



VOCABULAIRE

DES LANGUES

KAMTSCHADALE, KORIAQUE, TCHOUKTCHI ET LAMOUTE.

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADAL
DIEU.	Bokh *(a).*	Douchtéakhtchitch, Kout & Koutka.
Père.	Otets.	Epep.
Mère.	Matt.	Engatcha.
Enfant.	Dittia.	Péétch.
Moi.	Ia.	Kimméa.
Nom (d'une choſe).	Iméa.	Kharénétch.
Cercle ou *rond.*	Kroug.	Kill la Kil.
L'odeur.	Doukh.	Tchékh outch.
Un animal.	Zvér.	Kazit kenguiia.
Un pieu.	Koll.	Outlept kouitch.
Rivière.	Réka.	Kiig.
Le travail.	Rabota.	Kazonem.
La mort.	Smért.	Eranim.
L'eau.	Voda.	Azamkh *(ou)* Ji.
La mer.	Moré.	Ezouk.
Montagne.	Gora.	Inzit.
Le mal.	Boll.	Lodonim.
La pareſſe.	Lénn.	Kh-alacik.
L'été.	Léta.	Adempliſſ.
L'année.	God.	Tkhatkhaſſ.
L'univers.	Svétt.	Atkhat.
Le ſel.	Soll.	Peipiem.
Un bœuf.	Bouik.	Kezioung.
Le cœur.	Certſé.	Guilljoun.
La force.	Cila.	Kekhkekh.
La ſanté.	Zdrava.	Klouvesk.

(a) Le lecteur voudra bien recourir, pour la prononciation, à l'avertiſſement tête de la première partie.

KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOUTE.
makliou *ou* Angag.	En-iéga.	Kh-éouki.
pitch.	Illiguin.	Amai.
ı.	Illa.	Eni.
ouiguin.	Ninkhai.	Khoutean.
omma.	Guim.	Bi.
ına.	Ninnéa.	Guerbin.
nlell.	Kilvo.	Miouréati.
ıi voui.	Vouié guirguin.	Ounga.
ougoullou.	Illpouilla.	Boioun.
ɔouinpin.	Oupinpekhai.	Tipiioun.
:m.	Veiem.	Okat.
ıitchat guiguin.	Tirétirkigſſinn.	Gourgalden.
ıguiguin.	Veiéigou.	Kokan.
na.	Mimil.	Mou.
an.	Ankho.	Nam.
éguéi.	Neit.	Ouraktchan.
:h guiguin.	Téguél.	Eien.
loumgatomg.	Télounga.	Ban.
ıl.	Elek.	Anganal.
ɾiguiv.	Guioud.	Angan.
tchguikhei.	Kheiguikei.	Guévan.
ıyam.	Teguiou.	Tak.
imga.	Penvel.	Gueldak.
;linge.	Liig ling.	Mévan.
étvoukhin.	Nikatoukhin.	Égui.
:leſſvouk.	Gué mélevli.	Abgar.

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE
Bien.	Kharacho.	Klioubello.
Mal.	Dourno.	Keiel.
La main.	Rouka.	Tonno *(ou)* Cetto
Le pied.	Noga.	Katkha *(ou)* Tkada.
L'oreille.	Oukho.	Aïllo *(ou)* Jioud.
Le nez.	Noſſ.	Kekiou *(ou)* Kika.
La bouche.	Rott.	Cekcé *(ou)* Kiſſa.
La tête.	Glava.	Khobel *(ou)* Tkhouz
La gorge.	Gorlo.	Kouikh.
Le front.	Lob.	Tchoutſchel *(ou)* Tchi kika.
La dent.	Zoub.	Kip khépp.
La langue.	Iazik.	Ditchel.
Le coude.	Lokott.	Tallotall.
Les doigts.	Paltſi.	Tkida *(ou)* Kik-énn.
Les ongles.	Nokhti.	Koud *(ou)* Kououn.
Les joues.	Choki.	Aié ioud *(ou)* Pr-é
Le col.	Chéia.	Khaitt.
L'épaule.	Pletcho.	Tanioud *(ou)* Ten
Le ventre.	Brioukho.	K-Khaïlita.
Les narines.	Nozdri.	Kanngaſſounn.
Les ſourcils.	Brovi.	Talténn.
Les paupières.	Réſſnitſi.	Khenng-iatſchouren
Le viſage.	Litſo.	Gouénng.
Le dos.	Spina.	Karo.
Parties naturelles de l'homme.		Kallkhann.
Parties naturelles de La femme.		Kouappa.

KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOUTE.
Nimélkhin.	Nimelkhin.	Aïa.
Khatkin.	Guetkin.	Kanioulit.
Mouina galguin.	Mouinguit.	Gal.
Guit galguin.	Guitkalguin.	Boudel.
Vélioulguin.	Velioulguin.	Gorot.
Enguittaam.	Ekhkhaiakh.	Ogot.
Ikniguin.	Guikirguin.	Amga.
Léout.	Léout.	Dél.
Pilguin.	Pilguin.	Belga.
Kitſchal.	Kitſchal.	Omkat.
Bànnalguin.	Ritti.	Itt.
Lill.	Guiguil.	Enga.
Nitſchiouvétt.	Kirvouéliin.	Etſchén.
Iélguit.	Tchnilguit.	Kh-abrr.
Véguit.	Véguit.	Oſta.
Élpitt.	Irſpitt.	Anntſchinn.
Ennaïnn.	Inguik.	Mivonn.
Iilpitt.	Tchilpiv.	Mirr.
Nannkhénn.	Nannkhinn.	Ourr.
Innvalté.		Kh-Elonn.
Litchvétt.		Kh-aramta.
Illiatchiguit.	Virvitt.	
Lioulgoulkhall.	Lioulgolkhill.	Itti.
Khaptiann.	Khéptitt.	Néri.

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
Le sang.	Krov.	Bechlem.
Grand.	Véliko.	Tgolo.
Petit.	Malo.	Outchinnélo.
Haut.	Vouissoko.	Kran-alo.
Bas.	Nisko.	Disoulo.
Le soleil.	Solntzé.	Koullétch.
La lune.	Mécéts.	Kirkh-kirkh.
Une étoile.	Zvézda.	Ezeng-itch.
Le ciel.	Nébo.	Kokh-khéll.
Un rayon.	Loutch.	Ts-eiguilik.
Le feu.	Ogonn.	Brjououmkhitch *(ou)* Panitch.
La chaleur.	Jarr.	Kékak.
La voix.	Goloff.	Khaélo.
La porte.	Dvér.	Onnotch.
Un trou en terre.	Iama.	Khiouép.
Le jour.	Dénn.	Taaje.
La nuit.	Notsch.	Kiounnouk.
Ville.	Grad.	Attéjim.
La vie.	Jizn.	Zoït lénémь
La forêt.	Léff.	Ou out.
L'herbe.	Trava.	Chichtch.
Le sommeil.	Sonn.	Caéksn.
Arbre (ou) *bois.*	Drévo.	Ou *(ou)* Outé.
Dormir.	Spatt.	Oun ekleni.
Couper.	Rézatt.	Lzinim.
Nouer, attacher.	Vézatt.	Tratak.
La mesure.	Méra.	Tiakinioung.
L'or.	Zoloto.	

KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOUTE.
Moulliou moul.	Moulliou moul.	Souguial.
Niméankhin.	Niméankin.	Ekjann.
Ouppoulioukhin.	Niouppoulioukin.	Niouktſchoukan.
Niguinéguimakhen.	Nivlikhin.	Gouda.
Nivtokhin.	Nivkhodin.	Niatkoukak.
Tikiti.	Tirkiti.	Nioultian.
Yalguin.	Tſchatamoui.	Bekh.
Lillia petſchan.	Eguér.	Oſſikatt.
Kh-igan.	Keh-iguin.	Nian *(ou)* Djioulbka.
Tikakh-Mouinpen.	Tirkhikh-mell.	Elganni.
Mouilguin.	Mouiltimouil.	Tog.
Koutigué létonn.	Nitilkhin.	Khokhſſin.
Koumguikoum.	Khoullikhoul.	Delgann.
Téllitél.	Titil.	Ourka.
Zolou ioulguin.	Nouterguin.	Kengra.
Alvoui.	Liougiout.	Ining.
Nikinik.	Likita.	Golbani.
Gouina.	Vouivou.	Gorad.
Kioulgatnguin.	Toukoulguiarm.	Inni.
Outitou.	Outit.	Khenita.
Biigai.	Bagaïling.	Orat.
Miél khaïtik.	Guiilkhét iarinn.	Oukléan.
Optouout.	Outtiougout.	Mo.
Kouel khalangui.	Miilkhamik.	Ouklaïaï.
Koutch Viguin.	Khitſchviguin.	Minadaï.
Tién mouiguin.	Trémitim.	Gadgim.
Tenn métén.	Nig eni.	Ilkavonn.
Elnipélvouitinn.	Tſchedlioupouilvouitéan.	Mérka.

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
L'argent.	Srébro.	
Un foyer.	Otchag.	Ak kannim.
Une maison.	Domm.	Kizd.
L'ouie.	Sloukh.	Ioullotelıim.
La vue.	Zrenié.	Eltchkioulnim.
Le goût.	Vkouff.	Tal-tal.
L'odorat.	Obonanié.	Kheisk.
La peau.	Koja.	Salsa.
Halte, arrête.	Stoï.	Khimikhtch.
Un chien.	Sabaca.	Kossa.
Un œuf.	Iaitso.	Dilkhatch.
Un oiseau.	Ptissa.	Disskhilt.
Une plume.	Péro.	Cissiou.
Le mari.	Mouje *(ou)* Mouch.	Kiskoug.
La femme.	Géna.	Tigen outch.
Le frère.	Bratt.	Tig-a.
La sœur.	Séstra.	Dikhtoung.
L'amour.	Lioubov.	Allokhtel anim.
Aimer.	Lioubitt.	Tallokhtel azinn.
La lettre.	Zémlia.	Cimmit.
Une ceinture.	Poïass.	Ciitit.
Une pierre.	Kaminn.	Kouall.
Donnes.	Daï.	Katkou.
Va, va-t-en.	Padi, padi potsch.	Téout.
Non.	Niétt.	Biinakitlik.
Oui.	Da.	Lébell.
Boire.	Pitt.	Ekoff kholnim.
Le temps.	Vreméa.	Tak khit *(ou)* Takkhiiat.
Épais.	Tolst.	Khaoumouilli.

KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOUTE.
Elnipelvouitinn.	Nilguikinpouilvouiténn.	Méguén.
Melguippioulguin.	Milguipialguin.	Nerka.
Ia ianga.	Valkarad.	Djou.
Tikovaloming.	Valioulm.	Iſſni.
Tikila ounguin.	Mogourkim.	Igouroun.
		Amtam.
Kot-keng.	Tikerkin.	Moiéni.
Nalguin.	Nelguin.	Iſſ (*ou*) Nandra.
Khanni vouilgui.	Khvellia.	Illé.
Kh attaan.	Guéttin.	Ninn.
Ligli.	Liglig.	Oumta.
Gallià.	Gallia.	Dei.
Téguélguin.	Téguél.	Detlé.
Ouiakhotch.	Ouréakhotch.	Edi.
Névgann.	Névgann.	Achi.
Khaita kalguin.	Khaïta kalguin.	Akann.
Tchaa kiguit.	Tchakiguitch.	Eken.
Kekmitcha angui.	Nitvaïguim.	Goudj monn.
Ekmoukoulniguin.	Tchivéatchim.	Aia vrovou.
Noutelkhen.	Noultenout.	Tör.
Iguit	Ririt.	Boïat.
Gouvién.	Vougonn.	Djoul.
Khinéélgui.	Kétam.	Omouli.
Khallikhatigui.	Khél khit.	Khourli.
Ouinnié.	Ouinéa.	Atcha.
É.	É.	Ya.
Mouiv vouitſchik.	Migoutſchi.	Koldakou.
Khoulitik.	Khouriti.	Khéren.
Nooumkhin.	Nioumkhin.	Dérom.

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
Un os.	Koft.	Kotg amtch.
Chanter.	Pétt.	Ang iéffonim.
Léger.	Légok.	Dimff khoulou.
Vache.	Karova.	
Mouton (ou) *Argali.*	Barann.	Koulem.
Cochon.	Svinia *(a).*	
Oie.	Gouff.	Kiffouiéff.
Canard.	Outka.	Ditchimatch.
Un fossé (ou) *canal.*	Rov.	Aétchpouinnim.
Fruit.	Plod.	Iffgateffitch.
Corne.	Rov.	Détténn.
Bon.	Dobro.	Klioubello.
Mauvais.	Khoudo.	K'kéllello.
Racine.	Korén.	Iaéngettfch.
Souche.	Pénn.	Enni mellokoll.
L'écorce.	Kora.	Ireltch.
Blanc.	Bélo.	Guénnkalo.
Rouge.	Krafno.	Tchatch-alo.
Vin (ou) *eau-de-vie.*	Vino.	Koabkho-azamg.
Semer.	Séiatt.	
Pain.	Khléb.	*(b)*
Avoine.	Oveuff.	
Seigle.	Rofch.	
Couvrir.	Scritt.	Khankhlidmn.
Porter.	Noffit.	Lénouiarenk.
Traîner.	Vozit.	Khéningekhtch.

(a) Ils n'ont aucune connoiffance de cet animal.

(b) Les lacunes ci-deffus dans les colonnes des langues Kamtfchadale, Koriaque, Tchouktchi & Lamoute, n'ont pu être remplies faute de mots propres & particuliers à

KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOUTE.
Kh attaam.	Eitemkai.	Ipri.
Kagannguiang.	Khoulikhoul.	Ikann.
Ninnakhin.	Nimirkoukhin.	Aïmkhoun.
		Khoukoum.
Kitéb.	Kétéb.	Ouiamkan.
		Erbatfch.
		Néki.
Nota guilguiguin.	Nivékhfchinkoutérguin.	Khouniram.
Iévouinann.	Vouinnia khaï.	Baldaran.
Innalguin.	Aïvalkhfchléa.	Tannia.
Malguiguin.	Nimelhhin.	Aïa.
Kh antkinn.	Guerkin.	Kannialit.
Nimmakin.	Kimgakaï.	Kh obkann.
Tatikhoub.	Outtékhaiguétchvouili.	Moudakann.
Il khelguin.		Ourta..
Nilgakhin.	Nilgakin.	Guéltadi.
Neit Tfchikhin.	Tchédlionl.	Khoulania.
akhamimil.	Akamimil.	Mina.
Khiniatchéiaguin.	Khinvaguini.	Djaïram.
Khinéalguitati.	Traïavam.	Gue-énounn.
Kouénguinin.	Guérévouli.	Gue-élbouttiann.

chacun de ces peuples. Lorfqu'ils font dans la néceffité d'exprimer les objets que ces mots défignent & qui leur font étrangers, ils adoptent les termes Ruffes.

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
Chêne.	Doub.	
Vaisseau.	Soudno, karable.	Tokh, khatim.
Mariage.	Brak.	En ittipositch.
Plaine.	Poléa.	Ouskh.
Champ.	Pachnéa.	
Labourer.	Pakhatt.	
Charrue.	Sokha.	
Herse.	Borona.	
Peine, fatigue.	Troud.	Akhltipkonnim.
Fille.	Dêva *ou* Dévka.	Oukhtchitch.
Garçon.	Maltchik.	Pekh atchoutch.
Pigeon.	Goloub.	
Garde.	Storoje.	Annatchourna.
Croissance.	Rost.	
Couches, d'accoucher.	Rodini.	Iousf asf khénizatch.
Pouvoir, volonté.	Vlast.	Inatch kékvaouv.
Le soir.	Vétschér.	Ettém.
Cheval.	Konn *ou* Lochat.	
Le matin.	Outro.	Moukoulasf.
A présent.	Téper.	Eéngou.
Avant.	Préjedé.	Koumméttt.
Après.	Poslé.	Déméll.
Toi.	Ti.	Kizé.
Nous.	Moui.	Bouze.
Lui.	On.	Tié.
Elle.	Onna.	Tschii.
Eux.	Onni.	Tié nakil.
Vous.	Voui.	Souze.
Ici.	Zdésf.	Tétchkh.

KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOUTE.
Atviniakou.	Etvou.	Tſchourna.
Konaoutiguing.	Matarkinn.	Koptonn.
Kitilkhin.		Avlann.
Iakhitchatguiguin.	Lioulngatt.	Gourgaldénn.
Ianguianaouv.	Névouitchkhatt.	Kh-oumatch.
Ak kapill.	Nénkhaï.	Kh-ourkann.
Koun oung.	Eioulakaï.	Etteiram.
		Goudatch.
Kmigatalik.	Guékmiiél.	Baldajakann.
Katvouguiguin.	Tſchinvo.	Ekjéanni.
Anguivénguin.	Arguivéiguin.	Khiſſéatchin.
		Mourak *(ou)* Mourann.
Iakhimitiv.	Réakhmitiv.	Badjakar.
Ettchigui.	Ettchigui.	Ték.
Inkiép.	Ettiol.	Djoulléa.
Iavatching.	Iavatchi.	Eſſiméak.
Guitché.	Guir.	Sſi.
Mouiou.	Mouri.	Bou.
Enno.	Inkhann.	Nong annioubeï.
Ennonévit khét.	Inkhann névann.	Nong ann achi.
Ioutschou.	Innkhakatt.	Kong artann.
Touiou.	Touri.	Kh-ou.
Gouitkou.	Voutkou.	Ellia.

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
Là.	Tamm.	Ték koui.
Voilà.	Vott.	Tétk oun.
Barbe.	Boroda.	Élloud.
Cheveux.	Voloss.	Tchérakhtchr *ou* koubid.
Cris.	Krik.	Orang torritch.
Bruit.	Schoumm.	Oukh véchtchitch.
Vagues de la mer.	Volni.	Kéga.
Sable.	Péssok.	Bezzalik.
Terre glaise.	Glina.	Kitt khim.
Verdure.	Zélénn.	Dokhle kralo.
Verd.	Zéléñoié.	
Ver de terre.	Tschérf.	Gepitch.
Branche, rameau.	Souk.	Ioussiiltch.
Feuilles.	Listi.	Bouilt léll.
Pluie.	Dojede.	Tchoukh tchou.
Grêle.	Grad.	Koutg atta.
Éclair.	Molnia.	Kig kikh.
Neige.	Snég.	Koress.
Froid.	Stouja.	K-ennétch.
Boue.	Gress.	Tcha ou éssch.
Lait.	Moloko.	Doukh énn.
Homme.	Tschélovék.	Krochtcho.
Vieux.	Starr.	Kizékh kétlinn.
Jeune.	Molod.	Linnétt-lék.
Vîte.	Scoro.	Dikh-ak.
Doucement.	Tikho.	Dikh-létchoulf.
Le monde, les gens.	Liudi.	Krochtchorann.
Comment!	Kak.	Libéch.
Où!	Gdé!	Binnié.

Naňko.

KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOUTE.
Nañko.	Nenko.	Tala.
Gout-Tinno.	Nottkhan.	Ér.
Lélou.	Léliout.	Tchourkann.
Nitchouvoui.	Kirvouitt.	Niouritt.
Koukomgalag.	Nikétémérguinéa.	Irkann.
Kouvitchiguitchiguétok.	Ioulnorkinn.	Ouldann.
Kantchiguitang.	Guittchguin.	Bialga.
Tchiguéi.	Tchigaï.	Onéang.
Att ann.		Télbak.
Touiévégaï.	Tourvéguéi.	Tchoulbann.
		Tchoulbalrann.
Enniguém.	Enniguén.	Oug-ill.
Elligér.		Garr.
Voutou outo.	Khokhonguit.	Ebdernia.
Moukhémouk.	Ront-ti.	Oudann.
Nikléout.	Guéguélironntiti.	Bota.
Kigui guilann.		Agdiou tapkittann.
Gallag-all.	Ellg-ell.	Imandra.
Khialguin.	Tchagtchénng.	Iguénn.
Ekékaguiguin.	Guékitchkaguirguin.	Boullakékh.
Lioukhéi.	Lioukhaï.	Oukiouln.
Ouiémtévouilann.	Khlavoll.	Béi.
Enn pann.	Guénpiévli.	Sagdi.
G-oïitchik.	Goradchik.	Nioulsioulkhtchann.
Innaéï.	Iïnngué.	Oumouchéat.
Métchinné.	Noulméagué.	Ett niou Koukann.
Toumgou.	Nilchikhikhlavoll.	Béill.
Mintchi.	Miniri.	Onn.
G-aminna.	Guémi.	Illéa.

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
Quand!	Kogda.	Ittia.
Quoi!	Tchto.	Enokitch.
'A qui!	Kémm.	Kiouliout.
'A quoi, avec quoi.	Tchémm.	Enok kaïell.
Poiſſon.	Riba.	Ennitch.
Viande.	Méſſa.	Talt gall.
Rivage.	Béreg.	Khaïmenn.
Profondeur.	Gloubina.	Amm-amm.
Hauteur.	Vouiſſota.	Krann-all.
Largeur.	Chirina.	Ank lakill.
Longueur.	Dlina.	Ioulijél.
Hache.	Topor.	Kouachou.
Pouſſière.	Pouil.	Tézitch.
Tourbillon.	Vikhr.	Tvétvi *(ou)* Pourga.
Tempête.	Bouréa.	Tvétvi *(ou)* Pourga.
Côteau.	Kholm.	Tek khoulitch.
Borne; liſière.	Méja.	
Souris.	Mouich.	Dekhoultch.
Mouche.	Moukha.	Khalimltch.
Cloud.	Gvozd.	
Diſpute.	Brann.	Letch khalikalim.
Guerrier.	Voïnn.	Tesk koullou.
Guerre.	Voina.	Ar-rokhl-konim.
Baterie.	Draka.	Loſs-komozitch.
Cuiraſſe.	Lati.	
Accord, concordance.	Lad.	Killiouch.
Paix.	Mir.	Lomſtach.
Content, charmé.	Rad.	Khaiouk.
Voleur.	Tad vorr.	Soukh atchoutch.

KORIAQUE.	TÇHOUKTCHI.	LAMOUTE.
Tité.	Tita	Ok.
Inna.	R-éakhnout.	Ék.
Méki.	Mikiném.	Ni.
Ioukh-khé.	Réakh-kha.	Etch.
Innaénn.	Innéa.	Olra.
Khoſtokvoll.	Khoratoll.	Oulra.
Antchouimm.	Tchourma.	Kh-olinn.
Nimm khénn.	Nimkhinn.	Kh-ounta.
Niguinéguillokhénn.	Niélikhinn.	Oouſski aſſoukounn.
Nalamkhinn.	Niougoumkhinn.	Démga.
Nivlikhinn.	Nivlikinn.	G'onaminn.
Khaall.	G-algaté.	Tobar.
Guitkaouétché.	Noultschkhininnbouial.	Kh-énguiélrénn.
Noutéguinn *ou* pourga.	Ménivouial, pourga.	{ Kh ouï. Kh oungua.
Ténoup.	Néittipell.	Kh-oupkann.
		Khidléa.
Pipikhilguin.	Pipikhilnik.	Tchaliouktchann.
G-alamit.	Mrénn.	Dilkann.
		Tipkitinn.
Kaouv tchiténg.	Nipilvouitoukhinéat.	Djargamatt.
Enn khévlann.	Nikétioukhin-khlavol.	Tchékti.
Nonn mitchélangui.	} Maraourkinatt.	Kh ounniattia.
Kotkinaoutchélaangui.		Kouſſikatchinn.
Mitchiguév.	Ekh-év.	Djbouvla.
Kovélevlangui.	Ténguég-iarkim.	Antaki.
Mitang étvéla.	Minvouilimouik.	Anmoldar.
Tiguinévok.	Teiguég-iarkim.	Ariouldiouln.
Koutou lagaïténg.	Nitouléakhénn.	Djiourminn.

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHDALE.
Trou.	Dira.	Palp gall.
Verser.	Litt.	Lioufſézitch.
Cuire.	Varitt.	Kokazok.
Se coucher.	Létch.	Kh-alitch.
Sexe.	Pol.	Ozatitt.
Deſſous.	Pod.	Céſsko.
Deſſus.	Nad.	
Sans.	Béz.	Innakinévka.
Malheur.	Béda.	Titch Kéink.
Victoire.	Pobéda.	Danntch-tchkitchétch.
La partie la plus molle & la plus blanche d'un arbre au-deſſous de l'écorce.	Béll.	Guenn kalo.
Été (parfait du verbe être).	Bouill.	Déllitch.
Glace.	Léd.	Kirvoul.
Battre.	Bitt.	Émill tchaliim.
Baleine.	Kitt.	Dénn.
Tombé, (prêt de tomber).	Pall.	Etkhl khlinn.
La vapeur.	Par.	Tchounéſſétch.
Lamentation.	Volp.	K-khanagtch.
Vivement.	Jivo.	Zountchitch.
Le mal.	Zlo.	Khakaitt liléziтch.
Ou.	Jli.	G-akka.
A eux.	Imm.	Doué énkaldakioul.
Un.	Iédin.	Dizitt.
Deux.	Dva.	Kaacha.
Trois.	Tri.	Tchook.
Quatre.	Tchétiré.	Tchaak.
Cinq.	Pétt.	Kom étak.

KORIAQUE.	TCHOUTCHI.	LAMOUTE.
Khénpi.	Patriguinn.	Kh-angar.
Koutag-annguinn.	Nékoutéaniét.	Ouniétchip.
Koukoukévong.	Khouitik.	Oladjim.
Matchégatik.	Mingaïtchamouik.	Daſtchiſſindim.
Tchétchaguing.		Kh arann.
		Erguidalinn.
		Oïdalinn.
Ekh-é.	A.	Ag idali.
Tſchémgaïkitchoguidinn.		Ourgadou.
Mouitinntaouvnaou.	Guéinnitilim.	Dabdarann.
Nilgaguinn.	Nilguikhin.	Guéltaldi.
Nivanngam.	Nitvanguim.	Kh-oulſſimm.
Khilléguil.	Tinntinn.	Boukoſs.
Ténnkiplénn.	Tratalannvouim.	Maddia.
Iounni.	Rég-év.	Kalim.
Vouiéguéi.	Vouiééi.	Tikrinn.
Kipil-ating.	Nilnik.	Okſſinn.
Kotéinn gatinng.	Térnatirinnat.	Kh-ogandra.
Koukioulgtinng.	Évguika.	Inenn.
Kh-antt kinn.	Akhali.	Mbouvkatchalrann.
Méttké.	Evouirr.	Irék.
Enninng.	Innkhanannténng.	Nogordoutann.
Ennann.	Iniéenn.	Oumounn.
Niiékh.	Niréakh.	Djiour.
Niioukh.	N-rioukh.	Élann.
Niiakh.	N-rakh.	Digonn.
Mouillanguinn.	Mouilliguénn.	Tonngonn.

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
Six.	Schéſt.	Killk-okk.
Sept.	Sémme.	Ettgatanok.
Huit.	Voſſémm.	Tchokh-otténokh.
Neuf.	Dévétt.	Tchakh-attanokh.
Dix.	Déſſétt.	Tchom khotako.
Vingt.	Dvatſétt.	Kaachatcho-khotako.
Trente.	Triſſétt.	Tchook - tchom - khotako.
Quarante.	Sorok.	Tchaak - tchom - khotako.
Cinquante.	Pettdéſſétt.	Kom-iétak-tchom-khotako.
Soixante.	Schéſdéſſétt.	Kilk - ok - tchom - khotako.
Soixante-dix.	Sem deſſet.	Etgatanokh - tchom-kotako.
Quatre-vingt.	Voſſém. deſſet.	Tchokhatténokh-tchom-khotako.
Quatre-vingt-dix.	Dévenoſto.	Tchakh - attanokh-tchom khotako.
Cent.	Sto.	Tchom - khotako-tchom-khotako.
Mille.	Tiſſétcha.	

KORIAQUE.	TCHOUKTCHI.	LAMOUTE.
Ennann-mouillanguinn.	Innannmouilliguiénn.	Nioungann.
Niiakh-mouillanguinn.	Nirakh-mouilliguénn.	Nadann.
Niioukh-mouillanguinn.	Annvrotkinn.	Djépkann.
Khonnaï-tchinkinn.	Khonatchinki.	Oulounnv.
Mouinéguitkinn.	Mouinguikinn.	Mér.
Kh-alik.	Khlik-kinn.	Djir-mér.
Kh-alikmouinéguitkinn.	Kklipkinn mouinguitkinnparol.	Elak mér.
Niékh alik.	Nirakh-khlipkinn.	Diguén mér.
Niékh alikmouinéguitkinn.	Niérakh - khlipkinn-mouinguitkinn parol.	Tongam mér.
Niékh khalik.	Nrokhkhlipkinn.	Nioungam mér.
Nioukhalikmouinéguitkinn.	Neurde khlipkinn mouinnguitkinn parol.	Nadann mér.
Niakh-khalik.	Nrakh khlipkinn.	Djépkann mér.
Niak alikmouinéguitkinn.	Nrakh khlipkin mouinnguitkinn parol.	Oulonn mér.
Mouillanguin kh-alik.	Mouil liguéing khlipguitkinn.	Niata.
Mouinéguit kinn mouillanguin kh-alik.	Mouinguitkinn khlipkinn.	Ménn namall.

VOCABULAIRE
DE
LA LANGUE KAMTSCHADALE,

à S.t Pierre & S.t Paul & à Paratounka (a).

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
Tableau de Saint.	Obrass.	Noukhtchatchitch.
Isba, maison Russe.	Isba.	Kisout.
Fenêtre.	Okno.	Okno.
Table.	Stoll.	Ouzitor.
Poêle, fourneau.	Petch.	Patch.
Maison souterraine.	Iourta.	Kéntchitch.
Un Kamtschadale.	Kamtschadal.	Itolmatch.
Officier.	Afitsér.	Houizoutchitch.
Interprête.	Pérévodtschik.	Ka aa tous.
Traîneau.	Sanki.	Skaskatt.
Attele les chiens.	Japrégaï Sobaki.	Kozaps nouzak.
Harnois pour les chiens.	Alaki.	Tennemjeda.
Miroir.	Zerklo.	Ouattchitch.
Eau.	Voda.	I, i.
Feu.	Ogonn.	Panitch.
Fais du feu.	Dostann ogonn.	Na anidakhtch.
Fusil.	Fouzeïa *(ou)* Roujié.	Koum.

(a) Quoique la langue qu'on parle dans ces deux endroits soit différente à Bolcheretsk, j'ai observé qu'on y comprenoit presque tous les mots de ce vocabulaire.

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
Bouteille.	Boutilka.	Souala.
Sac.	Méchok.	Maoutch.
Thé.	Tchaï.	Amtchaoujé.
Fourchettes.	Vilki.	Tchoumkouſſi.
Cuiller.	Lochka.	Kachpa.
Couteau.	Nojik.	Vatchiou.
Aſſiette.	Torélka.	Trélika.
Nappe.	Scatért.	Iétakhatt.
Serviette.	Salfétka.	Toutkcha.
Pain.	Khléb.	Kop kom.
Veſte.	Kamzol.	Ikoumtnakh.
Culotte.	Schtani.	Kouaou.
Bas.	Tchoulki.	Païmann.
Bottes.	Sapogui.	Kotnokot.
Eſpèce de botte de peaux de loup marin ou de pieds de rennes.	Torbaſſi.	Skhvanioud.
Soulier.	Bochmaki.	Konkot.
Chemiſe.	Roubachka.	Ourvann.
Gants.	Pértchaki.	Kikaskhroulid.
Bague.	Perſténn.	Konnazoutchém.
Donne à manger.	Daï iéſt.	Ségcha.
Donne à boire de l'eau.	Daï pitt vodi.	Kotkoii.
Papier.	Boumaga.	N, ks.
Livre.	Kniga.	Kalikol.
Taſſe.	Tchachka.	Saja.
La tête.	Golova.	Tkhouzja.
Front.	Lop.	Tchikika.
Cheveux.	Voloſſi.	Koubid.

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
Yeux.	Glaza.	Nadid.
Nez.	Noſs.	Kika.
Bouche.	Rot.	Kiſſa.
Mains.	Rouki.	Séttoud.
Pieds.	Nogui.	Tchkada.
Le corps.	Télo.	Konkhaï.
Sourcils.	Brovi.	Titdad.
Doigts.	Paltſi.	Pkida.
Ongles.	Nokhti.	Koud.
Joues.	Schtchoki.	Abalioud.
Cou.	Schéia.	Khaïtill.
Oreilles.	Ouchi.	Lioud.
Épaules.	Plétcha.	Tanioud.
Bonnet.	Chapka.	Khalaloutch.
Ceinture.	Kouchak.	Sitit.
Aiguille.	Igla.	Chicha.
Dez.	Napérſtok.	Oulioul.
Donne la main.	Daï roukou.	Kot koſſoutou.
Prends ce préſent.	Primi prézént.	Kamaïti.
Bien obligé.	Blagodarstvouiou.	Déléamoui.
Lave les chemiſes.	Vouimoui roubachki.	Kadmouikh.
Savon.	Mouilo.	Kadkhom.
Martre zibeline.	Sobol.	Komkom.
Renard.	Liſſitſa.	Tchachiann.
Loutre.	Vouidra.	Mouichémouich.
Liévre.	Ouchkann, Zaïts.	Mouis tchitch.
Hermine.	Gornoſtall.	Deitchitch.
Oie.	Gouſs.	Kſoaïſs.
Canard.	Outka.	Archimonſs.

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
Poule.	Kouritſa.	Kokorok.
Cygne.	Lébéd.	Maskhou.
Ours.	Medvéd.	Kaza.
Loup.	Volk.	Kotaioum.
Vache.	Korova.	Koouja.
Poiſſon.	Riba.	Étchiou.
Viande.	Méſſo.	Tatal.
Beurre.	Maſlo.	Kotkhom.
Lait.	Moloka.	Nokonn.
Donne vîte à manger.	Daï-ieſt-po-skoréié.	Kotkotakoſſask.
Donne vîte à boire.	Daï-pitt-poskoréie.	Tikoſſosk.
Mari.	Mouje.	Alkou.
Femme.	Baba, jéna.	Kanija.
Fille.	Déſka.	Outchitchiou.
Petit enfant.	Malinnko robénok.	Paatchitch.
Egliſe.	Tſerkov.	Takakijout.
Prêtre.	Pop.	Iakatchitch.
Femme du prêtre.	Popadiia.	Alnatſch.
Servant de l'égliſe.	Diatchok.	Diiatchok.
Luſtre de l'égliſe.	Padilo.	Kapoutchitch.
Un.	Iédinn.	Dizk.
Deux.	Dva.	Kaza.
Trois.	Tri.	Tſoko.
Quatre.	Tchétiré.	Tſak.
Cinq.	Pétt.	Koumnak.
Six.	Schéſt.	Kilkok.
Sept.	Sémm.	Idadok.
Huit.	Voſſemm.	Tſoktouk.
Neuf.	Dévétt.	Tſaktak.

FRANÇOIS.	RUSSE.	KAMTSCHADALE.
Dix.	Déſſétt.	Koumoukhtoukh.
Onze.	Yédinn nadſſét.	Dizkkina.
Douze.	Dva naſſét.	Kachichina.
Treize.	Tri nadſſét.	Tchokchina.
Quatorze.	Tchétiré nadſſét.	Tchakchina.
Quinze.	Pett nadſſét.	Koumnakchina.
Seize.	Scheſt nadſſét.	Kilkoukchina.
Dix-sept.	Sém nadſſét.	Paktoukchina.
Dix-huit.	Vòſſém nadſſét.	Tchoktouk.
Dix-neuf.	Dévétt nadſſét.	Tchaktak.
Vingt.	Dvatſſét.	Koumkhtouk.
Cinquante.	Péttdéſſét	Koumkhtoukha.
Cent.	Sto.	Koumkhtoukoumkhtoukha.

Fin des Vocabulaires.

TABLE

Des indications de la seconde Partie.

Difficultés

FIN de la Table de la II.e Partie.

Fautes à corriger dans la seconde Partie.

PAGE 13, ligne 18, les rassura ; il leur répondit ; *lisez*, leur répondit.

Page 24, ligne 19, ont le même idiome ; *lisez*, ont à peu-près le même idiome.

Page 35, ligne 2, Chégouiagua ; *lisez*, Chegouiaga.

Ibid. ligne 6, des plus frugal ; *lisez*, des plus frugals.

Page 37, ligne 14, qui pend au cou, *lisez*, qui prend au cou.

Page 66, ligne 18, cette Pourgua ; *lisez*, cette Pourga.

Page 92, ligne 2, jamais aucune prière ; *lisez*, aucune prière.

Page 143, ligne 7, ainsi par des montagnes ; *lisez*, ainsi sur des montagnes.

Page 202 jusqu'à 224, il est mis en marge { 1788. *Mai*, Le 14. A Okotsk. } *lisez*, { 1788. *Mai*, A Okotsk. }

Page 226, ligne 8, pendant mon séjour ; *lisez*, durant mon séjour.

Page 253, ligne 4, chacun un isbas ; *lisez*, chacun un isba.

Page 255, ligne 21, nos chevaux étoit ; *lisez*, nos chevaux étoient.

Page 306, ligne 13, de ces maisons ; *lisez*, de ses maisons.

Page 331, ligne 3, à Kransnoyark ; *lisez*, à Krasnoyarsk.

